

Agatha Christie

Témoin
indésirable



AGATHA CHRISTIE

Témoin indésirable

(ORDEAL BY INNOCENCE)

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JEAN BRUNOY



LE MASQUE

CHAPITRE PREMIER

L'après-midi touchait à sa fin, quand Calgary arriva à l'endroit réservé aux usagers du bac. Il aurait pu se mettre en route beaucoup plus tôt, mais la vérité était qu'il avait hésité jusqu'à la dernière limite.

Un déjeuner avec des amis à Redquay, et l'interminable évocation de souvenirs communs qui avait suivi prouvaient déjà que, dans son for intérieur, il s'efforçait de gagner du temps. Puis, il s'était empressé d'accepter une invitation à un thé, avant de se rendre enfin compte qu'il ne pouvait plus tergiverser.

À regret, il se sépara de ses hôtes, et prit place dans une voiture de louage, en attente depuis un bon moment. Après avoir parcouru une dizaine de kilomètres sur la route côtière, l'auto s'engagea dans une allée ombragée qui aboutissait à une petite plate-forme face à la rivière. Là, le conducteur de la voiture actionna la chaîne d'une cloche pour appeler le passeur, qui se tenait sur l'autre rive.

— Dois-je vous attendre ? demanda-t-il.

— Non, répondit Calgary. Un taxi viendra me chercher *là-bas* et me conduira à Drymouth.

Après avoir reçu le prix de la course, le chauffeur jeta un coup d'œil sur la rivière, miroitante au coucher du soleil.

— Le bac démarre, annonça-t-il.

Un salut poli, puis il prit le chemin du retour. Laissé seul, Calgary ne cessait d'appréhender la mission qu'il s'était résigné à accomplir. Le regard qu'il portait, de temps à autre, sur les alentours, lui donnait l'impression d'être près d'un loch écossais, et loin de toute civilisation. Cependant, à courte distance, se trouvaient les hôtels, les magasins et les bars de Redquay. Une fois de plus, il pensa aux extraordinaires contrastes des paysages anglais.

Ayant entendu le léger clapotis qui préludait à l'arrivée du bac, il s'engagea sur la rampe de la plate-forme et monta à bord,

tandis que le vieux passeur maintenait l'embarcation à l'aide d'une gaffe. Assez étrangement, l'homme et le bac ne semblaient faire qu'un bloc.

Une brise légère s'élevait de la mer.

— Plutôt frais ce soir, dit le passeur.

Calgary en convint d'un air distrait. Son vis-à-vis se lança alors dans une série de considérations sur le temps et les gens. Tant et si bien que Calgary crut comprendre que son interlocuteur s'efforçait, par des moyens détournés, de connaître la raison de sa présence en ce lieu. Sans doute voyait-il en lui un étranger venu après l'habituelle saison touristique, et qui traversait la rivière trop tardivement pour aller se promener sur une quelconque jetée. De surcroît, il n'avait aucun bagage, ce qui excluait un séjour prolongé dans les environs.

Quoi qu'il en fût, Calgary ne cessait de se demander pourquoi il avait pris le départ à une heure indue. Était-ce vraiment parce que, inconsciemment, il avait craint de franchir le Rubicon ? Le Rubicon... À peine eut-il évoqué la célèbre rivière que la vision de la Tamise surgit dans son esprit. Et pour cause ! Le grand fleuve : ne l'avait-il pas regardé de la fenêtre du bureau dans lequel il s'était entretenu, la veille, avec un personnage assis posément en face de lui ? À plusieurs reprises, il avait tourné la tête dans la direction de l'eau, ne fût-ce que pour éviter le regard de son vis-à-vis – le regard d'un homme qui évite d'extérioriser ses pensées. « Ces gens-là, se dit Calgary, ont appris à ne jamais se compromettre. » Et il lui sembla entendre, de nouveau, prononcées d'une voix calme et plaisante, des phrases qui n'engageaient à rien. En bref, des propos d'homme de loi :

— Donc, vous êtes bien décidé à agir de la sorte ?

— Que puis-je faire d'autre ? avait répondu Calgary. Vous devez convenir qu'il m'est impossible de me soustraire à un devoir.

Attitude ferme. Cependant, il n'avait pu donner la moindre signification à la vague lueur apparue dans les yeux gris et profondément enfoncés de son vis-à-vis, et la réplique de celui-ci l'avait rendu quelque peu perplexe :

— On est tenu de considérer un sujet sous tous ses angles.

Le temps de se ressaisir, et Calgary avait repris l'offensive :
— Il ne peut y avoir qu'un point de vue quand justice doit être faite.

Il avait parlé avec vivacité, sous l'impression, par ailleurs passagère, que son interlocuteur faisait allusion à un étouffement de l'affaire, ce qui, dans son esprit, eût été ignoble. Cependant, l'autre avait repris la parole :

— Dans un certain sens, peut-être avez-vous raison ; mais en l'occurrence, la justice proprement dite n'est pas seule en jeu.

— Je ne suis pas d'accord avec vous. Pensez à la famille !

Immédiate avait été la réaction :

— C'est précisément à elle que je pensais.

Affirmation que Calgary avait tenue pour absurde :

— Si, vraiment, on prend la famille en considération...

De sa voix suave, l'attorney l'interrompit :

— Tout dépend de vous seul, docteur Calgary. De toute évidence, il vous appartient d'agir en parfait accord avec vos propres sentiments.

Le bac avait atteint l'autre rive ; le Rubicon était franchi. Déjà, le passeur interpellait son client :

— Ce sera quatre pence, monsieur. Ou peut-être désirez-vous un ticket de retour ?

— Non, répondit Calgary, aucun retour.

À peine eut-il prononcé ces deux mots qu'il en ressentit la lourde signification. Le temps de payer, et il posa une question :

— Connaissez-vous une maison appelée « Sunny Point¹ » ?

Voilée jusqu'à ce moment, la curiosité du passeur s'accrut. Ses yeux brillaient lorsqu'il répondit :

— Mais oui ! La villa se trouve sur la hauteur, et vous pouvez déjà l'apercevoir à travers les arbres. Prenez le chemin qui, à droite, conduit au sommet de la colline ; c'est la dernière maison...

— Merci.

Brièvement qui poussa le bonhomme à insister :

¹ Beau soleil.

— Vous avez bien dit « Sunny Point », monsieur ? Là où Mrs Argyle a...

— Oui, coupa sèchement Calgary, qui ne semblait guère enclin à bavarder.

Un singulier sourire fit légèrement trembler les lèvres du passeur, tandis que les plis de son visage lui donnaient l'apparence d'un faune rusé à souhait :

— C'est *elle* qui l'a baptisée « Sunny Point », pendant la guerre, reprit-il rapidement. La maison venait d'être construite et n'avait aucun nom avant l'arrivée de la dame. Cependant, le terrain sur lequel elle a été bâtie – une sorte d'avancée boisée – s'appelait Viper's Point². Évidemment ces deux mots ne pouvaient convenir à une demeure bourgeoise, et Mrs Argyle a choisi « Sunny Point ». Mais, dans le pays, l'endroit a conservé son ancien nom.

Visiblement agacé, Calgary prit rapidement congé et s'engagea sur le chemin indiqué. Un chemin plaisant avec, de chaque côté, des villas presque neuves et agrémentées d'un petit jardin où plantes grasses, roses, chrysanthèmes et géraniums étaient disposés selon le goût des propriétaires respectifs. Bien que ceux-ci fussent calfeutrés chez eux, Calgary avait l'impression que des yeux inquiets l'observaient derrière les rideaux des fenêtres, et que tous ces êtres invisibles se disaient : « Il se rend à Viper's Point ! »

Viper's Point ! L'à-propos de cette expression semblait horrible, et Calgary se souvint du vers célèbre :

Plus acéré que la dent d'un serpent...

D'un geste rageur, il écarta cette évocation. Ne lui fallait-il pas mettre au point ce qu'il allait exactement dire ?

² Le coin des vipères.

CHAPITRE II

Calgary était arrivé au bout du chemin. Sur la grille de la dernière maison, les mots « Sunny Point » étaient peints, en lettres gothiques. Le savant poussa un battant, et s'engagea dans une courte allée : devant lui, apparut une grande villa moderne à pignon et pourvue d'un porche. L'ensemble aurait pu convenir à une quelconque banlieue bourgeoise, mais, ici, il était indigne du paysage.

De fait, du haut de la colline, et à l'approche du crépuscule, le point de vue flattait le regard : la rivière décrivait une courbe étroite et donnait l'impression de se replier sur elle-même. Au-delà, des monticules boisés se confondaient avec l'horizon. En amont, et à gauche, le cours d'eau serpentait à travers prairies et vergers.

Un instant, Calgary contempla ce poétique tableau, non sans penser que, sur un promontoire surplombant une rivière aussi capricieuse, eût dû se dresser un château – l'un de ces châteaux qui, évoquant les couleurs du gingembre et du sucre glacé, semblent sortis d'un conte de fées. Hélas ! à sa place, se trouvait une maison confortable peut-être, coûteuse certainement, mais qui n'incitait nullement à la rêverie.

De toute évidence, les Argyle n'étaient pas responsables d'une construction antérieure à leur venue dans le pays. Mais le fait restait qu'ils l'avaient achetée telle quelle. « Ils »... ou « Elle » ?

À ce point de ses déductions, Calgary se raidit : à quoi bon raisonner ? impossible d'hésiter, maintenant ! Il gagna rapidement le porche et s'empessa d'appuyer sur le bouton de la sonnette électrique. Une attente qui lui parut interminable, et il insista.

Aucun bruit de pas à l'intérieur, mais, soudain, la porte s'ouvrit, si bruyamment qu'il sursauta, et recula d'un pas. Dans sa nervosité, poussée au paroxysme, il lui sembla que le masque

même de la tragédie lui faisait face, comme pour l'empêcher d'entrer.

Très jeune était le visage qui s'offrait ainsi à sa vue, mais, parfois, les réflexes incontrôlables de la jeunesse donnent tout son sens à une tragédie. On irait jusqu'à croire qu'ils révèlent une impuissance totale, face à un destin pressenti.

Reprenant le dessus, Calgary se prit à analyser son vis-à-vis, contracté, hostile dans son silence : type irlandais, avec le bleu sombre des yeux et l'ombre qui les encerclait, les cheveux noirs portés très haut ; en bref, une beauté d'une mélancolie qu'accentuait encore une légère proéminence des pommettes...

Soudain, la jeune fille l'interpella :

— Que désirez-vous ?

— Mr Argyle est-il chez lui ? s'enquit Calgary, sur un ton qu'il voulait neutre.

— Oui, mais il ne reçoit pas. J'entends les personnes qu'il ne connaît pas, et je pense qu'il ne vous a jamais vu.

— En effet, mais...

Déjà, elle se préparait à l'éconduire :

— Vous feriez mieux d'écrire.

— Je regrette, mais il faut que j'aie un entretien avec lui. Êtes-vous miss Argyle ?

Elle l'admit, comme à regret.

— Oui, je suis Hester Argyle. N'empêche que mon père ne reçoit que sur rendez-vous.

— Je viens de loin, objecta Calgary.

— C'est ce qu'ils ont tous affirmé... mais je croyais que ces sortes de visites avaient pris fin. Encore un journaliste, je suppose ?

— Rien de la sorte !

Elle le dévisagea, donnant l'impression de ne pas le croire :

— Alors, que voulez-vous, exactement ?

À ce moment, Calgary aperçut, dans le fond du vestibule, le visage banal d'une femme entre deux âges, avec des cheveux frisottants et jaunâtres plaqués sur le crâne. Elle semblait dominer la scène qui se déroulait à quelques pas d'elle, et attendre, tel un dragon vigilant, le moment propice à une intervention...

— Ma visite concerne votre frère, miss Argyle, répondit enfin Calgary.

Hester Argyle ne put réprimer un léger sursaut. Sans conviction, elle s'enquit :

— S'agit-il de Michael ?

— Non, mais de votre frère Jack.

Elle parut déchaînée :

— Je m'en doutais ! Je savais que vous veniez à son sujet. Vous ne pouvez donc pas nous laisser en paix ? Tout ce drame appartient au passé, l'affaire est finie...

— On ne peut jamais affirmer qu'il y ait une fin à quoi que ce soit.

— Par exemple ! Jacko est bien mort, n'est-ce pas ? Alors, n'en parlez plus. À défaut de journaliste, peut-être ai-je affaire à un docteur, ou à un psychologue : que sais-je ! Quoi qu'il en soit, il ne faut pas déranger mon père : il est très occupé.

Elle allait fermer la porte. Ce que voyant, Calgary agit comme il eût dû faire dès le début : il tira une lettre de sa poche et la tendit brusquement :

— Un message de Mr Marshall, mademoiselle.

La jeune fille était atterrée, ses doigts se refermaient lentement sur l'enveloppe :

— ... De Mr Marshall... de Londres ? demanda-t-elle d'une voix incertaine.

À ce moment, elle fut rejointe par la femme entre deux âges qui n'avait cessé de rôder dans les recoins du vestibule. Le regard méfiant qu'elle jeta sur le visiteur le fit penser à un couvent. Il ne manquait à la nouvelle venue que la cornette blanche et la robe bleue ou noire. L'expression de son visage évoquait une sœur converse qui observe un visiteur par la petite ouverture pratiquée dans une porte épaisse, avant de lui permettre, à contrecœur, de franchir le seuil et de le conduire au parloir ou auprès de la mère supérieure.

Ses lèvres pincées remuèrent légèrement :

— Ainsi, vous venez de la part de Mr Marshall ?

On eût dit qu'elle lançait une accusation. Pour sa part, Hester, tête baissée, fixait l'enveloppe avec appréhension. Puis,

sans prononcer un mot, elle fit demi-tour et monta l'escalier en courant.

Calgary était resté sur le seuil, sous le regard soupçonneux de la « sœur tourière ». Il aurait voulu lui parler, mais, ne trouvant rien à dire, il prit le parti de se taire.

Soudain, du haut de l'escalier, la voix d'Hester se fit entendre : la jeune fille s'adressait à la femme, toujours figée face au visiteur :

— Père dit qu'il va le recevoir.

Presque à contrecœur, le chien de garde s'écarta sans prononcer un mot. Calgary entra enfin dans le vestibule, déposa son chapeau sur une chaise et rejoignit la jeune fille sur le palier de l'étage. Par sa propreté et son agencement, l'intérieur de la maison évoquait assez bien une clinique de luxe.

Hester le précéda dans un couloir, descendit trois marches, et, après avoir ouvert une porte, elle lui fit signe d'entrer dans une grande pièce où elle le suivit.

Calgary éprouva une sorte de détente : il se trouvait dans une bibliothèque dont l'atmosphère tranchait sur ce qu'il avait vu jusqu'à présent : là, un homme pouvait travailler en toute quiétude. Partout, des rayons garnis de livres ; les fauteuils étaient larges et confortables – plutôt usés, toutefois. Le léger désordre des papiers et des dossiers sur le bureau ou ailleurs ne manquait pas de charme.

Un instant, Calgary entrevît une jeune femme assez séduisante qui sortit de la pièce, dès son arrivée, mais l'attention du visiteur se portait déjà sur l'homme qui s'était levé, et venait à sa rencontre, tenant dans une main la lettre de Marshall :

— Docteur Calgary ? dit-il. Prenez place, je vous prie.

S'étant assis, Calgary accepta une cigarette et son hôte s'installa posément en face de lui. Tous ses gestes étaient accomplis sans hâte, comme dans un milieu où le temps comptait pour peu. Un sourire, vague et aimable tout à la fois, s'esquissait sur le visage de Leo Argyle, tandis qu'il parlait, tapotant légèrement la lettre, d'un doigt émacié :

— Mr Marshall m'avise que vous avez une communication importante à me faire, mais il n'en précise pas la nature.

Et, le sourire s'accentuant, il ajouta :

— Les avocats n'évitent-ils pas toujours de se compromettre ?

Avec une certaine surprise, Calgary se rendait compte que son interlocuteur était heureux. Sans manifester, toutefois, cet engouement qui caractérise un bonheur normal. Dans le cas de Leo Argyle, il s'agissait, plus exactement, de la quiétude qu'assure un repli instinctif sur soi-même : le monde extérieur n'avait aucune prise sur l'homme, et celui-ci était satisfait qu'il en soit ainsi.

Calgary n'eût pu définir le sentiment qu'il éprouvait face à cet état d'esprit, mais une certitude demeurait : il était impressionné.

— Très aimable à vous de me recevoir, dit-il, après une brève hésitation.

Un léger toussotement, et il ajouta :

— J'ai pensé qu'une visite serait préférable à une explication écrite...

De nouveau, une courte pause avant de continuer, précipitant son débit :

— Ma mission est délicate, difficile même.

— Prenez votre temps, conseilla Leo Argyle.

Le ton était toujours poli, mais la voix semblait lointaine. Puis, désirant sans doute aider son vis-à-vis, Argyle se pencha vers lui.

— La lettre de Mr Marshall me porte à croire que votre présence chez moi a trait à mon malheureux fils, Jacko. Je veux dire Jack. Jacko est le surnom que nous lui avons donné.

Toutes les phrases soigneusement préparées par Calgary lui étaient sorties de l'esprit. Immobile, il redoutait encore davantage l'émotion qu'allaient soulever ses révélations :

— C'est tellement difficile, répéta-t-il sans plus.

Sans hâte, Argyle reprit la parole :

— Peut-être votre mission sera-t-elle allégée si je vous affirme que nous savons parfaitement que Jacko n'était pas ce qu'on est convenu d'appeler un être normal, et qu'il est probable que rien de ce que vous pourrez dire à son sujet ne nous surprendra. Aussi terrible que la tragédie ait été, je suis toujours

parfaitement convaincu que Jacko n'était pas réellement responsable de ses actes.

— Il va de soi qu'il ne l'était pas.

Hester venait de parler. Le son de sa voix fit sursauter Calgary qui, un moment, avait oublié la présence de la jeune fille, assise, derrière lui, sur le bras d'un fauteuil. Tout en se rapprochant de lui, elle soutint son regard :

— Jacko a toujours été un terrible garçon, assura-t-elle, sur un ton presque confidentiel. Même enfant je veux dire quand il était en colère – il se saisissait du premier objet à portée de sa main et se précipitait sur nous...

— Hester, ma chère, interrompit Argyle, visiblement peiné.

Aussitôt, la jeune fille porta une main à ses lèvres, et son visage devint cramoisi. Puis, s'exprimant avec cette gêne que les jeunes éprouvent quand ils cherchent à s'excuser, elle murmura :

— Il faut me pardonner... j'avais oublié que je ne devais pas dire de pareilles choses... alors qu'il est... je veux dire alors que toute cette affaire relève du passé...

— ... Et est définitivement réglée, ponctua Leo Argyle. Je m'efforce, nous nous efforçons tous, d'admettre que Jacko doit être considéré comme un malade, une erreur de la nature. Ne pensez-vous pas, docteur Calgary, que cette expression convient parfaitement ?

— Non ! répondit celui-ci avec une promptitude dont il fut, lui-même, surpris.

Un lourd silence s'ensuivit. Brutal dans sa rapidité, le démenti avait stupéfié le père et la fille. Soucieux d'atténuer le choc, Calgary voulut s'excuser :

— Je suis désolé, mais la vérité est que vous ne pouvez pas encore comprendre.

Leo Argyle semblait réfléchir. Soudain, il s'adressa à Hester :

— Il serait préférable de me laisser seul avec Mr Calgary.

La riposte fut immédiate :

— Non ! Je veux tout savoir.

— Cela sera sans doute très pénible.

— Qu'importe, après tout, si Jacko s'est livré à d'autres actes odieux ? Vous l'avez dit vous-même : il s'agit du passé, d'un passé dont nous ne devons plus nous préoccuper !

Calgary crut bon de devoir intervenir :

— Il n'est nullement question d'actes odieux. Au contraire...

À ce moment, une porte s'ouvrit dans le fond de la pièce, et la femme que Calgary avait vue sortir de la bibliothèque avant le début de l'entretien entra délibérément. Elle avait jeté un manteau sur ses épaules et tenait un porte-documents dans une main.

— Je me prépare à partir. Auparavant, puis-je vous être utile en quoi que ce soit ? demanda-t-elle à Argyle.

Celui-ci hésita quelque peu. « Cet homme doit toujours prendre le temps de répondre », pensa Calgary. Enfin, touchant du bras la nouvelle venue, Argyle se décida à faire les présentations :

— Gwenda, voici le docteur Calgary... Docteur... Miss Vaughan qui...

Un arrêt donnant l'impression d'un doute, puis il ajouta rapidement :

— ... Qui est ma secrétaire depuis plusieurs années. Veuillez vous asseoir, Gwenda. Le docteur est venu spécialement pour nous dire, ou nous demander quelque chose au sujet de Jacko.

— Pour vous mettre au courant de certains faits, tint à préciser Calgary. Et, sans vous en rendre compte, vous ne cessez d'accroître la difficulté de ma mission.

Les autres le regardaient avec étonnement. Cependant il entrevit dans les yeux de Gwenda comme une lueur de compréhension. On eût dit que la secrétaire l'approuvait – sur un point, du moins : les Argyle n'étaient pas des gens à faciliter les choses.

Bien qu'elle ne fût plus tout à fait jeune avec ses trente-six ou trente-huit ans, elle était très séduisante cette Gwenda : un corps moulé à souhait, une chevelure et des yeux d'un noir intense. Mais ce qui retenait particulièrement l'attention, c'était la vitalité du personnage, alliée à la vive intelligence du regard.

Le premier, Argyle rompit le silence, non sans une certaine froideur :

— Je n'ai pas l'impression de compliquer quoi que ce soit, docteur, et ce n'est nullement mon intention. Il serait peut-être préférable d'en venir au sujet même ?

— Parfaitement d'accord. Auparavant, je tiens à vous exprimer mes regrets des paroles qui m'ont échappé. Elles sont dues à l'insistance avec laquelle votre fille et vous-même avez affirmé que l'affaire en question était définitivement close. Ce qui ne correspond nullement à la réalité. Quel auteur a écrit que « rien n'est jamais réglé, aussi longtemps que...

— ... la fin n'est pas équitable », acheva miss Vaughan. C'est Kipling.

Et elle lui fit un léger signe de tête, comme pour l'encourager. Ce dont il fut reconnaissant.

— Mr Argyle a raison, reprit-il. Il faut en venir aux faits. Ensuite, vous comprendrez ma répugnance à parler : j'oserai même dire mon angoisse. Tout d'abord, sachez que je suis un géophysicien et que j'ai participé à une très longue expédition dans l'Antarctique, dont je suis revenu il y a quelques semaines seulement.

— L'expédition Hayes-Bentley, je pense ? demanda Gwenda. Décidément, cette secrétaire était sympathique.

— En effet ! Je l'ai citée à seule fin de me faire mieux connaître de vous, et, surtout, pour souligner que, pendant deux ans, je n'ai pas été au courant d'événements...

— ... tels que les procès criminels, nota Gwenda.

— Exactement ce que je voulais dire, miss Vaughan.

Puis, il s'adressa à Leo Argyle :

— Bien que ces rappels soient pénibles, il me faut vérifier plusieurs points avec vous. C'est bien le 9 novembre de l'avant-dernière année, à environ dix-huit heures, que votre fils, Jack – Jacko pour sa famille – est venu ici et a eu un entretien avec Mrs Argyle ?

— Avec ma femme, oui.

— Il lui a dit qu'il avait de graves ennuis, et lui a demandé une somme importante. Ce genre de démarche lui était familier, oserais-je dire ?

— Hélas ! ponctua Argyle, dans un soupir.

— Mrs Argyle ayant refusé, il s'emporta, affirmant qu'il reviendrait et qu'elle serait obligée de s'exécuter. Entre autres, il prononça ces mots : « Vous ne voudriez pas que j'aille en prison ! » À quoi votre femme répondit qu'elle commençait à croire que ce serait peut-être la meilleure solution.

Gêné, Argyle crut devoir donner quelques explications :

— Nous avons conféré, ma femme et moi, à ce sujet. La conduite de notre fils nous désespérait. À maintes reprises, nous l'avions tiré d'un mauvais pas, espérant, chaque fois, le remettre dans le droit chemin. À bout d'arguments, nous en étions arrivés à penser que le choc d'une condamnation et la rude discipline d'une prison...

Sa voix faiblissait.

— Mais, continuez, je vous prie, dit-il, dans un souffle.

— Plus tard, dans la soirée, votre femme a été tuée, et les empreintes digitales de votre fils furent relevées sur le tisonnier dont il s'était servi. Par surcroît, une somme importante, déposée par Mrs Argyle dans un tiroir de son bureau, avait disparue. En conséquence, la police arrêta Jack Argyle, à Drymouth. Il était porteur d'une liasse de billets de banque, et le hasard voulut que, sur l'un d'eux, un nom et une adresse fussent inscrits – certaines gens ont cette manie. Ils permirent d'établir que lesdits billets avaient été remis à Mrs Argyle, le matin même du crime, par une banque. Le verdict du jury devant lequel l'accusé comparut fut rapide : crime avec préméditation.

Le mot était enfin prononcé. Il tomba dans un silence absolu, comme étouffé par les rideaux, les livres, l'épais tapis velouté. Peut-être voulait-on l'ignorer, mais... le fait demeurait.

Déjà, Calgary reprenait son exposé :

— Chargé de la défense, maître Marshall m'a donné à entendre que, lors de son arrestation, Jack Argyle avait protesté de son innocence avec désinvolture, voire outrecuidance, et insisté sur l'alibi, sans faille selon lui, qui couvrait l'heure du crime, fixée par la police entre dix-neuf et dix-neuf heures trente ; en fin d'après-midi, alors qu'il faisait de l'auto-stop sur la route allant de Redmyn à Drymouth, Jack avait été pris en charge par le conducteur d'une voiture privée, à quelque deux kilomètres de « Sunny Point », et peu avant dix-neuf heures.

Mais l'accusé ne put donner de détails précis sur l'auto – il faisait déjà nuit à cette heure et se souvenait seulement « d'une conduite intérieure pilotée par un homme entre deux âges ». Tous les efforts faits pour identifier la voiture et son propriétaire, qui avait déposé votre fils à Drymouth, demeurèrent vains. En bref, tout donnait à penser que Jack Argyle avait fabriqué cette histoire de toutes pièces – une histoire cousue de fil blanc.

« C'est pourquoi la défense s'efforça de tirer parti de l'instabilité mentale à laquelle les psychiatres firent allusion dans leurs témoignages. Mais le juge ne parut nullement convaincu, et, dans son résumé de l'affaire, avant la délibération du jury, il se montra impitoyable. Résultat, une condamnation à la détention perpétuelle. Jack Argyle mourut après six mois de détention.

Calgary fit une pause. Trois paires d'yeux étaient fixés sur lui, mais les réactions étaient totalement différentes : si Gwenda Vaughan ne cherchait nullement à dissimuler le vif intérêt qu'elle prenait à l'affaire, en revanche, Hester demeurait hostile. Quant à Leo Argyle, son visage était vide d'expression.

Estimant qu'il leur avait donné le temps de la réflexion, Calgary posa une question :

— Admettez-vous la véracité de mon exposé ?

— Oui, répondit lentement Léo. Toutefois, je ne vois pas encore la raison d'un rappel d'événements que nous nous efforçons tous d'oublier.

— À mon regret, il m'a fallu agir ainsi. Par ailleurs, je ne suppose pas que vous contestiez le bien-fondé du verdict ?

— J'admets que, si l'on s'en tient à l'acte même, le mot « assassinat » s'impose crûment. Toutefois, ceux qui ne se bornent pas à émettre un jugement basé sur les faits seuls, et entendent prendre en considération l'arrière-plan d'un crime estimeront certainement qu'il y a beaucoup à dire en faveur des circonstances atténuantes. J'ai déjà souligné que Jack était mentalement instable. Malheureusement pas dans le sens légal du mot. À cet égard, les lois sont incomplètes et prêtent à confusion. Cependant, je ne crains pas d'affirmer que Rachel, ma malheureuse femme, aurait été la première à trouver une

excuse à un acte irréfléchi. Sa connaissance des facteurs psychologiques était telle qu'elle se serait refusée à condamner Jacko.

Contre toute attente, Hester prit la parole :

— Elle savait jusqu'à quel point Jacko pouvait être odieux, mais n'ignorait pas qu'il lui était impossible d'agir autrement.

— Donc, répliqua Calgary, aucun de vous n'éprouve de doute quant au drame même – j'entends quant à l'auteur du crime ?

Hester parut surprise :

— Comment le pourrions-nous, alors que les faits ont prouvé que Jacko était coupable ?

— Pas réellement coupable, objecta Léo. Je n'aime pas ce mot.

— Et personne n'a le droit de le prononcer, ajouta Calgary. Jack Argyle était *innocent*.

CHAPITRE III

Cette révélation eût dû faire sensation. Or, elle tomba dans le vide, pour ainsi dire. Calgary s'était attendu aux exclamations que provoque l'annonce d'un bonheur auquel on a peine à croire, et à de multiples questions. Il n'en fut rien : seul le doute s'exprimait sur les visages, et Calgary avait l'impression que son auditoire se tenait sur ses gardes.

Gwenda Vaughan fronçait les sourcils ; fixés sur le savant, les yeux d'Hester étaient étrangement dilatés.

Enfin, Leo Argyle se décida à parler.

— Vous avez sans doute voulu dire, docteur Calgary, que vous approuviez mon point de vue, à savoir que Jacko n'était pas responsable de ses actes ?

— J'ai dit qu'il n'avait pas commis le crime pour lequel il a été condamné. Sans une suite de circonstances regrettables, Jack Argyle eût prouvé qu'il était innocent. Et, en tout état de cause, j'aurais pu, moi-même, en apporter la preuve.

— Vous ! s'exclama Leo Argyle.

— Oui, car l'homme qui conduisait la voiture, *c'était moi*.

Il s'était exprimé si simplement que, sur le moment, les autres ne saisirent pas l'importance des mots qu'il venait de prononcer et ils ne l'avaient pas encore comprise, quand la porte s'ouvrit. La femme, entrevue au rez-de-chaussée, apparut et, sans préambule, entra dans le vif du sujet :

— Alors que je passais dans le corridor, j'ai entendu cet homme affirmer que Jacko n'avait pas tué Mrs Argyle. Comment le sait-il ? Il faut que je sois au courant.

— Évidemment, Kirsty ! Vous faites partie de la famille, répondit vivement Argyle.

Les présentations faites, il s'adressa à la nouvelle venue, miss Lindstrom, la gouvernante :

— Le Dr Calgary nous dit les choses les plus incroyables.

L'origine écossaise du prénom Kirsty intriguait Calgary ; l'anglais parlé par celle qui le portait était excellent, mais on décelait un vague accent étranger.

Quoi qu'il en fût, le visiteur prit la parole :

— À dix-huit heures cinquante-cinq, le soir du crime, j'ai pris en charge un jeune homme qui faisait de l'auto-stop à quelque distance de cette demeure, et je l'ai conduit à Drymouth. Il paraissait très sympathique et inspirait une confiance totale.

— Jacko avait du charme, nota Gwenda, et tout le monde le reconnaissait. Mais ses colères prenaient souvent le dessus...

Une courte hésitation, et elle ajouta :

— Et il n'était pas honnête. Toutefois, on ne s'en apercevait qu'après un certain temps.

Mais Leo Argyle intervint :

— Docteur Calgary, pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté aussitôt à la police ?

— Oui ! dit Hester, d'une voix haletante. Quelle raison aviez-vous de prendre la fuite ? Les journaux ont publié plusieurs appels, et vous les avez ignorés. Un tel égoïsme...

— Hester !... s'écria son père. Le docteur n'a pas terminé son récit.

Calgary s'adressa directement à la jeune fille :

— Je comprends d'autant mieux votre émotion que je suis moi-même bouleversé.

Le temps de reprendre de l'assurance et il ajouta :

— Ce soir-là, un trafic intense entravait la circulation, et il était plus de dix-neuf heures et demie quand j'ai déposé le jeune homme, dont j'ignorais par ailleurs le nom, à Drymouth même. Ce qui le met complètement hors de cause, compte tenu de l'heure du crime...

— Soit, coupa Hester, mais vous...

— Un peu de patience, miss Argyle ! Pour vous aider à comprendre, il importe que je revienne en arrière. Sachez donc que j'avais pris résidence, pour une semaine, à Drymouth, dans l'appartement d'un ami qui se trouvait alors en mer, et m'avait également laissé la libre disposition de sa voiture. Devant rentrer à Londres ce jour-là – le 9 novembre – je décidai de prendre l'express du soir et de passer l'après-midi auprès d'une

nurse très âgée. Elle m'avait soigné autrefois, et habitait, maintenant, à quelque cinquante kilomètres de Drymouth. L'ayant trouvée très fatiguée, j'abrégeai ma visite et revins dans la direction de Drymouth.

« En cours de route – je l'ai déjà dit – je pris en charge un jeune inconnu. Après l'avoir quitté dans la ville déjà nommée, je me rendis à la gare, mais il était, encore trop tôt. Aussi, allai-je acheter des cigarettes, au-dehors. Alors que je traversais la chaussée, un camion surgit d'une voie transversale et me renversa.

« Selon les témoignages des passants, je me suis relevé, seul, sans blessure apparente et me comportant normalement. Le temps de déclarer qu'il me fallait prendre mon train, et je gagnai rapidement le quai de départ. Tout semblait donc aller pour le mieux. Mais, à l'entrée de l'express dans la gare de Paddington³, j'étais évanoui, et on dut me transporter à l'hôpital. Là, les médecins diagnostiquèrent un choc cérébral – cet effet à retardement n'est pas rare, paraît-il.

« Je ne repris connaissance que quelques jours plus tard. Cependant, toute notion de l'accident même, et des faits qui l'avaient immédiatement précédé était complètement effacée. Seul, restait le souvenir de la visite à ma vieille nurse. Sans doute pour me rassurer, on m'affirma qu'il en allait souvent ainsi en pareil cas. Pensant que les heures ainsi oubliées n'avaient joué aucun rôle important dans mon existence, je ne m'en préoccupai plus. Avec ce résultat que personne ne sut que, ce soir-là, j'avais circulé sur la route de Redmyn à Drymouth.

« Au surplus, il me restait peu de temps avant mon départ d'Angleterre et pendant mon séjour à l'hôpital, je n'avais pas été autorisé à lire les journaux. J'étais donc dans l'ignorance la plus complète de l'affaire de « Sunny Point », et mes préparatifs pour l'expédition à laquelle j'allais participer ne me laissèrent pas le loisir de m'occuper d'autre chose. Évidemment, on souleva la question de mon état physique après mon traitement, mais j'écartai toutes les objections, et quand le procès eut lieu, j'étais loin, en route pour l'Antarctique.

³ Grande gare londonienne.

Calgary fit une courte pause. Ses auditeurs l'avaient écouté avec une attention accrue.

— Il y a environ un mois, juste après mon retour en Angleterre, reprit-il, j'eus connaissance du drame : ayant eu besoin de vieux journaux pour un quelconque usage domestique, ma propriétaire m'en procura une certaine quantité. Alors que j'étais plusieurs exemplaires sur une table, je vis, au milieu d'une page, la photo d'un jeune homme dont le visage ne me parut pas inconnu. Il va de soi que j'essayai de me souvenir de son nom et de l'endroit où j'avais rencontré cet individu. Peine perdue. Toutefois, une conversation que j'avais eue avec lui me revint à l'esprit : assez curieusement, les anguilles en avaient été le sujet principal, et mon interlocuteur s'était vivement intéressé à leur mode d'existence. Mais *quand et où* avais-je rencontré le personnage ? L'article publié sous la photo m'apprit qu'il s'agissait de Jack Argyle, inculpé d'assassinat, et que l'accusé affirmait avoir été pris en charge, assez loin de chez lui, et avant l'heure du crime, par un homme pilotant une conduite intérieure.

« Et, soudain, la partie manquante de ma vie me revint à l'esprit, mais le procès Argyle remontait déjà à plus d'une année, et on semblait l'avoir oublié. Ayant interrogé ma propriétaire, je m'entendis répondre qu'il devait s'agir d'un jeune dévoyé qui avait tué sa mère. « Peut-être l'a-t-on pendu », conclut-elle, sans plus. Bouleversé, je rendis visite à Marshall qui avait assuré la défense : non, Jack Argyle n'avait pas été exécuté, mais il était trop tard pour obtenir sa libération, car le malheureux avait succombé à une pneumonie dans sa prison même. En revanche, me dit l'avocat, il est possible d'obtenir une réparation à titre posthume.

« Déjà, le cas a été soumis au procureur général, et Marshall est certain que celui-ci en référera au ministre de l'Intérieur. Votre avocat vous enverra certainement un rapport complet. Il a préféré attendre ma visite ici même, car je tenais à être le premier à vous révéler la vérité. Du fait que je suis, pour ainsi dire, à la source de l'erreur commise, il m'incombait de faire cette démarche – aussi pénible fût-elle. Vous êtes persuadés, j'en suis sûr, que j'aurai toujours conscience de la lourde

responsabilité que j'ai encourue, et, pour ma part, je comprends trop bien que vos sentiments à mon égard soient dépourvus de toute indulgence. Bien qu'en fait, on ne puisse m'accuser de négligence, vous ne pouvez, tous, que me blâmer.

La voix de Gwenda Vaughan, chaude et bienveillante :

— Aucun blâme possible ! Il s'est agi d'une suite d'événements imprévus, tragiques, presque incroyables, mais les faits sont là.

Ce fut au tour d'Hester d'intervenir :

— Vous ont-ils cru ?

Calgary la regarda avec surprise :

— J'entends... la police, ajouta-t-elle. Vous auriez pu tout aussi bien inventer cette histoire.

Malgré lui, le savant esquissa un sourire :

— La police a sans doute estimé que j'étais un témoin très honorable. Dois-je ajouter que je n'ai aucun intérêt à travestir la vérité ? Au surplus, Marshall a passé mes révélations au crible ; comme tous les hommes de loi, il est très prudent, et il aurait évité de m'autoriser à venir vous voir s'il n'avait pas été certain du succès.

Pour la première fois. Leo Argyle s'agita dans son fauteuil :

— Veuillez excuser ce mot, répondit Calgary. En effet, il ne convient guère à l'affaire qui nous intéresse tous, puisque Jack Argyle est mort. Toutefois, soyez certain que tout est mis en œuvre pour obtenir sa réhabilitation. Nul doute que le ministre de l'Intérieur ne demande à la reine de faire grâce...

Un sinistre éclat de rire l'interrompt ; Hester intervenait :

— Faire grâce d'une faute qu'on n'a pas commise ! s'écria-t-elle.

Calgary ne perdit pas son sang-froid :

— Votre émotion se conçoit. Une telle expression semble irréaliste. Cependant, elle est conforme à la tradition. Je crois savoir, par ailleurs, que, toujours selon l'usage, une question sera posée à la Chambre des Communes et que la réponse du ministre intéressé confirmera l'innocence de Jack Argyle. Enfin, la presse en fera amplement mention.

Calgary en avait terminé. Contrairement à ce qu'il espérait, personne ne réagit. Certes, pensait-il, ses auditeurs avaient

éprouvé un choc. En revanche, les révélations qu'ils venaient d'entendre auraient dû, à la réflexion, sinon les réjouir, du moins apaiser leurs tourments, puisqu'elles blanchissaient la mémoire de Jack Argyle. Gêné par la persistance du silence, il se leva :

— Je crains, dit-il d'une voix incertaine, qu'il ne me reste plus rien à ajouter. Toutefois, vous me permettrez peut-être d'affirmer encore que ce drame m'a bouleversé, et de vous demander pardon. La tragédie qui a abouti à la mort d'un innocent restera toujours présente à mon esprit...

Une brève hésitation, et il ajouta, presque sur un ton de prière :

— ... La certitude que la mémoire du malheureux condamné sera blanchie, au vu et au su de tous, ne doit tout de même pas vous laisser indifférents ?

S'il avait espéré une réponse, Calgary fut certainement déçu.

Leo Argyle s'était renfoncé dans son fauteuil, et les yeux de Gwenda ne le quittaient plus. Toujours assise, Hester, image même de la tragédie, regardait droit devant elle. Murmurant des mots apparemment dénués de sens, miss Lindstrom ne cessait de hocher la tête.

Désemparé, Calgary attendait toujours, immobile près de la porte. Ce fut Gwenda Vaughan qui prit la situation en main. Elle se dirigea vers le savant, et, posant une main sur son bras, elle lui dit, presque à voix basse :

— Il est préférable que vous partiez, docteur. L'émotion a été trop violente, et mieux vaut leur laisser le temps de réfléchir.

Calgary s'inclina sans mot dire et sortit. Auparavant, il avait eu le temps d'apercevoir Gwenda se laisser aller sur ses genoux, près du fauteuil de Leo Argyle. Ce qui le surprit quelque peu. Mais miss Lindstrom l'avait rejoint.

— Je vous accompagne, dit-elle.

Alors qu'ils gagnaient le rez-de-chaussée, elle lui fit face, et se raidissant tel un grenadier de la garde, elle l'interpella durement :

— Il vous est impossible de rappeler un mort à la vie. Donc, pourquoi bouleverser une famille entière ? Tous, ils s'étaient résignés, et, maintenant, ils vont souffrir.

— N'empêche que la mémoire d'un innocent doit être lavée de tout soupçon ! répliqua sèchement Calgary.

— Sentiment très louable, j'en conviens, mais vous n'avez pas pensé aux conséquences...

Elle frappa du pied avant de continuer :

— ... Je les aime tous, voyez-vous. Je suis venue ici en 1940 pour aider Mrs Argyle et je suis restée auprès de la famille, à seule fin d'assurer leur bien-être. Oui, je les aime tous ; j'ai même aimé Jacko, bien qu'il ne valût pas grand-chose.

Elle se détourna brusquement, donnant l'impression d'oublier de reconduire Calgary jusqu'à la sortie donnant sur le jardin. Tant et si bien que le visiteur essaya d'ouvrir lui-même une porte à la serrure compliquée, mais Hester dévala l'escalier et surgit auprès de lui ; elle fit jouer rapidement la clef, et, maintenant, ils se dévisageaient, l'un et l'autre. Pour sa part, Calgary comprenait moins que jamais les reproches dont le regard de son vis-à-vis était chargé.

— Pourquoi êtes-vous venu ? demanda-t-elle enfin. Pourquoi ?

Question qui le désempara.

— Votre attitude est incompréhensible, murmura-t-il. Il faut pourtant que justice soit rendue à votre frère !

— Justice !

On eût dit qu'elle lui jetait le mot en plein visage. Crispée, elle ajouta :

— Qu'importe la justice à Jacko ! Il n'est plus de ce monde. Maintenant, il va s'agir de nous, et non de lui.

— Expliquez-vous !

— C'est l'innocent qui est en jeu, et non pas le coupable !

Elle lui saisit un bras, enfonçant ses doigts dans la chair tout en répétant :

— Oui, c'est *nous* qui sommes en jeu ! Ne comprenez-vous donc pas ce que vous nous avez fait à tous ?

Il la regarda dans le blanc des yeux ; à ce moment, une ombre se profila dans le jardin, et quelqu'un l'interpella :

— Le docteur Calgary, sans doute ? Le taxi qui doit vous conduire à Drymouth est arrivé.

Le savant se disposait à prendre congé de Hester, mais elle était déjà rentrée dans la maison, et la porte claqua.

CHAPITRE IV

Hester remontait lentement l'escalier, quand Kirsten l'interpella :

— Est-il vraiment parti ?

— Oui, répondit la jeune fille, comme dans un souffle.

Un regard apitoyé et la gouvernante lui tapota légèrement l'épaule, avant d'ajouter :

— Venez avec moi : un petit verre de brandy vous remettra d'aplomb.

Alors qu'elles rentraient dans le petit studio de Kirsten Lindstrom, celle-ci reprit aussitôt la parole :

— Pourquoi Mr Marshall ne nous a-t-il pas avisés de cette visite ?

— On l'a déjà dit : le docteur Calgary tenait à nous voir en premier.

— Nous voir ! La belle affaire ! Que n'a-t-il pensé aux conséquences de ses brutales révélations ?

— Je suppose qu'il était certain qu'elles nous vaudraient une grande joie.

— Joie ou pas, notre émotion était à prévoir. Il n'aurait jamais dû agir de la sorte.

— Dans un certain sens, il a eu du courage. Son visage crispé prouvait que sa mission n'était pas facile. Rendez-vous compte : annoncer à une famille que l'un de ses membres, condamné pour assassinat et mort en prison, était, en fait, innocent ! Oui, il a été courageux, mais n'empêche que je le regrette.

— Nous le regrettons tous, ponctua miss Lindstrom avec vivacité.

Hester la regarda intensément :

— Je pensais que j'étais la seule à éprouver ce sentiment. Suis-je folle ? répondit sèchement la gouvernante. Non, n'est-ce pas ?... Alors, ne vous étonnez pas si je prévois certaines difficultés qui ont échappé à votre docteur Calgary.

Soudain, la jeune fille se leva :

— Dans ces conditions, il faut que je parle à mon père, répliqua-t-elle sur un ton péremptoire.

Quand Hester entra dans la bibliothèque, Gwenda Vaughan s'affairait avec le téléphone. À la vue de sa fille, Leo Argyle la convia, d'un geste, à venir le rejoindre, et elle vint s'asseoir auprès de lui.

— Nous essayons de communiquer avec Mary et Micky, dit-il. Il convient de les mettre au courant sur-le-champ...

La voix de Gwenda Vaughan l'interrompit :

— Allô ! Mrs Durrant, je vous prie... Est-ce vous, Mary ? Ici, Gwenda. Votre père désire vous parler.

Leo Argyle se saisit de l'appareil :

— Mary ?... Oui, je me porte bien, mais un événement extraordinaire vient d'être porté à notre connaissance. Un certain docteur Calgary nous a rendu visite et nous a remis une lettre d'Andrew Marshall. Il s'agit de Jacko. Aussi inattendu que cela puisse paraître, il appert que l'alibi donné par votre frère est parfaitement valable... tout simplement parce que ce docteur lui-même conduisait l'auto dont il a été question... Non, Mary, ce n'est pas une hallucination, mais je ne peux pas donner tous les détails maintenant. Sachez seulement que le même Calgary a eu un sérieux accident qui l'a empêché de témoigner, et que son récit semble parfaitement conforme aux faits... Mon intention est, précisément, de nous réunir sur le plan juridique. Pouvez-vous venir le plus rapidement possible avec Philip ?... Je sais, mais l'affaire est d'importance. Donc, parlez-lui, et rappelez-moi aussitôt. Je vais essayer de joindre Micky.

Dès qu'il eut demandé son numéro, Hester prit la parole :

— Cela prendra peut-être du temps. Auparavant, puis-je téléphoner à Donald ?

— Certainement, répondit Léo. Ne deviez-vous pas sortir avec lui ce soir ?

— Exact, dit simplement la jeune fille.

Son père la dévisagea :

— Cette visite vous a profondément affectée ?

— Sans aucun doute, mais impossible de savoir exactement ce que je ressens.

Déjà elle actionnait le disque :

— Docteur Craig ?... Ici, Hester. Je ne puis vous accompagner ce soir... Non, je ne suis pas malade, mais nous avons reçu d'étranges nouvelles... Un instant, je vous prie.

Plaquant une main sur le récepteur, elle se tourna vers son père :

— Ce n'est pas un secret, je pense ?

— Pas au sens strict du mot, répondit Léo. Mais je vous conseille de demander à Donald d'être très discret. Vous savez combien les gens se complaisent à exagérer.

— Vous avez raison.

Et elle reprit sa conversation :

— Dans un sens, il s'agit de révélations que vous, Donald, seriez tenté de considérer comme heureuses. En réalité, elles sont plutôt bouleversantes... non, ne venez pas ici ce soir... demain, plutôt... Impossible de vous faire un récit au téléphone... Eh bien ! en bref, il s'agit de Jacko... oui, mon frère, et on vient de découvrir qu'en définitive, il n'avait pas tué ma mère... Je vous en supplie, n'en parlez à personne... Non, Donald, pas ce soir !

Elle coupa la communication et passa l'appareil à Gwenda qui demanda un numéro à Drymouth. Pendant l'attente, Leo Argyle interpella sa fille qu'il n'avait pas quittée du regard :

— Vous avez donné à Donald l'impression qu'il ne s'agissait pas d'une bonne nouvelle. Cependant, il vous faut convenir que, si choc il y a eu, en revanche, nous avons des raisons d'être satisfaits. Comment pourrait-il en être autrement ?

— Donc, selon vous, c'est ce que nous dirons à tous ! s'exclama-t-elle.

— Hester, mon enfant...

— Mais c'est faux ! Ce que nous avons appris est tout simplement affolant !

— Micky à l'appareil ! interrompit Gwenda.

De nouveau, Leo Argyle prit le récepteur et tint à peu près le même langage qu'à Mary. Mais la réaction de son auditeur fut quelque peu différente de celle de Mrs Durrant. Aucune surprise, aucune incrédulité, mais une rapide acceptation des faits :

— Formidable ! disait Micky. Après tout ce temps, le témoin tant attendu a surgi. Vraiment, Jacko n'a pas eu de chance, ce soir-là !

Quelques mots de Leo Argyle et Micky reprit :

— D'accord avec vous, au sujet de Marshall. Nous devons le consulter de toute urgence...

Soudain, il éclata de rire. Ce rire que Leo Argyle avait entendu si souvent, alors qu'enfant, son fils jouait dans le jardin.

Mais Micky parlait de nouveau :

— Alors, on parie ? Lequel d'entre nous va être accusé du crime ?

D'un geste sec, Leo raccrocha et s'éloigna rapidement de la table du téléphone.

— Que vous a-t-il donc dit ? demanda Gwenda.

Mise au courant, la secrétaire haussa les épaules :

— Cette sorte de plaisanterie me semble déplacée.

Leo lui jeta un bref regard, avant de répondre très doucement :

— Peut-être n'est-ce pas tout à fait une plaisanterie.

*

* *

Tombés d'un vase, des pétales de chrysanthèmes gisaient sur le tapis. Fronçant les sourcils, Mary Durrant traversa la chambre, les ramassa sans hâte et les déposa avec soin dans une corbeille à papiers. À vingt-sept ans, cette grande jeune femme donnait l'impression d'une parfaite sérénité. Bien que les traits de son visage ne fussent nullement accentués, elle paraissait plus âgée – sans doute en raison d'une maturité qui se confondait avec sa personnalité. Une belle créature, certes, mais sans cet attrait particulier qui fascine les hommes. Une peau douce, des yeux d'un bleu vif, une chevelure blond cendré, rejetée en arrière et rassemblée en un épais chignon, juste au-dessus de la nuque. Coiffure en vogue, mais Mary Durrant ne s'en souciait guère, s'en tenant toujours à son propre style. En bref, son allure allait de pair avec son home, net et soigné.

Assis dans un fauteuil roulant, son mari la regardait. Il se prit à sourire, mais son visage était quelque peu crispé :

— Toujours aussi méticuleuse ! dit-il. Chaque chose à sa place, et une place pour chaque chose.

Il se décida à rire franchement, tandis que sa femme demeurerait imperturbable.

— J'aime que tout soit bien rangé, répondit-elle enfin. Et savez-vous, Philip, qu'il vous déplairait fort de vivre dans un taudis ?

Un léger haussement d'épaules et il murmura, non sans une vague amertume :

— En tout cas, je n'ai guère la possibilité de déranger quoi que ce soit.

De fait, après son mariage, Philip Durrant avait été frappé de polio, avec paralysie des jambes. Pour Mary qui l'adorait, il était devenu tout à la fois un enfant et un époux. Par moments, cet amour exclusif le gênait quelque peu, mais sa femme n'avait pas assez d'intuition pour comprendre que la joie qu'elle éprouvait à le savoir sous sa dépendance pouvait être irritante.

Sans doute pour éviter d'entendre des paroles de commisération, il changea de sujet :

— Il faut admettre que la nouvelle transmise par votre père pêche par les détails. Une telle surprise, après tout ce temps !... Mais, ma chère, comment vous est-il possible d'accueillir ce genre de révélation avec un tel calme ?

— Peut-être ai-je peine à en saisir toute l'importance. C'est tellement extraordinaire ! D'abord, je ne pouvais pas croire ce que mon père me disait, et si Hester avait parlé à sa place je ne serais pas encore convaincue. Elle a une telle imagination !

Le visage de Philip se détendit quelque peu :

— Une fille passionnée à l'excès et qui se lance dans la vie comme persuadée qu'elle va au-devant des plus graves ennuis... et elle n'y faillira pas.

D'un geste, Mary écarta ce genre de considérations : la mentalité des autres ne l'intéressait nullement.

— J'imagine qu'en définitive cette histoire est véridique. Mais peut-être pensez-vous que ce Calgary l'a inventée de toutes pièces ?

— ... Qu'il s'agit de propos d'un savant distrait ? Évidemment, il serait rassurant de l'admettre, répondit Philip, mais il semble qu'Andrew Marshall ait pris l'affaire au sérieux et vous ne devez pas ignorer que la raison sociale « Marshall and Marshall » est le symbole même de la légalité.

Mary Durrant fronça les sourcils :

— Et que va-t-il advenir maintenant ?

— Jacko sera complètement mis hors de cause. J'entends : si les autorités compétentes sont convaincues, et, pour autant que je sache, il ne sera pas question d'autre chose.

— Dans ces conditions, reprit Mary, après un léger soupir, peut-être est-ce une surprise très agréable.

De nouveau, Philip Durrant esquissa un sourire un sourire teinté d'ironie.

— Polly, dit-il, vous me ferez mourir !

Il était le seul à oser l'appeler Polly, bien que ce mot semblât ridicule, compte tenu de la stature de sa femme. Quoi qu'il en fût, Mary regarda son mari avec surprise :

— Je ne sache pas que mes propos soient de nature à vous amuser de la sorte.

— Vous vous êtes exprimée avec une telle grâce ! répondit aussitôt son mari. On eût dit une lady de haute lignée prononçant une allocution devant les animatrices d'un patronage, à l'occasion d'une vente de charité.

— Il n'en reste pas moins que, tout compte fait, nous avons des raisons d'être satisfaits. Vous ne pouvez nier qu'il soit déplaisant d'avoir un criminel dans la famille ?

— Pas exactement dans la famille, ma chère.

— Cela revient pratiquement au même. Je veux dire que l'arrestation de Jacko les avait tous bouleversés ; chacun se posait des questions. Atmosphère intolérable !

— En l'occurrence, vous vous êtes admirablement comportée. Votre regard bleu acier leur en imposait et, en votre présence, ils avaient presque honte de leur affolement. La facilité avec laquelle vous n'extériorisez aucune émotion est tout simplement merveilleuse !

— À la vérité, cette affaire m'avait profondément déplu. Cependant, après la mort de Jacko, elle semblait terminée ; maintenant, je suppose qu'on va en parler de nouveau.

— Oui, répondit Philip Durrant, devenu songeur.

Soudain, ses épaules se soulevèrent, tandis qu'une vague expression de douleur apparaissait sur son visage. Mary vint rapidement vers lui :

— Une crampe, sans doute. Je vais déplacer votre coussin... voilà ! Vous sentez-vous mieux ?

— Vous auriez dû être infirmière dans un hôpital !

— Mon seul désir est de vous soigner, vous, et non pas une foule de gens.

Ce fut dit très simplement, mais on décelait une profonde tendresse. La sonnerie du téléphone retentit, et Mary se saisit de l'appareil :

— Allô !... Oui, elle-même... Oh ! c'est vous !

— Micky au bout du fil, murmura-t-elle à l'intention de son mari.

« ... Oui, j'ai appris la nouvelle, reprit-elle. Père nous a avisés aussitôt... Philip dit que, si Marshall est d'accord, elle doit être exacte... Vraiment, Micky, je ne vois pas pourquoi vous êtes nerveux à ce point... Quoi ? Non, je n'ai pas l'impression d'être une idiote... Allô... Allô...

Furieuse, elle se tourna vers Philip :

— Il a coupé !

D'un geste sec, elle remit le récepteur en place, puis interpella son mari :

— Je ne comprends pas l'attitude de Micky !

— Qu'a-t-il dit, exactement ?

— Il était terriblement excité, allant jusqu'à affirmer que j'étais incapable de prévoir les répercussions de l'intervention de Calgary et que nous allions avoir une histoire du tonnerre ! Pourquoi ?

— Il a peut-être peur, murmura Philip, tout pensif.

— Pour quel motif ?

— Le fait est qu'il a raison. Il y aura une suite.

Stupéfiée, sa femme ne le quittait plus des yeux.

— Que voulez-vous dire ? Évidemment, je suis heureuse de savoir Jacko hors de cause, mais il serait désagréable que le monde recommençât à jaser. Je vous l'ai déjà dit.

— Il ne s'agit pas seulement de l'opinion publique. Les choses iront plus loin.

Comme elle ne semblait pas comprendre, il ajouta, lentement :

— La police, aussi, se montrera curieuse !

— La police ! répliqua Mary avec vivacité. Et en quoi cette affaire l'intéresserait-elle ?

— Ma chère, murmura Philip, prenez la peine de réfléchir. Maintenant, il va s'agir d'un *crime mystérieux* !

— Sûrement, elle ne va pas s'en soucier, après tout ce temps !

— Un point de vue qui répond peut-être à un désir personnel, mais je crains qu'il ne soit erroné.

Mary ne voulait pas être convaincue :

— Les policiers ayant été assez stupides pour commettre une erreur à propos de Jacko, je ne crois pas qu'ils tiendront à remettre tout en cause.

— Peut-être, mais ils y seront probablement obligés. Le devoir voyez-vous !

— Oh ! Philip, je suis certaine que vous vous trompez. Il y aura quelques bavardages, mais tout finira par se calmer.

— Et nous serons aussi heureux qu'auparavant, jusqu'à la fin de nos jours, répondit Philip, d'une voix ironique.

— Pourquoi pas ?

Il secoua la tête :

— Ce n'est pas aussi simple que vous paraissez le croire. Votre père a raison ; il faut que nous nous réunissions tous – avec Marshall, bien entendu.

— Vous voulez dire à « Sunny Point » ?

— Oui !

— Le déplacement est impossible. Vous êtes un invalide...

— Nullement ! riposta Philip avec irritation. Je me sens assez fort, et en bonne santé. Si j'ai perdu l'usage de mes jambes, en revanche il me serait possible d'aller jusqu'à Tombouctou – à la condition que certaines facilités de transport me soient assurées.

— N'empêche qu'un séjour à « Sunny Point » ne vous vaudrait rien. Pensez aux émotions...

— Mes facultés mentales sont intactes !

— ... Et il serait imprudent de quitter notre maison. N'oubliez pas tous ces cambriolages qui ont eu lieu tout récemment.

— J'ai l'impression que c'est vous qui ne voulez pas aller à « Sunny Point ».

— Eh bien ! je l'admets.

— Allons ! notre visite sera courte. D'ailleurs, j'ai idée que notre présence est nécessaire. Il y a des circonstances qui obligent les familles à faire bloc, face au monde. Et il faut que nous sachions où nous en sommes, exactement.

*

* *

À l'hôtel dans lequel il s'était rendu, à Drymouth même, Calgary dîna très tôt, puis gagna rapidement sa chambre. Il demeurait sous la pénible impression de sa visite à « Sunny Point ». Certes, la difficulté de sa mission ne lui avait pas échappé, et il s'était armé de courage pour l'accomplir, mais les réactions des Argyle avaient déjoué toutes ses prévisions.

La tête encore lourde, il s'allongea sur son lit, alluma une cigarette et se prit à réfléchir. Sa pensée se porta aussitôt sur l'expression du visage d'Hester, immédiatement avant son départ de la maison des Argyle. Avec quel mépris elle avait répondu à l'appel à la justice ! Mais en quels termes s'était-elle exactement exprimée ? Ah ! oui : « C'est l'innocent qui est en jeu et non pas le coupable. » Puis, elle avait ajouté : « Ne comprenez-vous donc pas ce que vous nous avez fait à tous ? » Mais qu'avait-il fait ?... Il ne comprenait pas.

Et les autres ? D'abord cette femme appelée Kirsty – un prénom répandu en Écosse, mais elle n'était pas native de ce pays. Pourquoi avait-elle parlé avec une telle sévérité, presque en accusatrice ?

Il y avait également quelque chose de bizarre dans l'attitude de Leo Argyle – comme un retrait en lui-même, une sorte de

méfiance. La réaction normale d'un père n'aurait-elle pas dû être une exclamation de joie : « Dieu soit loué, mon fils est innocent » ?

Et cette jeune femme, sa secrétaire. Au début, elle avait fait preuve de compréhension, mais, finalement, elle s'était comportée d'étrange façon, il la revit, presque agenouillée devant Leo Argyle, donnant l'impression de le consoler. Le consoler de quoi ? D'avoir appris que son fils n'était pas un assassin ? Par ailleurs, son attitude à l'égard d'un patron dépassait certainement les limites permises même à une secrétaire depuis longtemps en poste. Que signifiait tout cela ?...

La sonnerie du téléphone interrompit ses pensées : presque à regret, il prit l'appareil :

— Docteur Calgary ?... Quelqu'un vous demande.

— Moi ?

Il était surpris. Pour autant qu'il le sût, tout le monde ignorait qu'il avait décidé de passer la nuit à Drymouth.

— Qui est-ce ? s'enquit-il.

Une courte attente, et il entendit :

— Mr Argyle.

— Oh ! je...

Calgary se disposait à répondre qu'il allait descendre au salon, mais il se ravisa. Si, pour une raison quelconque, Leo Argyle s'était rendu à Drymouth, et avait découvert sa résidence, mieux valait ne pas le recevoir dans une pièce où ils ne seraient pas seuls.

— ... Priez-le de monter, reprit-il.

Il se leva et commençait à arpenter sa chambre quand on frappa à la porte :

— Entrez, monsieur Argyle ! Je...

Mais il s'arrêta net ; ce n'était pas Leo Argyle. À sa place était apparu un jeune homme d'une vingtaine d'années. Son visage eût été plaisant, sans ce rictus qui, pour le moment, trahissait une profonde rancœur. Le visage d'un être malheureux et prêt à tout.

— C'est mon père que vous vous attendiez à voir, dit le visiteur ; je suis Michael Argyle.

— Entrez, répondit Calgary, qui referma aussitôt la porte derrière le jeune homme. Comment avez-vous trouvé mon adresse ? demanda-t-il, tout en offrant une cigarette.

Michael la saisit d'un geste sec et éclata de rire. Un rire bref et déplaisant.

— Un jeu d'enfant ! Il suffisait de téléphoner aux hôtels où vous seriez susceptible de passer la nuit. Deux appels m'ont suffi.

— Et pourquoi voulez-vous me voir ?

— Pour savoir qui vous étiez, exactement.

Déjà ses yeux s'attardaient sur Calgary. Sans doute avait-il noté la légère inclinaison des épaules, les cheveux grisonnants et les traits délicats du visage.

— Ainsi, dit-il, vous êtes l'un des types qui sont allés au pôle avec les Hayes-Bentley. Cependant, vous ne paraissez pas très résistant.

Calgary esquissa un sourire :

— Les apparences sont souvent trompeuses, répondit-il. Ce n'est pas toujours la force musculaire qui compte. D'autres qualités sont requises : endurance, patience, et connaissances techniques.

— Quel âge avez-vous ?... Quarante-cinq ans, peut-être.

— Trente-huit.

— Vous paraissez plus âgé.

— Je le suppose.

Un moment, un sentiment d'une poignante tristesse l'envahit, alors qu'il faisait face à la virilité de cette jeunesse qui s'offrait à sa vue. S'étant ressaisi, il posa de nouveau la question :

— Pourquoi êtes-vous venu me voir ?

L'autre se renfrogna :

— Ma visite est assez normale, je pense, après les nouvelles que vous avez apportées au sujet de mon cher frère !

Calgary n'ayant pas répondu, Michael Argyle ajouta :

— Un peu tardivement... pour lui, ne trouvez-vous pas ?

— Oui, murmura le savant... trop tard pour lui, en effet.

— Et quelle a été la raison exacte de votre silence ? Que signifie toute cette histoire de choc cérébral ?

S'armant de patience, Calgary lui donna tous les détails voulus. Assez étrangement, il se sentait ragaillardi par la brusquerie, voire l'impolitesse de son visiteur. Du moins, pensait-il, y avait-il une personne qui réagissait à un fait d'importance concernant un très proche parent. Déjà, Michael reprenait la parole :

— Donc, selon vous, Jacko avait un alibi parfait, mais êtes-vous certain de l'heure que vous avez donnée ?

— Aucun doute à cet égard, répliqua Calgary avec assurance.

— Vous avez pu commettre une erreur. Les types du genre scientifique sont parfois enclins à l'étourderie, quand il s'agit du temps et des lieux.

Remarque qui parut amuser le savant :

— Vous vous êtes fait une idée toute personnelle du professeur de science-fiction, toujours distrait, portant de vieilles chaussettes, et ne se souvenant pas toujours de l'heure, ou du jour. Jeune homme, le travail technique exige une grande précision dans les calculs et les dates. Je vous assure qu'il n'y a aucune possibilité d'erreur de ma part. J'ai pris votre frère en charge juste avant dix-neuf heures, et je l'ai déposé à Drymouth à dix-neuf heures trente-cinq, exactement.

— Votre montre pouvait être dérégulée. Ou, peut-être, avez-vous consulté la pendule de votre voiture ?

— Elles étaient synchronisées.

— Il est possible que Jacko vous ait monté un bateau. Il s'y connaissait en bobards !

— Aucun bobard ! Pourquoi tenez-vous tant à prouver que j'ai pu commettre une erreur ?

Le ton de Calgary se haussait :

— Si je m'attendais à éprouver quelque difficulté à convaincre ceux qui avaient condamné un innocent, en revanche je n'aurais jamais cru qu'il fût aussi ardu de persuader sa propre famille.

— Ainsi, vous les avez tous trouvés quelque peu réfractaires ?

— Attitude qui m'a même paru insolite.

Le regard de Micky se durcit encore davantage :

— Ce qui signifie que ma famille se refusait à vous croire ?

— J'ai eu cette impression. Il semblait presque qu'il en fût ainsi.

— « Semblait » n'est pas le mot qui convient. C'est une certitude, et leur réaction était naturelle. Réfléchissez seulement.

— Mais pourquoi serait-elle naturelle ? Il est prouvé que Jack Argyle n'a pas tué votre mère. Vous devriez donc être satisfait, reconnaissant même. Pensez, votre propre frère !

— Il ne s'agissait pas d'un frère, et la victime n'était pas ma mère.

— Quoi ?

— On ne vous l'a pas dit ?... Eh bien ! nous avons tous été adoptés : Mary, ma soi-disant sœur, à New York ; les autres pendant la guerre. Ma mère – comme vous l'appellez – ne pouvait avoir d'enfant. Ne voulant pas s'y résigner, elle s'est donné une charmante petite famille adoptive. Ah ! nous eûmes un foyer luxueux, et beaucoup de tendresse maternelle. Je dirai même qu'elle avait fini par oublier que nous n'étions pas ses propres rejetons. Et elle joua de malheur quand elle ajouta Jacko à la liste de ses enfants chéris.

— J'ignorais tout cela !

— Cessez donc d'avoir recours à ces expressions « propre frère » et « propre mère » qui n'ont aucune prise sur moi. Au surplus, Jacko était un vaurien.

— Mais pas un criminel, interjeta le savant avec quelque âpreté.

Un coup d'œil perçant et Micky reprit la parole :

— Soit. C'est votre opinion et vous ne voulez pas en démordre. Mais si Jacko ne l'a pas tuée *qui a donc commis le crime* ? Vous ne vous étiez pas attendu à cette question, hein ? Eh bien ! pensez-y maintenant, et vous ne tarderez pas à comprendre ce que vous nous avez fait à tous !

Il fit demi-tour et sortit brusquement.

CHAPITRE V

Calgary s'excusait presque :

— Vraiment aimable à vous de me recevoir à nouveau, monsieur Marshall.

— Je vous en prie, docteur !

— Comme vous le savez, je me suis rendu à « Sunny Point », et j'ai vu la famille Argyle.

— Oui.

— Je pense qu'on vous a fait part de ma visite ?

— C'est exact.

— Et, peut-être, éprouvez-vous quelque peine à comprendre pourquoi je reviens auprès de vous ?... Le fait est que les choses ont pris un tour auquel je ne m'attendais guère.

— C'est probable.

Selon son habitude, l'avocat s'exprimait avec brièveté et sur un ton dépourvu d'émotion. Toutefois, Calgary crut discerner une vague curiosité qui l'encouragea à parler :

— Je pensais, voyez-vous, que ma démarche mettrait le point final à l'affaire. Si je m'attendais à... disons un certain ressentiment, face à une intervention aussi tardive, en revanche j'espérais qu'il serait vite effacé par la preuve de l'innocence de Jack Argyle : l'honneur du nom n'était-il pas sauf ? Eh bien ! rien de tout cela.

— Je comprends.

— Peut-être aviez-vous déjà une idée de l'accueil qui me serait réservé, monsieur Marshall ? Votre réserve, lors de ma première visite, m'avait intrigué. Prévoyiez-vous l'état d'esprit auquel j'allais me heurter ?

— Vous ne m'avez pas encore donné des détails précis sur l'attitude de vos auditeurs.

— En bref, au lieu de clore un pénible chapitre de leur existence – ce que j'espérais – j'ai été conduit à croire que j'en ouvrais un autre, non moins dramatique. Un chapitre

entièrement *nouveau*, dirais-je. Pensez-vous que ces quelques mots résument exactement la situation ?

Mr Marshall opina de la tête avant de répondre :

— Oui, il est permis de s'exprimer ainsi. J'admets avoir pensé que vous ne vous rendiez pas compte de toutes les répercussions que pouvait avoir votre démarche. Évidemment, cela vous était impossible, puisque vous ignoriez tout ce qui ne figurait pas dans les rapports judiciaires proprement dits.

— Je comprends, maintenant. Trop clairement, hélas ! murmura Calgary.

Soudain, sa voix s'éleva, et il continua sur un ton presque passionné :

— Ce qu'ils ont ressenti, tous, ce n'est ni un soulagement, ni une quelconque reconnaissance, mais la crainte de ce qu'il peut leur arriver maintenant. Ai-je raison ?

La réponse de l'avocat fut circonspecte :

— J'aurais probablement tendance à croire que vous êtes dans le vrai. Notez bien, toutefois, que cette impression ne découle pas d'une connaissance personnelle des faits.

— Toujours est-il, reprit aussitôt Calgary, que je n'ai plus le sentiment de pouvoir reprendre mes occupations habituelles avec la satisfaction d'avoir redressé un tort au mieux de mes possibilités. Ayant introduit un nouveau facteur dans la vie de plusieurs personnes, ma responsabilité est de nouveau en jeu, et je me dois d'en tirer les conséquences.

Marshall s'éclaircit la voix avant de reprendre la parole :

— Votre point de vue relève peut-être d'une trop vive imagination ?

— Soit ! dit Calgary avec une certaine impatience. Appelez cela de l'imagination, si vous le voulez, mais, en conscience, je me sens engagé. Assez étrangement, j'ai ravivé les tourments d'une famille qui avait beaucoup souffert... Cependant, la raison m'échappe encore.

— Rien de surprenant, répondit Marshall. Pendant dix-huit mois vous avez vécu loin de toute civilisation. Il ne vous a donc pas été permis de lire, dans les journaux, les comptes rendus du procès et les détails donnés sur la famille même. En bref, le tout se résume à ceci : si Jack Argyle n'a pas commis le crime – et,

selon votre récit, c'est un fait – *qui est le coupable* ? Question qui nous ramène aux circonstances dans lesquelles le drame s'est déroulé. Celui-ci a eu lieu entre dix-neuf heures et dix-neuf heures trente, un certain soir de novembre, et dans une maison où Mrs Argyle était pratiquement entourée des membres de sa famille et de la domesticité. Les portes donnant sur l'extérieur étaient verrouillées et les volets soigneusement fermés.

« En conséquence, si un visiteur est venu de l'extérieur, il a dû être introduit par Mrs Argyle, elle-même, ou se servir de sa propre clef. Ce qui revient à dire que ce visiteur était connu de la victime. Dans ces conditions, vous comprendrez, docteur Calgary, pourquoi la famille a été – selon votre propre expression – plus portée à s'inquiéter de votre récit qu'à s'en réjouir.

— Me donnez-vous à entendre qu'ils auraient préféré qu'il fût coupable ?

— Oui. Très certainement. S'il m'est permis de considérer les choses sous un angle quelque peu cynique, j'ajouterai que la culpabilité de Jack Argyle constituait, pour eux, la meilleure réponse – une sorte de palliatif, si vous préférez – au fait déplaisant d'un crime dans une famille honorable : par ses étranges sautes d'humeur, ce jeune homme avait posé aux siens de sérieux problèmes ; n'avait-il pas commis des actes inconsidérés au cours de violentes colères, apparemment incontrôlables ? On pouvait trouver des excuses à cette dangereuse surexcitation et on n'y faillit pas, tant et si bien qu'après le drame, les Argyle se persuadèrent – et affirmèrent à la face de tous – que Jack n'était pas *vraiment* responsable, et que les psychiatres le prouveraient. Oui, tout cela convenait parfaitement !

— Et... maintenant ?

— Maintenant ? Eh bien ! il en ira tout autrement. La situation est peut-être angoissante, ou presque.

— Mes révélations ne vous ont pas ravi, je pense ? demanda Calgary avec sagacité.

— Il me faut bien l'admettre. Même, elles m'ont bouleversé. Pensez un peu : un procès qui s'était terminé d'une façon

satisfaisante... oui, je continuerai à employer ce mot... et le voilà rouvert !

— Est-ce officiel ? J'entends sur le plan policier.

— Sans le moindre doute. Le verdict du jury – il fut rapide – avait mis le point final en ce qui concernait la police. Mais, après l'octroi d'une grâce à titre posthume, l'affaire va reprendre.

— Et la police fera une nouvelle enquête ?

— Oh ! presque certainement, pourrais-je dire.

Marshall se frotta le menton avant d'ajouter :

— Naturellement, il est douteux qu'après tout ce temps, et compte tenu du caractère tout particulier de l'affaire, les enquêteurs parviennent à leurs fins. Ils peuvent soupçonner que le coupable se trouvait dans la maison du crime et, même, aller jusqu'à avoir une quasi-certitude de son identité, mais il ne leur sera pas facile d'obtenir une preuve formelle.

— Je comprends, dit Calgary. Oui, je comprends : c'est ce qu'elle pense exactement.

Marshall le dévisagea :

— De qui voulez-vous parler ?

— De la jeune fille... d'Hester Argyle.

— Ah ! oui, la jeune Hester. Que vous a-t-elle dit ? demanda Marshall avec curiosité.

— En bref, que le coupable n'avait aucune importance, et que, seul, l'innocent comptait. Maintenant, je comprends sa pensée. La famille sera tenue pour suspecte. Si l'un des membres est coupable, il se peut que les autres ignorent de qui il s'agit. Ils vont se surveiller les uns les autres, et se poser des questions... oui, cette incertitude sera l'épreuve la plus terrible : ne pas savoir qui...

Il y eut un silence pendant lequel Marshall regarda Calgary avec une certaine estime. Pour sa part, le savant semblait toujours bouleversé :

— Oui, ce sera horrible, murmura-t-il enfin. Vivre des années *sans savoir*, se dévisager l'un, l'autre, tandis que les pires soupçons empoisonnent l'esprit, détruisant la confiance, l'amour peut-être...

L'avocat toussota :

— Ne poussez-vous pas les choses à l'extrême ?

— Je n'ai pas cette impression, monsieur Marshall. Même, et veuillez m'en excuser, je crois me rendre mieux compte que vous de ce que tout cela signifie.

De nouveau, une pause, et Calgary reprit la parole :

— Oui, Hester avait raison : les innocents vont souffrir, et ce sera injuste, car, seul, le coupable doit payer. Or, mon intervention n'a ni permis d'apporter la preuve d'une quelconque culpabilité, ni délivré les autres de la hantise du soupçon.

— Il y a quelque vérité dans vos propos, mais je ne vois pas exactement ce que vous pourriez faire.

— Et moi, pas davantage, avoua Calgary. Mais je me dois d'agir. Ce qui explique ma présence devant vous, car, monsieur Marshall, je pense avoir le droit de connaître tout l'arrière-plan du drame.

— Oh ! il n'y a aucun secret, répondit l'avocat, je puis vous exposer tous les *faits*. Je dis « *faits* » car je n'ai jamais été intimement lié avec les membres de la famille. Notre firme s'est occupée pendant de nombreuses années des affaires de Mrs Argyle – sur le plan légal, s'entend. Donc, l'atmosphère même de « Sunny Point » et le comportement de ses autres habitués ne me sont connus qu'en seconde main, oserais-je dire. Seule, Mrs Argyle m'en a parlé.

— Je comprends votre position, mais il me faut bien commencer par quelque chose. On m'a donné à entendre que les enfants avaient été adoptés ?

— Exact. Mrs Argyle était la fille de Rudolph Konstam, un homme immensément riche. Sa mère, une Américaine, avait également une grosse fortune personnelle. Rudolph Konstam, qui s'intéressait aux œuvres philanthropiques, avait élevé sa fille dans les mêmes principes. Après la mort de ses parents, tous deux victimes d'une catastrophe aérienne, Rachel consacra son double héritage à ce que nous appelons communément de bonnes œuvres. Ce faisant, elle fit la connaissance de Leo Argyle, un docteur de l'université d'Oxford, qui s'intéressait vivement aux questions économiques et aux réformes sociales. Pour bien comprendre Mrs Argyle, il convient de ne pas perdre

de vue qu'elle ne pouvait être mère. Comme beaucoup de femmes dans son cas, cette stérilité l'obsédait. Aussi cherchait-elle un dérivatif. Au cours d'un séjour à New York, elle adopta une bambine recueillie dans un taudis, l'actuelle Mrs Durrant. Puis, au début de la guerre, en 1939, elle créa une sorte de foyer pour enfants à « Sunny Point »...

— Appelé jusqu'alors « Viper's Point ».

— Oui, et j'ai l'impression que ce nom convenait mieux que celui qu'elle a choisi. Rien n'était trop beau pour ces petits êtres, privés d'un abri à la suite d'un bombardement, ou négligés par leurs parents. Finalement, Mrs Argyle prit la décision d'en adopter plusieurs. Le résultat fut une famille de cinq. Outre Mary Durrant, il y eut Michael, qui travaille maintenant à Drymouth. Hester, Tina, une métisse, et naturellement Jack – Jacko, comme ils l'appellent. Celui-ci fut une grande désillusion. Gamin, il ne cessait, déjà, de mentir ou de commettre des méfaits. Plus tard, ce fut une véritable catastrophe, et les Argyle lui évitèrent la prison de justesse. Même après sa mort, il coûte cher : Mr Argyle paie une pension à sa veuve !

Étonné, Calgary se pencha vers l'avocat :

— Sa veuve ! Personne ne m'a encore dit qu'il était marié.

Marshall fit claquer ses doigts avec quelque irritation.

— Une négligence de ma part d'avoir oublié que vous n'étiez pas au courant ! Avant le drame, les Argyle ignoraient cette union secrète. Mais, immédiatement après l'arrestation de Jacky, sa femme, une ancienne hôtesse du Palais de la Danse, à Drymouth, s'est rendue à « Sunny Point ». Elle semblait être à court d'argent, et Mr Argyle fit preuve d'une grande bonté à son égard. La raison de mon oubli en ce qui la concerne est peut-être parce qu'elle s'est remariée, depuis, avec un électricien de Drymouth.

— Il faut que j'aille la voir, dit Calgary. De fait, elle est la première personne à laquelle j'aurais dû rendre visite.

— Je l'admets, et je vais vous donner son adresse.

Son vis-à-vis semblait plongé dans ses pensées.

— Pouvez-vous me dire exactement qui était à « Sunny Point » le soir du crime ? demanda-t-il soudainement.

L'avocat lui jeta un regard perçant :

— Leo Argyle, naturellement, et sa fille cadette, Hester ; Mary Durrant et son mari – un invalide – étaient également là, en visite ; il venait de sortir d'une clinique. En outre, il y avait Kirsten Lindstrom, que vous avez probablement déjà vue. Elle est d'origine suédoise et a son diplôme d'infirmière. Engagée par Mrs Argyle pour l'aider au foyer, elle n'a plus quitté la famille. Pour leur part, Michael et Tina étaient absents ; le premier vend des autos dans la région ; la seconde est secrétaire à la bibliothèque du comté, à Redmyn, et vit dans cette ville.

Un court arrêt, et Marshall reprit :

— Oh ! j'allais oublier miss Vaughan, la secrétaire de Mr Argyle. Elle était déjà sortie de la maison quand le corps a été découvert.

— Je l'ai vue, dit Calgary. Elle m'a paru très attachée à son patron.

— Oui. Je crois que l'annonce de leurs fiançailles ne va pas tarder.

Calgary fronça les sourcils.

— Mr Argyle s'est senti très seul, après la mort de sa femme, crut devoir expliquer l'avocat, avec une teinte de mépris dans la voix.

— Je vois, nota Calgary.

Puis, sans transition, il posa une question :

— Et quel mobile peut-on attribuer au crime ?

— Mon cher docteur, je ne puis faire de conjectures à ce sujet.

— J'ai l'impression qu'il vous est quand même possible de me renseigner. Ainsi que vous l'avez vous-même affirmé, tous les faits peuvent être vérifiés.

— Une chose est certaine : l'assassinat de Mrs Argyle n'a valu aucun avantage financier à qui que ce soit. Plusieurs années avant sa mort, la défunte s'était empressée de répartir ses capitaux en plusieurs syndicats, tous en faveur de ses enfants adoptifs. Cette façon d'agir est très en vogue de nos jours ; elle évite les droits de succession. Les syndicats sont gérés par trois administrateurs dotés de pouvoirs discrétionnaires, et les

statuts permettent de donner satisfaction à ceux des bénéficiaires qui ont besoin d'une aide immédiate.

— Qui sont les administrateurs ?

— Leo Argyle, un avocat américain, lointain cousin de Mrs Argyle, et moi-même.

— Quelle est la position de Mr Argyle ? La mort de sa femme lui a-t-elle assuré un quelconque avantage, pécuniairement parlant ?...

— Oh ! rien de substantiel, puisque la quasi-totalité de la fortune avait été absorbée par lesdits syndicats. Le mari n'a eu droit qu'au surplus, et il était loin de représenter une grosse somme.

— Et miss Lindstrom ?

— Mrs Argyle lui avait assuré une rente viagère très confortable – et elle la touchait déjà avant le crime.

Visiblement agacé, Marshall ajouta :

— Vous avez fait allusion à un mobile... Eh bien ! il semble qu'il n'y en ait aucun. Du moins sur le plan financier. Et du point de vue sentimental ? A-t-on relevé une quelconque jalousie dans la famille ?

— Là, je crains de ne pouvoir vous aider. Je ne me suis jamais préoccupé de leur vie intime.

Calgary insista :

— Peut-être une autre personne serait-elle susceptible de me renseigner ?

L'avocat prit le temps de la réflexion, avant de répondre, presque à contrecœur :

— Vous pourriez aller voir l'ancien médecin du foyer, le docteur Mac Master. Il n'exerce plus, mais il vit dans les environs. Je suppose qu'il sait beaucoup de choses sur « Sunny Point », mais il reste à savoir si vous réussirez à le faire parler. Tout compte fait, docteur Calgary, croyez-vous qu'il soit dans vos possibilités d'arriver à un quelconque résultat, alors que la police peut agir avec beaucoup plus de facilité ?

— Je l'ignore, répondit Calgary. Mais ce dont je suis certain, c'est qu'il me faut essayer.

CHAPITRE VI

Assis derrière son bureau, la tête rejetée en arrière, le major Finney élevait lentement ses sourcils, comme dans un vain effort pour atteindre la ligne fuyante de ses cheveux gris. Puis, il se redressa, son regard se portant, tour à tour, sur son jeune assistant, puis sur les papiers étalés devant lui.

— Voilà qui défie l'entendement ! dit-il.

Le secrétaire, dont la principale fonction consistait à répondre amen aux remarques de son supérieur, s'en tint à la formule classique :

— Oui, monsieur.

— Un beau gâchis ! reprit le commissaire central.

Une brève hésitation et, abattant son poing sur la table, il ajouta :

— Huish est-il arrivé ?

— Oui, monsieur, l'officier de paix Huish est dans son bureau, depuis cinq minutes déjà.

— Priez-le de venir me voir.

D'une taille impressionnante, Huish paraissait toujours triste. Sa mélancolie était telle que personne n'eût pensé qu'il fût en son pouvoir de plaisanter, ou d'animer des jeux d'enfants en faisant sortir des sous de leurs oreilles.

— Bonjour, Huish, dit le commissaire central. Quel imbroglio ! Qu'en pensez-vous ?

Huish poussa un soupir, avant de s'asseoir sur la chaise désignée par son chef :

— Il semble qu'une erreur a été commise, il y a deux ans, répondit-il. Cet individu...

Comme il cherchait le nom, le major froissa quelques feuillets :

— Oui, Calorie... ah ! c'est Calgary. Une sorte de professeur. Sans doute l'un de ces types distraits, et souvent imprécis, quand il s'agit de l'heure et du lieu ?

Il y avait comme un vague appel dans sa voix, mais l'officier de paix l'ignora :

— C'est un savant très connu, répondit-il sans plus.

— Alors, vous croyez que nous devons nous en tenir à ses déclarations ?

— Sir Reginald semble y ajouter foi, et je ne suppose pas qu'une faille puisse lui échapper.

— Un beau compliment à l'adresse du procureur général !

— Évidemment, répliqua Finney, presque à regret. Si le P. G. est convaincu, il ne reste qu'à nous incliner. Ce qui implique la réouverture de l'enquête. Avez-vous apporté tous les documents nécessaires ?

— Les voici, monsieur.

— Il va de soi que vous en avez pris connaissance ?

— Oui, monsieur, je les ai étudiés pendant toute la nuit. Je dois dire que mes souvenirs étaient encore assez précis : l'affaire ne remonte pas à un siècle.

— Bon ! Essayons d'y comprendre quelque chose. Où en sommes-nous exactement ?

— De nouveau, au début, monsieur. L'ennui est, voyez-vous, qu'il n'y avait aucun doute, à l'époque.

— D'accord ! Le tout paraissait très clair. Ne pensez pas que je sois tenté de vous blâmer, Huish. Bien au contraire, je vous ai toujours soutenu à fond.

— De fait, rien ne pouvait laisser entrevoir une autre solution, répondit Huish, tout pensif. Nous avons été avisés du crime par téléphone ; l'enquête a révélé que Jack Argyle était venu à « Sunny Point », et qu'il avait menacé sa mère. Ses empreintes digitales ont été relevées sur le tisonnier, et on a constaté la disparition des billets de banque. Nous avons rejoint le jeune garçon presque sur-le-champ, et les billets disparus étaient en sa possession.

— Quelle impression vous a-t-il faite, à ce moment ?

Une courte réflexion, et Huish répondit :

— Une mauvaise impression. Il s'est montré très effronté et captieux. Un torrent d'explications, notamment sur son prétendu alibi. Vous connaissez ce genre d'individus. La plupart des assassins n'ont-ils pas la conviction de s'en tirer, certains

qu'ils sont d'avoir pris toutes les précautions voulues ?... Oui, ce Jack Argyle était un sale type !

— D'accord. Son dossier le prouve amplement. Mais avez-vous eu, d'emblée, la conviction que nous avions affaire à un tueur professionnel ?

De nouveau, Huish réfléchit avant de répondre :

— C'est une chose qu'il est difficile d'affirmer en toute certitude. Disons qu'il était de ces gars qui, souvent, finissent par tuer. Je me souviens d'un individu qui avait pour habitude de commettre de menus larcins. Puis, il se prit à escroquer les vieilles femmes, avec ce résultat qu'un beau jour il éprouva le besoin d'en faire mariner une dans un bain d'acide. J'aurais classé Jack Argyle dans cette catégorie.

— Il n'en demeure pas moins que nous nous sommes trompés à son égard, dit le commissaire central, sur un ton appuyé.

— Oui ! Et il est mort. Sale affaire ! murmura Huish.

Et il ajouta vivement :

— S'il n'était pas un tueur – et nous en avons la preuve maintenant – le fait demeure qu'il ne valait pas grand-chose.

— Soit, répondit Finney avec humeur. Revenons-en plutôt au fait principal : *qui a tué Mrs Argyle* ? Je ne suppose pas que cette brave dame ait pu s'assommer elle-même d'un coup de tisonnier sur la nuque.

Huish s'appuya pesamment contre le dossier de sa chaise :

— Je me demande si nous le saurons un jour, dit-il.

— Aussi difficile que cela ?

— Oui, parce que nous ne pouvons plus opérer à chaud, pour ainsi dire, et les témoignages seront flous. À la vérité, nous n'avons guère été gâtés à cet égard, il y a deux ans.

— Cette réticence vous porte-t-elle à croire qu'il s'est agi d'une personne habitant « Sunny Point », de quelqu'un qui touchait Mrs Argyle de près ?

— Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement. Ou le coupable se trouvait déjà dans la maison, ou c'est la victime qui l'y a introduit. Notez que les Argyle sont de ces gens qui prennent toutes les précautions voulues contre une éventuelle effraction : barres de sécurité aux fenêtres, chaînes et verrous

supplémentaires aux portes. Et, dans leur cas, cela est assez naturel. Ils ont été victimes d'un cambriolage, quelques années avant le crime.

Le temps de reprendre sa respiration, et Huish ajouta :

— L'ennui est, monsieur, qu'à l'époque du drame, nous n'ayons pas enquêté au-dehors. Les preuves relevées contre Jack Argyle semblaient former un tout, et, on s'en rend compte, le vrai coupable a dû profiter des circonstances...

— Profité du fait que Jack s'était rendu, ce soir-là, à « Sunny Point », et qu'il avait menacé sa mère adoptive ?

— Exactement, monsieur. Après le départ de Jack, l'assassin — déjà présent dans la maison — n'avait qu'à pénétrer dans la pièce où se trouvait Mrs Argyle, ramasser, de ses mains, dûment gantées, le tisonnier que Jack avait saisi pour effrayer la digne dame, puis jeté sur le tapis avant de partir. Le reste se devine.

La réaction de Finney fut instantanée :

— Pourquoi *la* tuer ?

Son interlocuteur hocha la tête :

— C'est ce qu'il nous faut découvrir. Et ce sera l'une de nos difficultés : absence de mobile.

— À l'époque, reprit Finney, il n'y en avait apparemment aucun — même pas un indice traînant, pour ainsi dire, dans le plus petit coin. Comme beaucoup de personnes disposant d'une grosse fortune personnelle, Mrs Argyle avait déjà pris ce genre de dispositions qui permettent, *légalement*, d'éviter les impôts sur les successions. Grâce à des syndicats appropriés aux circonstances, les enfants bénéficiaient déjà de la part qui leur revenait. Donc, la mort de la donatrice n'ajoutait rien aux avantages acquis. D'autre part, impossible de reprocher à Mrs Argyle une quelconque injustice sur le plan sentimental : la défunte n'était ni injuste, ni querelleuse. Tous ses protégés avaient reçu une parfaite éducation ; tous étaient amplement pourvus d'argent de poche. En bref, affection, bonté, bienfaisance.

— Je suis d'accord avec vous, monsieur, et, dans ces conditions, aucun d'entre eux n'avait la moindre raison de la supprimer. Cependant...

Il se tut, subitement.

— Parlez, Huish ! ordonna Finney. intrigué.

— Eh bien ! Mr Argyle entend se remarier, m'a-t-on dit. Je crois savoir qu'il épousera miss Gwenda Vaughan, sa secrétaire depuis de longues années, vous le savez.

— En effet, répondit le commissaire, devenu tout pensif. Je suppose que cela pourrait être un mobile. Un mobile que nous ignorions lors de la première enquête. Pensez-vous qu'il y ait déjà eu une liaison avant le drame ?

— J'en doute fort. Ce genre d'intimité aurait rapidement fait le tour du village, où chacun épie son voisin et relève le moindre indice. D'autre part, Mrs Argyle ne manquait pas de perspicacité, et je suppose qu'au moindre soupçon, elle serait intervenue sur-le-champ.

— Soit, mais n'empêche qu'Argyle a pu être pressé d'en arriver à ses fins.

— Miss Vaughan est jeune et plaisante, mais peu encline à jouer de la séduction. Rien d'une vamp qui pousse un admirateur à supprimer l'obstacle.

— Sans doute lui était-elle dévouée depuis longtemps. Ces secrétaires semblent toujours s'amouracher de leurs patrons.

— En conclusion, nous avons un vague mobile, en ce qui concerne le couple. Ah ! il y a également la Suédoise... oui, la gouvernante. Son attachement à Mrs Argyle n'était peut-être pas aussi profond qu'il le paraissait. Il n'est pas exclu qu'elle ait pu s'imaginer n'être pas traitée avec tous les égards voulus ; qu'elle ait cru relever des gestes ou des paroles désobligeants. Cependant, la mort de Mrs Argyle ne lui a valu aucun profit, puisque la défunte lui avait assuré, bien avant le drame, une très confortable rente viagère dont elle jouissait déjà. Au surplus, elle donne l'impression d'une femme avenante, parfaitement équilibrée, et n'évoque nullement une harpie susceptible d'assommer qui que ce soit avec un tisonnier.

— Et, selon vous, il n'est pas question de l'entrée en scène d'une personne venue du dehors ?

— Aucune trace ! Certes, le tiroir dans lequel se trouvaient les billets de banque était tiré à fond, et on a essayé de donner à la chambre du crime cet aspect qui fait croire à un cambriolage.

Un travail d'amateur ! Exactement celui qu'aurait accompli le pauvre Jacko, pour donner le change.

— Ce qui paraît le plus bizarre, c'est le vol des billets.

— En effet, il est difficilement compréhensible. On a pu établir que l'un d'entre eux se trouvait dans une liasse remise, le matin même du drame, et par une banque, à Mrs Argyle. Cela grâce à l'inscription d'un nom – Mrs Bottleberry. Naturellement, l'accusé a prétendu avoir reçu la somme des mains mêmes de sa mère adoptive, mais Mr Argyle et miss Vaughan ont déclaré, à l'époque, que, ce soir-là, Mrs Argyle était venue dans la bibliothèque, à dix-huit heures quarante-cinq, pour informer son mari qu'elle s'était catégoriquement refusée à donner quoi que ce soit à Jack.

Un léger toussotement, et Finney répondit :

— D'après ce que nous savons maintenant, il est possible que cet Argyle et la femme Vaughan aient menti.

— Possible, ou peut-être...

Huish n'acheva pas sa phrase.

— Peut-être... répéta le commissaire, comme pour l'encourager.

— ... Eh bien ! admettons que quelqu'un – appelons-le X..., pour le moment – ait entendu la querelle entre la mère et le fils, et les menaces proférées par celui-ci. Supposons encore que le même X... ait compris tout le parti qu'il pouvait tirer du départ de Jack, et que, après avoir commis le crime – et s'être saisi des billets – il ait couru après le jeune homme pour lui dire qu'en définitive sa mère s'était décidée à les lui donner. L'une des plus astucieuses mises en scène qu'on puisse imaginer ! Il va de soi que ce X... a eu soin de se servir du tisonnier, sans brouiller les empreintes de Jack.

Le commissaire s'impatiait :

— Du diable si j'y comprends quelque chose ! Rien ne semble concorder avec ce que nous savons de la famille. Au fait, qui était dans cette damnée maison, outre Argyle, Gwenda Vaughan, Hester et miss Lindstrom ?

— La fille aînée qui est mariée, Mary Durrant, et son époux, venus tous les deux en visite.

— Un invalide, n'est-ce pas ?... Ce qui le laisse en dehors. Parlez-moi de Mary Durrant.

— C'est une femme des plus calmes et d'une correction parfaite. Impossible de supposer qu'elle ait pu piquer une colère et tuer quelqu'un.

— Passons aux domestiques.

— Ils sont engagés à la journée, et partent à dix-huit heures.

— Désespérant ! Vérifions les heures en cause.

Huish lui remet un feuillet.

— Je vois, reprit Finney : à dix-huit heures quarante-cinq, Mrs Argyle se trouvait dans la bibliothèque et informait son mari des menaces proférées par Jacko ! Gwenda Vaughan a assisté à une partie de l'entretien, avant de rentrer chez elle, peu avant dix-neuf heures. Pour sa part, Hester Argyle a aperçu sa mère, encore vivante, à dix-huit heures cinquante-sept. Après cela, Mrs Argyle n'a pas été revue, jusqu'à la découverte du cadavre par miss Lindstrom. Naturellement, il a pu se passer beaucoup de choses entre dix-neuf heures et dix-neuf heures trente. Hester a pu *la* tuer ! La même hypothèse vaut pour Gwenda Vaughan, entre le moment où elle est sortie de la bibliothèque et celui où elle a quitté la maison ; miss Lindstrom a également eu une possibilité... avant de « découvrir » le cadavre. Passons à Leo Argyle : il est resté seul dans sa bibliothèque à partir de dix-neuf heures dix a-t-il affirmé – et jusqu'à ce que miss Lindstrom donne l'alerte à dix-neuf heures trente. On ne peut exclure qu'il se soit rendu dans le boudoir de sa femme, et qu'il l'ait assommée au cours de ces vingt minutes. Enfin, en dépit de la douceur apparente de son caractère, Mary Durrant a très bien pu profiter de l'intervalle et commettre le crime ! Comment en sortir ?

« De surcroît, il ne faut pas oublier que Mrs Argyle, elle-même, avait la possibilité d'ouvrir la porte donnant sur l'extérieur et de laisser entrer un tiers, comme nous le pensions déjà, il y a deux ans, à propos de Jack. Vous vous souvenez qu'à l'époque, Leo Argyle a déclaré avoir eu l'impression d'entendre un coup de sonnette, ainsi que le bruit d'une porte qu'on ouvre et qu'on referme. Toutefois, il ne s'agissait que d'une

impression. Nous en avons déduit que Jack était revenu après sa première querelle et qu'il avait tué sa mère adoptive.

— Il n'avait pas besoin de sonner, puisqu'il avait sa propre clef !

— Encore une complication ! Mais il a un frère ?

— Oui, Michael, qui s'occupe de ventes d'auto, à Drymouth.

— Il conviendrait peut-être de vérifier son emploi du temps ?

— Après deux années, il n'est guère probable qu'une quelconque personne ait une telle mémoire.

— Vous m'en direz tant ! Lui a-t-on posé des questions à l'époque ?

— Oui. Ce soir-là, il se trouvait loin de « Sunny Point » et essayait la voiture d'un client. Cependant, ayant, lui aussi, une clef de la maison, il aurait pu faire un saut, et...

— Nous n'en finirons pas ! Je me demande comment vous allez vous y prendre, Huish, et si nous ne ferons pas chou blanc ! Enfin, je vous souhaite bonne chance. Mais ne soyez pas autrement déçu si vous échouez ; après tant de mois, les indices sont réduits à leur minimum.

CHAPITRE VII

Dans la salle, les lumières brillèrent de nouveau, et un film publicitaire fut projeté sur l'écran, tandis que les ouvreuses s'affairaient avec leurs paniers remplis de sodas et de crèmes glacées. L'une d'elle était blonde et menue. Précisément, la personne que Calgary désirait voir : la veuve de Jack Argyle, devenue la femme d'un nommé Joe Clegg. Son visage eût été plaisant, sans la couche de fard qui le recouvrait. Des sourcils réduits à leur plus simple expression et des cheveux raidis par une permanente bon marché complétaient l'ensemble.

Calgary lui acheta un cornet de crème. Il avait obtenu l'adresse de la jeune femme, et il se disposait à lui rendre visite, quand l'idée lui vint de la voir d'abord, à son insu. L'impression fut immédiate ; cette personne ne représentait certainement pas le type de la bru susceptible de plaire à Mrs Argyle, et il comprenait, maintenant, pourquoi Jackie l'avait laissée dans l'ombre.

Déjà, l'entracte touchait à sa fin. Mine de rien, le savant fit disparaître le cornet sous son fauteuil et, dès le début du « grand film », il gagna discrètement la sortie.

Le lendemain matin, Calgary se rendit à l'adresse indiquée, où un gamin, rencontré dans un couloir, l'informa que les Clegg demeuraient au dernier étage. Arrivé devant l'unique porte donnant sur le palier, il hésita quelque peu avant de frapper ; Maureen Clegg ouvrit presque aussitôt. Sans son élégant uniforme et son maquillage, elle semblait encore plus insignifiante que la veille. Son regard était chargé de méfiance.

— Mon nom est Calgary, dit-il, comme pour la rassurer. Je crois que Mr Marshall vous a écrit à mon sujet.

Le visage de la jeune femme se détendit :

— Oh ! vous êtes la personne annoncée. Entrez donc ! répondit-elle, en s'écartant. Désolée que la pièce soit encore

dans un pareil état. Je n'ai pas eu le temps de remettre tout en ordre.

Elle se saisit des vêtements qui traînaient sur une chaise et enleva les restes du breakfast.

— Asseyez-vous, je vous prie. Vraiment aimable de votre part de venir ici.

— J'ai pensé que c'était le moins que je puisse faire, répondit Calgary.

Elle eut un sourire contraint, donnant à entendre qu'elle ne comprenait guère ce qu'il entendait par là. Puis, elle reprit la parole :

— Mr Marshall m'a écrit, en effet, à propos de cette histoire qu'avait racontée Jackie, à l'époque ; il paraît qu'après tout, il avait dit la vérité. Quelle surprise ! Ainsi, vous êtes...

— Oui, l'homme à l'auto, c'est moi !

— Je ne peux encore le croire. Joe et moi, nous en avons parlé pendant une bonne partie de la nuit. Pensez, après deux ans, ou presque !

— Environ deux ans, oui !

— Exactement ce genre d'aventure qu'on voit dans un film. On se dit que cela ne se passe jamais ainsi dans la vie. Pourtant, cette fois, c'est réel. Vraiment passionnant ; n'êtes-vous pas de mon avis ?

— Peut-être serait-on tenté de le croire, répondit le savant.

Il la regardait avec une certaine gêne. Mais sans s'en soucier, elle continuait à parler :

— Et ce pauvre Jackie ne le saura jamais ! Vous savez qu'il est mort d'une pneumonie, en prison ? J'avoue que la mort semblait être la meilleure solution, face à une condamnation à vie.

— Je le suppose... murmura Calgary, sans plus.

— Joe m'a assuré qu'il serait préférable d'obtenir un divorce.

— Qu'en pensiez-vous exactement ?

— Il aurait été absurde de rester liée à un homme emprisonné pour le restant de ses jours ! En outre, et en dépit de mon affection pour Jackie, j'avais déjà compris qu'il n'était pas de ces hommes dont on dit qu'on peut se fier à eux. Je n'ai jamais pensé que mon mariage durerait.

— Ce Joe dont vous prononcez le nom est devenu votre mari, je crois ?

— Oui, il travaille dans l'électricité, et ses chefs sont très contents de lui. Il m'avait toujours affirmé que Jackie était un bon à rien, mais, à l'époque, j'étais naïve, et Jackie savait s'y prendre !

— Je finis par le croire, après tout ce que j'ai entendu à son sujet.

— Merveilleux pour séduire les femmes ! À la réflexion, je ne comprends guère ses succès, car il était loin d'être beau : « Face de singe », l'appelais-je parfois. Mais, voyez-vous, on finissait toujours par lui céder. Son charme a même été utile : peu de temps après notre mariage, il eut de graves ennuis au garage dans lequel il travaillait, et son patron voulait porter plainte. Eh bien ! Jackie entreprit de faire le galant auprès de sa femme. Elle avait près de cinquante ans : une vieille, en somme ! Le résultat fut qu'elle perdit la tête, finit par persuader son époux d'attendre que Jackie le rembourse. Cet idiot de mari a toujours ignoré que c'est la vieille qui a finalement fourni l'argent. Nous en avons beaucoup ri, Jackie et moi.

Calgary la regarda presque avec répulsion.

— Est-ce aussi drôle que cela ? demanda-t-il.

— Vous ne le pensez pas ? Vraiment, c'est une histoire tordante !

Le visiteur soupira. Sur cette terre, les choses ne sont jamais telles qu'on se les imagine, et, chaque jour, il éprouvait moins de sympathie pour celui dont il avait voulu blanchir la mémoire. Même, il en arrivait à comprendre et à partager les sentiments qui l'avaient tant étonné, lors de sa visite à « Sunny Point ».

— Je ne suis venu vous voir que dans un seul but, madame Clegg, dit-il enfin. Savoir si je pouvais faire quoi que ce soit pour réparer les torts causés par mon long silence.

Maureen Clegg parut surprise :

— Très gentil de votre part. Mais nous n'avons besoin de rien. Joe a un bon salaire et vous savez que j'ai mon propre emploi : ouvreuse dans un cinéma ?

— Oui.

— Et, ajouta-t-elle fièrement, nous aurons la télé le mois prochain.

— Eh bien ! je suis heureux de constater que cette pénible affaire n'a pas gâché votre vie...

Il cherchait ses mots. Qu'il était difficile de parler dans de telles conditions ! Tout ce qu'il trouvait à dire sonnait faux. Il fit une nouvelle tentative :

— Je craignais que vous ne fussiez encore sous le coup du drame.

Etonnée, elle le dévisagea avant de répondre :

— Sur le moment, ce fut terrible, évidemment ! Les voisins péroraient... et tout le reste. Cependant la police s'est montrée bienveillante, compte tenu des circonstances.

Calgary doutait qu'elle éprouvât encore un sentiment quelconque pour celui qui était mort aussi tragiquement.

— Pensiez-vous qu'il était réellement coupable ? demanda-t-il brusquement.

— Qu'il avait tué sa mère, voulez-vous dire ?

— Exactement.

— Eh bien ! pas sur-le-champ. Il niait le crime, mais je me suis souvenue qu'on ne pouvait jamais se fier à sa parole et qu'il s'emportait quand on lui tenait tête. Je savais aussi qu'il traversait une mauvaise passe. Lui ayant posé des questions à ce sujet, il avait piqué une violente colère. Puis, il s'était calmé et, avant de quitter la maison, il m'avait affirmé que tout s'arrangerait : « Ma mère casquera », affirmait-il. Évidemment, je l'ai cru.

— Vous n'avez jamais été présentée à la famille Argyle, et celle-ci ignorait tout de votre mariage, m'a-t-on assuré ?

— Exact ! Je n'aurais pas eu bonne mine parmi des gens aussi distingués, propriétaires d'une belle propriété, sans oublier leur grosse fortune. Au reste, Jackie m'a assuré que le mieux était de me tenir à l'écart, ajoutant que, si je fréquentais « Sunny Point », sa mère ne manquerait pas de régenter ma vie, comme ç'avait été le cas avec lui. Elle ne pouvait s'empêcher de s'occuper des autres, affirmait-il, et il était préférable de rester comme nous étions.

Assez curieusement, Maureen ne donnait nullement l'impression d'éprouver le moindre ressentiment à cet égard. L'attitude de son ex-mari lui semblait logique.

Le savant crut devoir insister :

— Je suppose que l'arrestation de Jack vous a tout de même donné un grand choc ?

— Sans aucun doute. « Comment a-t-il pu en arriver là ? » ai-je pensé. Mais un fait était indéniable : sa brutalité quand il avait des ennuis.

Calgary se pencha en avant :

— À la réflexion, il ne vous a donc pas paru impossible que votre mari ait assommé sa mère avec un tisonnier, et qu'il lui ait dérobé une somme importante !

— Excusez-moi, monsieur Calgary, si j'estime que votre question est plutôt... déplaisante en ce qui me concerne. Ma réponse sera que je ne crois pas qu'il ait eu l'intention de la frapper avec une telle force ; il a dû perdre tout contrôle de lui-même. À la vérité, il était sur le point d'être arrêté.

— En définitive, vous ne le blâmez pas ?

Un léger sursaut, et elle répondit :

— Si ! Je déteste la violence, surtout à l'égard d'une mère. À ce moment-là, j'ai commencé à me rendre compte que Joe avait eu raison de vouloir m'interdire de fréquenter Jackie. Mais vous n'ignorez pas comment il en va : c'est tellement difficile pour une jeune fille de prendre une décision ! homme stable, mais simple ; je le connaissais depuis longtemps, et il ne m'impressionnait guère. Jackie, lui, a surgi, un beau jour, dans ma vie, et quelle différence ! il avait une brillante éducation, semblait jeter l'argent par les fenêtres. Enfin, comme je vous l'ai déjà dit, il savait s'y prendre avec les femmes. Avec moi, il n'a que trop bien réussi...

Le savant se demandait si elle était incapable de saisir toute la portée de ce qu'il lui avait révélé.

— Mais, ma chère enfant, ne réalisez-vous pas, maintenant, qu'il était *innocent* !

Un instant, elle parut stupéfaite, puis elle reprit :

— Je l'avais presque oublié ! Il n'en reste pas moins qu'il a menacé sa mère. S'il s'était abstenu de provoquer un tel scandale, la police ne l'aurait pas arrêté.

— C'est exact, dit Calgary.

Après tout, cette enfant sans grande intelligence était peut-être plus réaliste que lui. Déjà, Maureen avait repris la parole :

— Je ne savais que faire. Maman m'a alors conseillé d'aller voir les Argyle ; ils se devaient de m'aider, disait-elle. En somme, j'avais des droits et il convenait de les faire valoir. Donc, je me suis rendue à « Sunny Point », et c'est la gouvernante qui m'a ouvert la porte. Elle ne voulait pas me croire : « Il est impossible que Jacko vous ait épousée », répétait-elle. Ce qui me vexa quelque peu. « Eh bien ! il en est ainsi, finis-je par répondre, et, même, nous nous sommes mariés à l'église ; ma mère l'a exigé. » Mais elle ne semblait nullement convaincue. Puis Mr Argyle est venu et, lui, se montra très bienveillant. Il m'assura que tout serait mis en œuvre pour défendre Jackie. Après s'être enquis de ma situation, il décida de m'envoyer une pension mensuelle, et je la reçois toujours. Ce qui ne plaît pas à Joe, mais je ne cesse de lui répéter de ne pas faire l'idiot, et que la famille peut se le permettre. Même, quand j'ai épousé Joe, Mr Argyle m'a envoyé un joli chèque, et m'a souhaité d'être plus heureuse que la première fois.

La porte s'ouvrit subitement.

— Oh ! voilà Joe ! s'écria Maureen.

Un jeune homme blond, aux lèvres pincées, fit son apparition. Il écouta les explications de sa femme avec une certaine nervosité :

— J'espérais qu'on en avait terminé avec ces histoires, dit-il, en fronçant les sourcils. Excusez-moi, monsieur, mais à quoi bon réveiller le passé ? Disons que Maureen a joué de malheur et n'en parlons plus.

— Votre attitude est compréhensible, répondit simplement Calgary.

— Bien entendu, reprit Clegg, elle n'aurait jamais dû épouser un tel type. Je savais qu'il ne valait pas grand-chose ; on avait déjà beaucoup parlé de lui, et à deux reprises, les juges l'ont mis en liberté surveillée. Quand un gars s'engage dans cette voie, il

ne s'arrête pas en chemin. D'abord, escroquer les femmes, puis vient l'assassinat !

— Mais, objecta Calgary, il n'y en a eu aucun.

— C'est vous qui l'affirmez, répliqua Clegg, sceptique.

— L'alibi de Jack Argyle est sans faille. C'est moi qui l'ai fait monter dans ma voiture. Donc il n'a pu commettre le crime en question.

— Possible. Il n'en reste pas moins qu'il est inutile d'en parler à nouveau. Il est mort, et que lui importe ? En revanche, les gens vont se remettre à jaser et à imaginer Dieu sait quoi.

Calgary se leva.

— Sans doute, dit-il, est-ce, selon vous, une façon de considérer l'affaire. Mais, monsieur Clegg, il y a une chose qu'on ne peut ignorer : la justice.

Après cette prise de congé quelque peu brutale, Calgary s'éloigna lentement de la maison des Clegg. Son trouble dépassait tout ce qu'il eût pu imaginer. Il en arriva à penser qu'il aurait été préférable de ne pas se souvenir des faits qui étaient sortis de sa mémoire. Ainsi que l'avait rappelé ce jeune homme aux lèvres pincées, Jack était mort, il avait donc comparu devant un juge qui ne commet aucune erreur. Qu'on le considérât, ici-bas, comme un assassin, ou un vulgaire escroc, quelle différence pour lui ?

Soudain, la colère lui monta à la tête : « Ce devrait tout de même faire une différence pour quelqu'un ! pensait-il. Cette Maureen, je peux encore m'expliquer son attitude. Jacko l'avait éblouie, en quelque sorte, mais elle ne l'avait jamais réellement aimé. Était-elle capable de s'attacher à qui que ce soit ? Cependant, les autres – le père, Hester, Michael... tous auraient dû avoir une pensée bienveillante à l'égard de Jack, avant de prendre peur pour eux-mêmes... »

*

* *

— Miss Argyle ? La deuxième table, à droite.

Pendant un moment, le regard de Calgary s'attarda sur la personne indiquée. Fluette, soignée, très calme et active, tout à

la fois, elle portait une robe bleue, avec un col et des manchettes blancs. Ses cheveux, d'un noir brillant, étaient gentiment rabattus sur la nuque. Une peau évoquant le café au lait, naturellement : cette jeune fille était la métisse que Mrs Argyle avait ajoutée à la famille.

D'instinct, les yeux de la préposée à la bibliothèque de Redmyn se portèrent sur Calgary. Des yeux sombres et opaques, qui ne trahissaient aucune pensée intime.

— Puis-je vous aider ? demanda-t-elle discrètement.

La voix était plaisante.

— Vous êtes miss Argyle... Christine Argyle ? s'enquit le visiteur.

— Oui.

— Mon nom est Calgary. Vous avez sans doute...

— Je suis au courant. Mon père m'a écrit.

— Puis-je avoir un entretien avec vous ?

Elle jeta un coup d'œil sur l'horloge :

— La bibliothèque ferme dans une demi-heure. Si vous pouvez attendre...

— Certainement. Peut-être accepteriez-vous de prendre une tasse de thé ?

— Je vous remercie.

Elle se tourna vers une personne, arrivée entre-temps :

— Vous désirez ?...

Calgary s'éloigna discrètement. Il déambula dans la grande salle, examinant le contenu des rayons, sans perdre de vue Tina Argyle, toujours calme et efficiente. La demi-heure lui semblait déjà longue, quand une sonnerie retentit. La jeune fille lui fit signe :

— Je vous rejoindrai dehors, dans quelques minutes, dit-elle posément.

Elle ne le fit pas attendre. Aucun chapeau : simplement, un manteau épais et foncé. Le savant lui demanda où elle désirait aller.

— Je ne connais pas très bien Redmyn.

— Il y a une maison de thé, près de la cathédrale. Elle n'est pas de premier ordre, mais, pour cette raison même, peu de gens la fréquentent.

Ils s'assirent à une petite table, et Calgary se décida à parler.

— Il me faut vous expliquer la raison de ma présence auprès de vous. J'ai déjà rencontré les autres membres de votre famille, dont – si je puis l'inclure – la veuve de votre frère Jacko. Vous êtes la seule que je n'ai pas encore vue... Oh ! j'oubliais votre sœur qui s'est mariée.

— Ainsi, vous avez jugé nécessaire de nous parler à tous.

Le ton était fort poli, mais avec une pointe d'indifférence qui indisposa quelque peu Calgary.

— Oh ! il ne s'agit guère de visites mondaines, répliqua-t-il sèchement. Ni d'une simple curiosité – *peut-être exagérât-il ?* En bref, je tenais à exprimer, personnellement, et à tous, mon profond regret de n'avoir pu prouver à temps l'innocence de votre frère.

— Je vois...

— Si vous l'aimiez... Au fait, l'aimiez-vous ?

Une courte réflexion, et elle répondit d'un seul mot :

— Non.

— Cependant, on m'a assuré qu'il exerçait un grand charme.

De nouveau, la réaction fut brutale :

— Je n'avais aucune confiance en lui ; même il m'inspirait de l'aversion.

— Vous n'avez jamais douté de sa culpabilité ?

— L'idée ne m'est jamais venue qu'il eût pu en être autrement.

— D'après ce que j'ai cru comprendre, il semble que mes révélations – elles prouvent l'innocence de votre frère – soient susceptibles d'avoir des répercussions fâcheuses pour vous tous.

— Mon père croit que c'est inévitable.

— Vous m'en voyez navré.

— Et pourquoi, monsieur Calgary ?

— Ne suis-je pas responsable ?

— Mais auriez-vous eu l'esprit en paix si vous vous étiez tu ?

— Vous vous placez sur le plan de la justice proprement dite ?

— Oui.

— Évidemment, la justice m'a paru l'emporter sur toute autre considération. Cependant, je commence à me demander s'il n'y a pas quelque chose de plus important.

— Quoi, par exemple ?

Calgary pensa soudainement à Hester.

— L'innocence, peut-être, murmura-t-il.

L'opacité des yeux qui le fixaient s'accrût encore.

— Quelle est votre impression, miss Argyle ? demanda le savant.

Elle demeura silencieuse pendant quelques secondes, avant de reprendre la parole :

— Je pense à ces mots de la Grande Charte : « À aucun homme, justice ne sera refusée. »

— Je vois, conclut Calgary. C'est votre dernier mot...

CHAPITRE VIII

Le Dr Mac Master était un homme âgé, avec des sourcils en broussaille, des yeux gris au regard inquisiteur, et un menton provocant. Confortablement assis sur un fauteuil quelque peu fatigué, il étudiait son visiteur. Ce passage au crible parut lui donner satisfaction.

De son côté, Calgary éprouvait une certaine sympathie pour le praticien retraité. Pour la première fois, depuis le début de ses pérégrinations, il avait l'impression de s'adresser à une personne susceptible de comprendre ses sentiments.

— Je crains de vous importuner, docteur Mac Master, dit-il.

— Et pourquoi ? répondit le docteur. L'ennui me ronge depuis la cessation de mes activités professionnelles. Mes jeunes confrères prétendent qu'il me faut rester au calme et soigner mon cœur fatigué. Mais jouer les mannequins ne me convient nullement. Voyez-vous, j'ai couru pendant toute ma vie ; aussi, quel supplice de rester inactif ! Vous ne me faites nullement perdre mon temps !

— Merci. Tout d'abord, je me dois de vous expliquer pourquoi je continue à me préoccuper de l'affaire Argyle. Si l'on s'en tient à la seule logique, je suppose que j'ai accompli la mission qui m'incombait : révéler le fait, plutôt désagréable, d'une perte de mémoire, et réhabiliter Jack Argyle – trop tardivement, hélas ! Ce devoir rempli, le bon sens aurait voulu que je n'insiste pas, et que j'essaie d'oublier le tout. Est-ce exact ?

— Cela dépend, répliqua Mac Master.

Une courte pause, et il ajouta :

— Il semble que quelque chose vous trouble ?

— Oui. Tout m'inquiète. En premier lieu, mes révélations n'ont pas été accueillies comme je l'espérais.

— Rien de surprenant. Vous n'êtes pas le seul dans ce cas. Suivez-moi : vous mettez un plan soigneusement au point, qu'il

s'agisse d'une consultation entre médecins, d'une proposition de mariage, même de conseils à un enfant avant la rentrée scolaire. Eh bien ! quand le moment décisif est venu, il en va tout autrement. Oui ! Vous aviez tout prévu, même les réponses qu'on vous ferait. Et c'est précisément ce qui bouleverse vos calculs, car lesdites réponses sont rarement celles que vous aviez imaginées !

— D'accord !

— Dans le cas qui nous intéresse, qu'espériez-vous donc ?... Qu'ils se jettent dans vos bras, peut-être ?

Calgary semblait chercher ses mots :

— ... Certes, je m'attendais à un blâme, même à un certain ressentiment, face à une intervention à retardement... mais, en fin de compte, on eût dû se montrer reconnaissant !

Mac Master émit un grognement avant de répondre :

— Je vois : aucune reconnaissance n'a été exprimée.

— Exact ! admit Calgary.

— Votre état d'esprit découle de l'ignorance de certains facteurs, avant votre démarche à « Sunny Point ». Mais voulez-vous me préciser le but de votre visite ?

— Je voudrais mieux connaître la famille. Je ne suis au courant que des faits proprement dits : une femme de haute moralité tente l'impossible pour ses enfants adoptifs ; elle lutte contre le danger que constituent les jeunes qui ont tendance à mal tourner. Et...

— ... Et vous pensez, probablement, que Mrs Argyle n'aurait jamais dû être tuée ?

— C'est l'impression que doivent avoir tous les gens sensés !

— Sur le plan de la morale, vous avez parfaitement raison. Mais vous n'ignorez pas ?... Il se frotta le nez – ne sont-ce pas les Chinois qui affirmaient que la bienfaisance devrait être considérée comme un mal ? il y a du vrai là-dedans. Comprenez-moi bien : la bienfaisance a de singulières répercussions sur les hommes, et nous savons à quoi nous en tenir à leur sujet. Un exemple, voulez-vous ?... Rendez service à quelqu'un ; votre geste spontané vous vaudra une certaine satisfaction, en tant que *donateur*, et vous éprouverez une vive sympathie à l'égard de l'*obligé*. En revanche, êtes-vous certain

que celui-ci demeurera bien disposé à votre égard ? Vous aimera-t-il vraiment ? Il le devrait... mais en sera-t-il ainsi ?

Calgary demeurerait silencieux.

— N'oubliez pas, reprit Mac Master, que Mrs Argyle était née pour devenir une mère merveilleuse. Imbue de cette vocation, pourrait-on dire, elle a poussé l'amour maternel jusqu'à l'exagération. Peut-être voulait-elle se prouver à elle-même qu'elle était vraiment une maman.

— Mais il ne s'agissait pas de ses propres enfants !

— Précisément, c'est la cause de toutes les complications actuelles ! Écoutez-moi bien : prenons l'exemple d'une chatte normale. D'abord, elle ne cesse de protéger, de couvrir sa portée, et elle griffe quiconque veut s'en approcher. Puis, un peu plus tard, elle a tendance à reprendre sa vie habituelle, allant et venant au-dehors. En somme, elle éprouve le besoin d'une détente. Oh ! elle défendra ses chatons, si un danger les menace, mais elle ne sera plus « obsédée » ; de temps à autre, elle jouera encore avec eux, tout en n'hésitant pas à les corriger s'ils exagèrent. Au fur et à mesure de leur croissance, son attention s'atténuera, et, finalement, elle recommencera à s'intéresser aux matous du voisinage. C'est ce qu'on peut appeler l'exemple type de la vie d'une femelle.

« J'ai connu beaucoup de filles qu'un instinct maternel prononcé poussait au mariage, inconsciemment peut-être. Les bébés venus, elles se sont senties profondément heureuses. Puis, leur vie est devenue plus rationnelle. Tout en s'occupant de leurs enfants, elles ont repris intérêt à leurs maris – un moment délaissés – et aux menues affaires locales, y compris les bavardages. Sur le plan spécifiquement physique, *l'instinct maternel était satisfait*.

« Revenons à Mrs Argyle. Dans son cas, cet instinct était impératif, mais la satisfaction de donner naissance à un bébé (satisfaction physique, j'insiste) lui a été refusée. De ce fait, son obsession ne s'est jamais ralentie. Elle voulait des enfants, beaucoup d'enfants ; ses pensées se concentraient sur eux ; le mari n'était plus qu'une plaisante distraction, à l'arrière-plan. Rien n'a été refusé aux « adoptés », des vêtements sans cesse renouvelés aux objets inutiles et coûteux. Une surveillance

ininterrompue, alors qu'il eût été préférable de leur laisser, de temps à autre, la bride sur le cou. J'ai souvent conseillé à Mrs Argyle de permettre à « ses gosses » d'aller jouer au-dehors, comme les autres gamins du voisinage, d'aller cueillir des mûres dans les haies, au lieu de toujours les limiter à une nourriture savamment dosée et analysée ! Je lui ai maintes fois répété de les autoriser à barboter dans l'eau, même au risque d'attraper un léger rhume de cerveau, et qu'elle n'avait nul besoin de s'affoler d'une température de 37°3. En somme, cette marmaille a été nourrie à la cuillère et élevée dans du coton. Le résultat a été déplorable.

— Faites-vous allusion à Jacko ?

— Je ne pensais pas uniquement à lui, quoique, dans mon esprit, il ait représenté un grand risque, dès le début. Un garçon au cerveau instable, avec tendance à la folie. Les Argyle ont fait l'impossible pour lui, et où cela a-t-il conduit ? J'ai vu beaucoup de Jacko dans ma vie. Quand ils s'engagent définitivement dans la mauvaise voie, leurs parents se disent : « Si seulement j'avais été plus sévère quand il était enfant... » ou « Il nous eût fallu être plus indulgent ! » Je ne crois pas qu'une quelconque méthode eût changé quoi que ce soit. Il y a ceux qui deviennent des dévoyés parce qu'ils ont été élevés dans un milieu douteux, ou parce qu'une affection sincère leur a fait défaut. Mais il y en a d'autres que leur nature même porte au mal, en dépit de la tendresse dont ils sont l'objet. C'est dans cette catégorie que je placerais le Jacko dont il est question.

— Donc, vous n'avez pas été surpris quand il a été arrêté ?

— À dire vrai, si ! Non pas parce que l'idée même d'un assassinat eût répugné à Jacko : il était de ces jeunes qui n'ont aucun scrupule, mais de là à tuer de ses propres mains, il y avait un monde ! À mon avis, la meilleure comparaison est celle-ci : supposez que des voyous se livrent à un coup de main ; un policeman surgit ; tous ces gaillards hurlent à qui mieux mieux : « Saute-lui dessus... assomme-le ! » Tous ont l'idée d'un crime, mais aucun d'eux n'a le courage d'agir : au voisin de prendre le risque. Voilà ce que j'aurais pensé de Jacko.

Calgary fixait le tapis usé jusqu'à la corde :

— Cependant, aucun des enfants ne semble avoir eu la moindre raison de *la tuer*, dit-il.

— À première vue, peut-être, mais si vous approfondissez les choses, vous vous rendrez compte qu'il y a de nombreuses raisons susceptibles d'avoir poussé quelqu'un au meurtre.

— Lesquelles, par exemple ?

— Eh bien ! je vous ai donné à entendre que les « adoptés » ne s'appartenaient plus à eux-mêmes. Et cela aurait duré jusqu'à la mort – naturelle – de Mrs Argyle. Même à l'âge adulte, ils continuaient à dépendre d'elle.

— Comment ?

— Sur le plan financier, d'abord. Vous savez qu'elle avait largement assuré leur avenir. Bien que Mrs Argyle ne fût pas administrateur des fameux syndicats, ses désirs y jouaient un rôle capital. Mais revenons à la mentalité des « protégés ». Il est intéressant de comprendre pourquoi ils ont essayé de lutter contre l'emprise de leur mère adoptive, d'avoir leur propre personnalité, en quelque sorte. Leurs instincts, leurs sentiments, leurs aptitudes, leurs besoins étaient totalement divergents – du fait de leurs ascendances respectives. Pour se libérer, le jeune Micky a fini par vendre des autos ; Hester s'est pratiquement enfuie pour monter sur les planches, après s'être amourachée d'un bellâtre. En tant qu'actrice, elle ne valait rien et dut rentrer à « Sunny Point ». Obligée d'admettre que Mrs Argyle avait eu raison, elle en a éprouvé une grande amertume.

« Pour sa part, Mary a voulu à tout prix se marier pendant la guerre. Ne tenait-elle pas, elle aussi, à échapper à l'ambiance ? Le candidat ne plaisait nullement à sa mère adoptive. Le mariage eut lieu quand même. Presque aussitôt Philip Durrant fut frappé de polio et passa sa convalescence à « Sunny Point », Mrs Argyle s'efforça de retenir le ménage auprès d'elle, mais Mary résista avec la force du désespoir.

« Revenons à Micky qui souffre d'un complexe. Même maintenant, il ne peut se consoler d'avoir été abandonné par sa vraie mère, et je crois qu'au fond de lui-même, il a en horreur celle qui l'a remplacée.

« Ah ! n'oublions pas la masseuse... oui, l'infirmière suédoise. Elle adore les enfants, et apprécie Leo Argyle.

Affirmer qu'elle raffolait de sa femme serait exagéré – en dépit de nombreuses libéralités de celle-ci. Toutefois, j'ai peine à penser qu'en guise de remerciement, elle ait imaginé de l'assommer. Pourvue d'une rente viagère, elle pouvait quitter la famille quand elle voulait. Quant à Leo Argyle...

— Oui, interrompit Calgary, vivement intéressé. Que pensez-vous de lui ?

— Vous devez savoir qu'il va se remarier. Bonne chance je lui souhaite ! L'élue est une femme jeune, gentille, et au cœur généreux. Sa compagnie est agréable, et impossible de douter qu'elle se soit éprise de son patron, dès le début. On peut se demander quels étaient ses sentiments à l'égard de Mrs Argyle... vous les devinez certainement ; en somme, la mort de celle-ci simplifiait les choses. Notez que Leo Argyle n'était pas un homme à avoir une intrigue avec une secrétaire dans la maison même où demeurerait sa femme, et je ne pense pas qu'il ait jamais songé à abandonner le domicile conjugal.

— Exactement mon impression, après m'être entretenu avec lui et miss Vaughan.

— Je sais, il n'en reste pas moins que le crime a été commis par un familier de « Sunny Point ».

— Est-ce une certitude ?

— Je ne vois pas comment on pourrait s'imaginer autre chose ! La police est pratiquement certaine que le crime n'est pas l'œuvre d'un étranger...

— Alors, qui... parmi eux ?

Mac Master se contenta de hausser les épaules.

— N'avez-vous pas une idée toute personnelle, après les avoir fréquentés depuis si longtemps ? insista Calgary.

— Aucun indice sérieux sur lequel je puisse me baser. Réserve faite d'un facteur qui a pu m'échapper, aucun d'eux ne me paraît être un criminel en puissance. Toutefois, impossible d'en écarter la possibilité. En bref, mon opinion est que nous ne saurons jamais rien de précis. Tant de mois se sont écoulés depuis le drame ! Songez à tous les crimes qui demeurent impunis.

— C'est terrible ! murmura Calgary.

Le regard de Mac Master se fit plus perçant :

- Et pourquoi est-ce aussi terrible ?
- En raison des innocents, m'a assuré Hester Argyle. Elle m'a dit que, seuls, ceux-ci en souffriraient, et qu'on ne saurait jamais qui...
- ... Qui est coupable ou non. Et il conviendrait de le découvrir, même s'il n'y a, finalement, aucune arrestation. Sinon...
- Sinon ?
- Concluez vous-même ! Mais inutile de vous donner ce conseil. Les conséquences, vous les connaissez déjà.

CHAPITRE IX

Hester Argyle se regardait dans la glace. Sans vanité, semblait-il. Ses yeux trahissaient plutôt cette sorte d'hésitation craintive propre aux personnes qui ne sont jamais sûres d'elles-mêmes. Un moment, la jeune fille rejeta ses cheveux en arrière, puis les rabattit sur un côté, et fronça les sourcils devant le résultat obtenu. Soudain, elle eut un sursaut et se retourna, apeurée : dans la glace, un visage était apparu.

— Oh ! murmura Kirsten Lindstrom qui venait d'entrer. Vous avez peur !

— Peur ? Et de quoi ?

— Peut-être pensez-vous que je me suis glissée discrètement derrière vous dans l'intention de vous frapper ?

— Voyons, Kirsty, ne soyez pas aussi absurde. Comment une telle idée pourrait-elle me venir à l'esprit ?

— N'empêche que vous avez eu peur ! Et vous avez raison. Il y a lieu d'être inquiet dans cette maison. Nous ne le savons que trop bien, maintenant.

— Je commence à croire que vous parlez sérieusement.

— N'en doutez pas. Nous devons voir les choses sous leur vrai jour. Prétendre qu'il n'est rien arrivé serait une folie. L'homme qui est venu ici – et je le déplore – nous a prouvé que Jacko n'était pas l'assassin. Dans ces conditions, quelqu'un d'autre a tué, et ce quelqu'un se trouve obligatoirement parmi nous.

— Nullement, Kirsty ! Il est impossible qu'une personne qui avait l'intention de...

— ... De quoi ?

— De nous voler...

— Croyez-vous vraiment que Mrs Argyle aurait ouvert la porte à un étranger ?

— Peut-être, si celui-ci avait prétendu vouloir lui exposer le cas d'un enfant maltraité ou négligé. Vous la connaissiez assez

pour savoir qu'elle l'aurait conduit dans son salon pour entendre son rapport.

— Je ne pense pas que votre mère soit restée tranquillement assise pendant qu'un inconnu se saisissait d'un tisonnier gisant sur le tapis, et qu'elle lui ait permis de passer derrière elle pour la frapper sur la nuque !

— Oh ! Kirsty, ne parlez pas ainsi ! À vous entendre, on se sentirait tout près du drame.

— Mais il est *près de nous* ! Soit, je ne dirai plus rien, mais vous êtes avertie : alors même qu'une personne inspire confiance, il ne faut jamais se fier entièrement à elle.

Hester parut désespérée :

— Comment vivre dans une telle atmosphère ?

— Si vous voulez suivre mon conseil, il serait préférable, pour vous, de quitter cette maison.

— Impossible pour le moment !

— Pourquoi ?... À cause du jeune docteur ?

— J'ignore ce que vous voulez dire.

Les joues de la jeune fille s'étaient empourprées.

— Je parle du Dr Craig, répondit la gouvernante. Un garçon très gentil, et un docteur capable et consciencieux. Vous auriez pu choisir plus mal. Mais il n'en reste pas moins que vous devriez partir.

— Absurde ! s'écria Hester, avec colère. Mille fois absurde ! Oh ! comme je voudrais que ce Calgary ne soit jamais venu !

— Et moi également... de tout mon cœur !

*

* *

Leo Argyle signa les dernières lettres que Gwenda Vaughan avait déposées sur son bureau.

— Plus rien ? demanda-t-il.

— Non.

— Eh bien ! nous n'avons pas trop mal travaillé aujourd'hui.

Quand Gwenda eut timbré et rassemblé le courrier, elle se tourna vers Leo Argyle :

— Le moment n'est-il pas bientôt venu pour vous de faire ce voyage à l'étranger ?

— Un voyage ?... murmura-t-il.

Il semblait dans le vague.

— Oui ; avez-vous oublié que vous deviez vous rendre à Rome et à Sienne ?

— Ah !... je le devais, en effet.

— Vous aviez l'intention de consulter les documents au sujet desquels le cardinal Massalini vous a écrit.

— Je me souviens.

— Désirez-vous que je me charge de réserver votre place en avion, ou, peut-être, préférez-vous le train ?

Revenant à la réalité, Leo la regarda et esquissa un sourire :

— Vous me semblez anxieuse de vous débarrasser de moi, Gwenda.

— Oh ! certainement pas, chéri !

Elle vint s'agenouiller près de lui.

— Je ne désirerai jamais vous quitter. Jamais ! Mais je pense qu'il serait préférable de vous éloigner d'ici, après...

— Après la visite du Dr Calgary ? murmura Léo.

— Pourquoi est-il intervenu ? Dieu sait que j'aurais préféré que les choses soient laissées en l'état !

— Avec Jacko injustement condamné ?

— Il aurait pu commettre un crime à n'importe quel moment, et je crois même que c'est par accident qu'il n'a pas été coupable, cette fois-là.

— Singulière affaire, reprit Leo tout pensif. Je n'ai jamais vraiment cru à sa culpabilité. Naturellement, à l'époque, je me suis incliné devant les preuves qu'on pensait avoir, mais le tout me semblait invraisemblable.

— Il était tellement violent !

— Certes, mais pas un instant je n'aurais supposé qu'il oserait s'en prendre à Rachel.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il avait peur d'elle. Elle avait une grande autorité, et Jacko la craignait, tout comme les autres.

— Vous ne pensez pas que ce soit précisément la raison pour laquelle ?...

Elle s'arrêta. Leo lui jeta un regard interrogateur, et l'expression de ses yeux fit rougir la jeune femme qui s'éloigna de lui et, se penchant devant la cheminée, offrit ses mains à la chaleur.

« Oui, pensait-elle, Rachel était autoritaire. Et si sûre d'elle, comme une reine des abeilles dont la volonté ne connaît aucun obstacle ! Cette volonté n'était-elle pas suffisante pour pousser quelqu'un à se saisir d'un tisonnier, et à réduire Mrs Argyle au silence, une fois pour toutes ? Rachel avait toujours raison, Rachel savait mieux que quiconque ; Rachel parvenait toujours à ses fins. »

Gwenda se leva brusquement :

— Léo, dit-elle, ne pourrions-nous pas nous marier maintenant, au lieu d'attendre le mois de mars ?

Leo la fixa et demeura silencieux pendant un moment :

— Non, Gwenda. Je n'ai pas l'impression que ce serait opportun, répondit-il enfin.

— Pour quelle raison ?

— Mon opinion est qu'il ne faut pas précipiter les choses.

— Qu'attendez-vous, exactement ?

— Ma chère, je pense seulement que nous ne devons pas agir avec une telle hâte.

— Mais le mariage aura lieu en mars, comme convenu ?

— Je l'espère... oui, je l'espère.

— Vous ne semblez pas en être certain... Léo, ne m'aimez-vous plus ?

— Oh ! – ses mains se posèrent sur les épaules de la jeune femme – dans ce monde, vous êtes tout pour moi !

— Alors ? répliqua Gwenda avec impatience.

— Non !

Il se leva avant d'ajouter :

— Pas encore. Il convient d'être sûr...

— De quoi ?

Aucune réponse. Angoissée, elle s'écria :

— Ciel ! Vous ne pensez pas que ?...

— Je ne pense rien !

La porte s'ouvrit. C'était Kirsten Lindstrom qui apportait un plateau.

— Votre thé, monsieur Argyle, dit-elle. Désirez-vous une tasse, Gwenda, ou préférez-vous descendre ?

— Il vaut mieux. Mais je ne dois pas oublier le courrier. Il faut qu'il parte au plus vite.

Ses mains tremblaient quelque peu lorsqu'elle prit les lettres avant de quitter la bibliothèque. Kirsten Lindstrom la regarda sortir, puis elle se tourna vers Leo Argyle :

— Que lui avez-vous donc fait pour la bouleverser ainsi ?

La voix de Leo semblait fatiguée :

— Rien, absolument rien.

Kirsten Lindstrom haussa les épaules et se retira sans prononcer un mot, mais Leo Argyle avait eu le temps de se rendre compte d'une vive réprobation. Il poussa un profond soupir et s'appuya lourdement au dossier de son fauteuil. Oui, il se sentait très fatigué. Presque inconsciemment, il remplit sa tasse, mais n'eut pas le courage de boire. Immobile, il se prit à fixer un point imaginaire, loin devant lui, et tout le passé surgit dans son esprit.

*

* *

... Un patronage dans un faubourg londonien : c'est là qu'il avait rencontré Rachel Konstam pour la première fois. Une jeune fille de taille moyenne et bien en chair ; ses vêtements semblaient coûteux – il n'en avait pas fait grand cas à l'époque, peut-être parce qu'elle les portait sans élégance. Une jeune fille au visage plaisant, sérieuse et dont la bienveillance, empressée et naïve, lui avait rapidement plu. Il y avait tant à faire au patronage, et cela en valait tellement la peine ! assurait-elle.

Rachel s'exprimait avec passion et son enthousiasme attirait d'autant plus Leo qu'il s'intéressait, lui-même, aux questions sociales – bien que son propre penchant à l'ironie le portât à se demander si tous ces efforts « qui valaient la peine » auraient tous les résultats voulus.

La jeune fille, elle, ne doutait jamais de rien. De fait, elle ne tenait aucun compte de la mentalité propre à chaque être humain : dans son esprit, il s'agissait de problèmes similaires

auxquels il convenait d'apporter une solution d'ensemble, sans se soucier des réactions personnelles. Certes, il lui avait dit, à maintes reprises, qu'elle ne devait pas se bercer de trop grandes illusions, mais, chaque fois, elle avait écarté ses conseils ; et, en dépit de certaines déceptions, son activité demeurait intacte. Finalement, il s'était épris d'elle, et avait été agréablement surpris d'apprendre qu'elle était la fille unique de parents très riches.

Cependant, le désir de bien vivre n'avait pas été le but de leur union. Pour eux, la vie commune représentait une sorte de communion spirituelle, une élévation de l'esprit. Maintenant, Leo se rendait mieux compte que son amour avait trouvé sa source dans la magnanimité de celle qui était devenue sa femme. Mais, et de là était née la tragédie, ces élans du cœur ne s'adressaient pas réellement à lui. Elle l'avait aimé, bien entendu, mais ce qu'elle attendait surtout de son époux – et de la vie en général – c'était des enfants. Or, il n'y en avait eu aucun.

Ils avaient consulté de nombreux docteurs, des praticiens honorables et même des charlatans – et la réponse était immuable : elle ne serait jamais mère. Désolé pour sa femme, Leo avait accueilli favorablement sa suggestion d'adopter un enfant. L'occasion se présenta bientôt : au cours d'un séjour à New York, leur voiture renversa une fillette qui sortait en courant d'une maison sordide, située dans un bas quartier. Pendant le transfert immédiat à l'hôpital le plus proche, Rachel ne cessa d'admirer l'enfant, jolie comme une poupée, avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus. Aucune blessure grave. Une rapide enquête révéla que la gamine était orpheline, et qu'elle avait été recueillie par une tante dont l'aspect révélait une malpropreté sans limites, et par un oncle qui s'enivrait. Ni l'un ni l'autre ne semblaient éprouver une grande affection pour leur nièce. Aussi Rachel leur proposa-t-elle de se charger d'elle pendant quelques jours. Ils avaient accepté sur-le-champ.

Et ce fut ainsi que Mary se retrouva dans un hôtel de premier ordre. De toute évidence, elle apprécia son lit, confortable à souhait, et la luxueuse salle de bain. Contemplant les beaux vêtements que Rachel lui avait achetés, elle finit par déclarer

qu'elle ne voulait plus rentrer chez sa tante. Exactement ce que Rachel espérait : elle jeta à son mari un regard passionné, et, quand ils furent seuls, elle ne perdit pas une minute :

— Gardons-la près de nous ! Cela peut très bien s'arranger. Ces gens seront trop heureux de s'en débarrasser !

Leo avait accepté assez facilement. L'enfant semblait docile, et si son adoption faisait le bonheur de sa femme, pourquoi pas ? Des avoués furent consultés ; des papiers signés ; Mary O'Shaugnessy devint Mary Argyle, et partit pour l'Europe avec ses nouveaux parents.

Du moins, Leo avait-il espéré que Rachel serait enfin heureuse, et elle l'avait été, presque à l'excès, dorlotant *sa fille*, lui donnant toutes sortes de jouets coûteux que l'enfant acceptait gentiment, pour ainsi dire. Leo eut alors l'impression d'une cause d'inquiétude : la placidité de la fillette, l'absence non seulement de la moindre pensée à l'égard de ceux qu'elle avait brusquement quittés, mais encore d'une réelle affection pour ses parents adoptifs. « Peut-être cela viendra-t-il plus tard », pensa-t-il. Les jours passèrent ; Mary acceptait avec joie toutes les gâteries inimaginables, mais d'amour pour sa nouvelle maman, aucune trace, semblait-il.

Ce fut à ce moment-là que Leo Argyle commença à penser que, d'une manière ou d'une autre, il était passé à l'arrière-plan – du moins dans l'esprit de sa femme. La vérité était que Rachel était née pour être mère, et non pas une épouse. Loin d'être comblée par la présence de Mary, ses instincts maternels n'avaient cessé de croître. Un seul enfant ne suffisait pas. Comme pour se donner le change, elle redoubla d'efforts pour créer des orphelinats, multiplia ses donations aux œuvres recueillant des enfants déshérités, infirmes ou arriérés, Admirable, peut-être, pensait Léo, mais cette prodigieuse activité accaparait sa compagne. Résigné, il se consacra presque exclusivement à des travaux personnels, en l'occurrence à l'histoire de l'économie, qui l'avait toujours intéressé. Pendant que sa femme régénait la maison, il s'enfermait dans sa bibliothèque et rédigeait de savants mémoires. Évidemment, il se montrait toujours courtois à l'égard de Rachel et approuvait toutes ses décisions. À l'occasion, il jugeait à propos de lui

donner un discret avertissement : « Il conviendrait sans doute d'examiner ce cas avec soin, avant de prendre une décision. »

De son côté, elle le consultait parfois – pour la forme, plutôt – et, avec le temps, elle devenait de plus en plus sûre d'elle-même. Tant et si bien, qu'il finit par s'abstenir complètement. Rachel, pensait-il, n'avait besoin ni de son aide, ni de son affection. À la vexation intime qu'il ne pouvait s'empêcher de ressentir, se mêlait un sentiment de vague pitié. Même, il craignait que la voie sur laquelle s'était engagée sa femme ne soit semée d'embûches.

À la déclaration de la guerre, en 1939, les activités de Rachel s'accrurent encore. Elle eut l'idée d'ouvrir un foyer pour les enfants des taudis londoniens. Approuvée par le ministère intéressé, elle acheta une maison qui lui paraissait convenir à ses projets. De construction récente, elle était située dans une région épargnée par les bombardements. Là, à « Sunny Point », elle recueillit jusqu'à dix-huit bambins et bambines âgés de deux à sept ans, orphelins ou enfants naturels négligés par leurs mères. Plusieurs d'entre eux étant infirmes, elle s'assura les services d'une masseuse suédoise, et de deux nurses qualifiées, assistées d'une importante domesticité. Non seulement « Sunny Point » offrait tout le confort voulu, mais son agencement était luxueux.

Une fois, Leo intervint :

— N'oubliez pas, ma chère, que ces enfants devront revenir dans le milieu où vous les avez trouvés. Il ne faudrait pas que leur réadaptation soit trop pénible.

La réplique avait été immédiate :

— Rien n'est trop beau pour ces pauvres chatons !

— Soit, mais ils partiront un jour ou l'autre.

D'un geste, elle avait écarté l'objection :

— Cela ne sera peut-être pas nécessaire ; nous verrons bien.

La prolongation de la guerre apporta quelques changements. Lasse de s'occuper d'enfants dont la plupart étaient en bonne santé, alors que des blessés, des malades manquaient de soins, les infirmières devaient être remplacées assez souvent. Finalement, seules une nurse âgée et Kirsten Lindstrom restèrent à leurs postes. Puis, les domestiques firent défaut, et

Kirsten dut s'employer à tout ; son dévouement ne connaissait aucune limite.

En dépit de ces difficultés, Rachel paraissait satisfaite. Toutefois, Leo se souvenait d'un incident. Inquiète du manque d'appétit de l'un des enfants – Micky – elle avait fait venir le médecin. « Je ne relève rien de spécial, avait-il dit, mais ce bambin peut avoir le mal du pays, regretter les siens. »

— Impossible ! s'était écriée Rachel. Vous ignorez de quel milieu il vient. Bourré de coups, mal nourri ! Un véritable enfer.

— N'empêche, avait conclu le docteur Mac Master, que vous devriez provoquer ses confidences.

Et, un certain soir, Micky se décida à parler :

— Je veux revenir à la maison, auprès de ma petite maman.

Rachel fut bouleversée :

— Comment peut-il désirer sa mère ? Elle ne s'occupait pas de lui, ou se contentait de le battre quand elle était ivre !

Leo avait répondu calmement :

— Le fait demeure qu'elle est sa mère, et qu'il l'aime.

— Appelez-vous cela une mère ?

— La voix du sang, ma chère. Voilà ce qui est en jeu, vous n'y pouvez absolument rien.

Elle s'était indignée :

— Mais, maintenant, il devrait *me* considérer comme sa vraie maman !

Pauvre Rachel ! pensa Léo. Pauvre Rachel, qui « achetait » tant de choses. Oh ! aucun égoïsme : rien pour elle-même. Mais si l'argent lui permettait de donner aux enfants malheureux un foyer luxueux, de les habiller richement, de les combler de cadeaux, en revanche il était un sentiment impossible à acheter : l'amour filial.

La guerre terminée, les enfants avaient commencé à rejoindre les parents qui les avaient réclamés. Pas tous : plusieurs semblaient avoir été complètement oubliés. Et Rachel avait dit à son mari :

— Savez-vous qu'ils sont presque nôtres, maintenant ? Le moment est venu d'avoir une belle famille, une famille entièrement à nous. Nous allons les adopter !

Leo s'était senti mal à l'aise ; non pas parce qu'il répugnait à la présence des enfants, mais, d'instinct, il sentait combien fausse était cette croyance à la possibilité de se faire une famille par des moyens artificiels.

— Ne croyez-vous pas, objecta-t-il, que le risque soit grand ?

— Un risque ! Quelle importance, après tout ? Cela en vaut la peine.

Il n'en était nullement certain, mais il vivait tellement à l'écart, comme isolé dans le brouillard d'une vie qui lui appartenait à lui seul, qu'il ne se sentit pas le droit de s'opposer au projet.

Ivre de joie, Rachel avait agi avec célérité, et, bientôt, *elle eut sa famille* : Mary, l'aînée, venue de New York ; Micky, le garçon qui, pendant tant de nuits, avait réclamé sa mère, la vraie – et la maison sordide où il était né ; Tina, la toute gracieuse métisse, dont la mère était une prostituée ; Hester, fille naturelle d'une Irlandaise qui avait « refait sa vie » ; enfin, Jacko, ce plaisant petit garçon, « au visage de singe », dont les bouffonneries les amusaient tous – Jacko, dont le père purgeait une peine de prison, et dont la mère s'était enfuie avec un autre homme.

Se consacrer aux déshérités était peut-être une belle vocation ; cependant, le résultat n'avait pas été tout à fait celui auquel on était en droit de s'attendre. Mais comment s'étonner que la mentalité de ces enfants n'évoquât en rien les sentiments qu'auraient eus les propres descendants des Argyle ? Dans leurs veines ne coulait aucune goutte du sang des ancêtres de Rachel, tous travailleurs et économes. Aucune trace, chez eux, de l'énergie et de l'ambition qui assurent une place enviable dans la hiérarchie sociale ; aucun indice de la bienveillance et des qualités spirituelles de ses parents, à lui, Argyle.

La fortune permet d'accomplir de grandes choses, mais ses possibilités ont des limites : impossible de lutter contre l'atavisme. Précisément, la venue des petits à « Sunny Point » découlait d'une enfance misérable dans des milieux plus que douteux, et, à la longue, les germes se développent.

L'exemple le plus frappant avait été donné par Jacko. Son charme presque exagéré, son incroyable vivacité, ses réparties moqueuses, et la facilité avec laquelle il menait chacun par le

bout du nez relevaient du type même du délinquant en herbe. Enfant, il se complaisait dans des mensonges souvent inutiles et commettait de menus larcins. Rachel affirmait que ces « faiblesses », dues à son ancien entourage, disparaîtraient avec le temps. Elle se trompait.

Après son renvoi de l'école, et la pénible expérience d'un séjour à l'université, Rachel et lui-même, Léo, s'étaient employés à lui trouver une situation convenable. Nouvelle désillusion ! Peut-être, avait pensé Léo, ne s'était-on pas montré assez sévère ? Vain scrupule : l'ascendance jouait à plein. Bonté ou rudesse, qu'importait ? Ce que Jacko voulait, il l'obtenait par tous les moyens. Mais il n'était pas assez adroit pour en venir aux extrémités sans se faire prendre.

Et ç'avait été le jour fatal, quand, par peur de la prison, il s'était décidé à « exiger » une forte somme, affirmant qu'il reviendrait voir sa mère un peu plus tard et qu'elle agirait sagement en lui donnant satisfaction. Sinon...

Rachel n'était plus. Comme tout ce passé semblait lointain ! Entre-temps, qu'était-il devenu, lui, le mari ? Tout simplement une ombre, ou presque. On eût dit que l'enthousiasme de son épouse l'avait épuisé, réduit pratiquement à zéro. Seul subsistait un irrésistible besoin de sympathie, d'amour.

Leo avait peine à se souvenir du moment où il avait commencé à avoir conscience que cet appui moral était à portée de sa main. Oh ! on ne le lui offrait pas encore, mais il existait.

Gwenda ! La secrétaire parfaite, toujours prête à lui rendre service. Et quel tact ! Certains traits de son caractère le portaient à penser à Rachel – à la Rachel d'avant son mariage. La même magnanimité, le même enthousiasme, mais, cette fois, *il* en était l'objet, et non pas des enfants hypothétiques. Être auprès de Gwenda, c'était se réchauffer les mains devant un feu ardent ; des mains prématurément froides, comme raidies par l'absence de tout geste spontané. Oui, quand avait-il compris qu'elle l'aimait ? La réponse était difficile à formuler ; il n'y avait pas eu de révélation soudaine. Quoi qu'il en ait été, il avait senti, un certain soir, qu'il éprouvait un tendre sentiment à son égard.

Et aussi longtemps que Rachel vivrait, ils ne pourraient se marier.

Leo soupira longuement, puis il se redressa avec peine et, tel un automate, but son thé. Il était glacé.

CHAPITRE X

Calgary était sorti depuis deux minutes à peine, quand le Dr Mac Master reçut un deuxième visiteur. Celui-ci était une vieille connaissance, et le vieux praticien le reçut avec affection :

— Heureux de vous voir, Don !...

Un rapide coup d'œil, et il ajouta :

— Allons, confiez-moi vos soucis ! Je sais que ce front plissé est l'indice de tourments.

Le Dr Donald Craig eut un triste sourire. Jeune, beau garçon, posé, il était de ceux qui prennent tout au sérieux : leur propre personne et leurs travaux. Mac Master l'appréciait beaucoup, tout en souhaitant que son cadet fut plus apte à comprendre la plaisanterie.

Après avoir refusé de se rafraîchir. Craig entra dans le vif du sujet :

— Je suis très inquiet, Mac !

— Auriez-vous reçu une mauvaise nouvelle ?

— Ce n'est pas exactement cela. Écoutez-moi, Mac : il faut que je me confie à quelqu'un, et précisément *vous* savez à peu près tout *d'eux*. Moi aussi, je veux tout savoir et connaître la cause des difficultés qui se dressent devant moi.

Les sourcils du vieux docteur s'élevèrent lentement :

— Je vous écoute, dit-il simplement.

— Il s'agit des Argyle. Vous n'ignorez pas qu'Hester et moi...

— Non ! Un gentil petit accord, souligna Mac Master.

— Je l'aime terriblement, reconnut Craig, en toute simplicité, et elle partage mes sentiments, j'en suis certain. Et, soudain, cette affaire a surgi !

— Je vois : la grâce dont Jacko Argyle va être l'objet. Trop tard...

— Exact ! Et, précisément, cette grâce est la cause de mon anxiété. Oh ! je comprends que je ne devrais pas éprouver un tel

sentiment, mais il m'est impossible de ne pas penser qu'il eût été préférable de continuer à ignorer la vérité.

— Vous n'êtes pas le seul ! Pour autant que je puisse m'en rendre compte, c'est le cas de tous les intéressés, du commissaire divisionnaire à la famille Argyle, et jusqu'à ce Calgary, revenu de l'Antarctique... il est même venu me voir.

Donald Craig tressaillit :

— Vous a-t-il donné des précisions ?... A-t-il une idée de ?...

Mac Master fit un geste de dénégation :

— Comment l'eût-il pu ? Il les voyait tous pour la première fois. Mais quelle est la raison exacte de votre visite ?

Donald Craig prit sa respiration avant de répondre :

— Hester m'a téléphoné le soir même de la venue de Calgary. Nous devons aller entendre une conférence sur les personnages criminels de Shakespeare...

— Tout à fait approprié aux circonstances !

— ... Elle m'a dit qu'il lui serait impossible de m'accompagner, parce qu'une révélation bouleversante avait été faite à la famille.

— ... Par le même Dr Calgary.

— Oui, mais elle n'a pas mentionné son nom. Elle était tellement surexcitée que j'avais peine à suivre ses explications.

— Le sang irlandais, mon cher !

— Mais que signifiait cet égarement ? On eût dit qu'elle *redoutait* quelque chose.

Mac Master réfléchissait :

— Hum !... oui... cela pouvait signifier que...

— Signifier quoi ?

— Parlez plutôt. Votre propre impression est plus importante que la mienne.

Le jeune homme répondit avec quelque amertume :

— Si je n'étais pas médecin, peut-être serais-je moins troublé. Je me dirais qu'Hester est ma fiancée, et qu'une jeune fille choisie par moi ne peut pas commettre un acte répréhensif. Mais...

— Continuez, Don ! Mieux vaut décharger votre conscience !

— Eh bien ! je sais ce qui trouble l'esprit d'Hester : elle souffre des complexes primaires de l'insécurité.

— Exact. C'est ainsi qu'on s'exprime maintenant.

— Elle n'a pas encore eu le temps de s'adapter aux événements. À l'époque du drame, elle éprouvait un ressentiment assez naturel chez une jeune femme en herbe ; celui que fait naître une autorité qui s'exerce sans relâche. Elle voulait échapper à tout prix à cet amour « maternel » dont l'exagération est la cause de tant de drames, de nos jours. Une seule issue, pensait-elle : la fuite. Hester ne m'a rien caché, voyez-vous. Elle est partie subitement et a rejoint une tournée théâtrale de quatrième catégorie.

« Compte tenu des circonstances, sa mère adoptive a réagi avec sagesse. Elle a suggéré à Hester de se rendre à Londres et d'y suivre des cours d'art dramatique. Mais telle n'était pas l'intention de ma fiancée : être artiste lui importait peu ou prou. La scène n'était qu'un prétexte. Son seul but : prouver qu'elle pouvait se débrouiller toute seule. Je me dois de reconnaître que les Argyle n'exercèrent aucune pression et, même, qu'ils lui assurèrent une pension généreuse. »

— Très adroit de leur part !

— Puis vint cette idiote histoire d'amour avec un comédien entre deux âges. Hester finit par se rendre compte qu'il ne valait pas grand-chose. Avertie, Mrs Argyle se rendit sur place, et régla le compte du barbon. C'est ainsi qu'Hester revint à « Sunny Point ».

— Après avoir reçu une leçon, aurait-on dit dans ma jeunesse. Naturellement, on n'apprécie guère ce genre d'épreuves. Et je suis certain que notre héroïne ne lui trouva rien de plaisant !

Crispé, Craig reprit la parole :

— Le fait est qu'elle resta sous le coup d'une déception qu'elle s'efforçait de dissimuler. Déception d'autant plus forte qu'elle a dû admettre, en son for intérieur, que Mrs Argyle avait eu raison. « Ma mère a plus d'expérience que moi ! » telle était la conclusion qui s'imposait. Humiliante pour les jeunes !

— Avoir toujours raison, voilà l'une des causes des ennuis de la pauvre Mrs Argyle. Si elle avait été l'une de ces femmes qui s'endettent à plaisir, perdent leur sac à main, manquent continuellement un train, ou se laissent aller à des actes

insensés qui obligent les proches à les tirer d'embarras, alors, mon garçon, la famille aurait éprouvé plus d'affection à son égard. Les pires défauts incitent à la sympathie. Triste, peut-être, mais ainsi va la vie ! Et Mrs Argyle n'était pas assez diplomate pour arriver à ses fins par des voies détournées. Trop sûre d'elle, et fière de son autorité. Les jeunes acceptent difficilement cet état d'esprit !

— Je m'en rends si bien compte que je me demande si...

Il s'arrêta brusquement. Mac Master intervint avec toute la douceur voulue :

— Peut-être vaut-il mieux que j'achève à votre place ? Vous craignez que ce ne soit Hester qui ait entendu la dispute entre Mrs Argyle et Jacko ; vous craignez qu'emportée par une violente crise de rébellion contre la dictature maternelle, elle n'ait pénétré dans la chambre et, se saisissant du tisonnier... N'est-ce pas de cela dont vous avez peur ?

Accablé, le jeune homme baissa la tête.

— Pas exactement, murmura-t-il enfin. Je ne crois vraiment pas à un tel acte de sa part, mais... j'ai le sentiment qu'il aurait pu en être ainsi. Comprenez-moi bien : plus j'étudie les habitants de « Sunny Point », et plus je pense qu'aucun d'eux n'était capable de *la* tuer... du moins jusqu'au moment où mon attention se porte sur Hester. Et, alors, je ne suis plus certain. J'ai un doute.

— Je saisis, oui !

— Si ce doute se matérialisait, reprit vivement Craig, je penserais que la pauvre enfant n'aurait pas réalisé la monstruosité de son geste avant de le commettre. Impossible de qualifier de criminel un acte découlant d'un impératif besoin de secouer le joug d'une constante tyrannie – de vivre, en somme ! Hester ne savait-elle pas que, seule, la disparition de sa mère adoptive lui assurerait la liberté ?

— Du moins, cette dernière phrase semble-t-elle exprimer une partie de la vérité, et c'est le seul mobile qu'on pourrait trouver : l'indépendance à tout prix ! Mais, dans l'esprit de la loi, il n'est pas de ceux qui jouent un rôle de premier plan. Aucun des membres de la famille n'ayant hérité une grosse somme à la mort de Mrs Argyle, les enquêteurs n'ont sans doute

pas soupçonné qu'il y ait pu avoir un mobile d'ordre exclusivement cérébral. Erreur, car l'influence de la victime était flagrante dans tous les domaines, et son décès libérait les intéressés de son emprise. Pas seulement Hester, mon garçon ! Leo était désormais en mesure d'épouser une autre femme ; Mary avait la possibilité de soigner son mari en toute intimité ; Micky allait vivre comme bon lui semblait, sans autre explication. Même, il n'est pas exclu que Tina, la jeune métisse, aspirait à plus d'indépendance.

Craig était tenace :

— Soit, mais je tiens à savoir si, dans votre esprit, il est possible qu'Hester...

— J'estime que ce que vous avez imaginé – au conditionnel – n'est pas outré ; même qu'il y a quelque élément de probabilité. Mais aucune certitude, Donald ; *loin de là !*

Craig sursauta :

— Le fait est qu'il me faut en avoir une. Mac ! Si, d'elle-même, Hester me dit la vérité, alors tout sera en ordre. Nous nous marierons le plus tôt possible, et je veillerai sur elle.

— Il est heureux que l'officier de paix Huish ne soit pas là.

— À l'ordinaire, je suis un citoyen respectueux des lois. Mais vous savez comment les juges accueillent les rapports des psychiatres. Or, dans mon esprit, il s'agit d'un déplorable accident. Rien d'un crime prémédité, ou même du geste spontané d'un agresseur ayant conscience de ses actes.

— Ce qui signifie que vous adorez Hester !

— Je répète que si elle se confie à moi, et que je sache tout, nous vivrons ensemble avec son secret. Mais elle doit parler. L'existence serait impossible sans cela. Ce qui compte réellement, ce ne sont ni la culpabilité, ni l'innocence, mais une quelconque *certitude*.

— Admettons qu'elle ait tué sa mère, seriez-vous vraiment prêt à l'épouser, et à vivre heureux jusqu'à la fin de vos jours ?

— Pourquoi pas ?

— Eh bien ! vous vous trompez, conclut Mac Master. Vous vous demanderiez si le goût amer de votre café provient seulement de l'oubli du sucre ; vous penseriez que le tisonnier, déposé devant votre cheminée, est singulièrement pesant... et

votre femme ne manquerait pas de comprendre vos réflexes.
Non, vous ne seriez pas heureux !

CHAPITRE XI

— Je suis certain, Marshall, que vous apprécierez les raisons pour lesquelles je vous ai demandé de venir ici et de prendre part à cette conférence.

— Certainement, répondit l'avocat. Le fait est, monsieur Argyle, que, si vous ne m'en aviez pas prié, j'aurais, moi-même, suggéré de nous réunir. La nouvelle a paru dans tous les journaux du matin, et on ne peut douter de l'émotion qu'elle va susciter.

— Plusieurs reporters nous ont déjà téléphoné pour demander des interviews, fit remarquer Mary Durrant.

— Il fallait s'y attendre, je crois, et je me permettrai de vous conseiller d'user de la formule habituelle : « Aucun commentaire », tout en ajoutant, naturellement, que vous êtes heureux. C'est tout.

— L'officier de police Huish, qui avait été chargé de l'enquête, il y a deux ans, nous a annoncé sa visite pour demain matin, dit Léo.

— Oui. Je crains qu'il n'y ait une sorte de reprise de l'affaire, mais je ne pense pas que la police puisse avoir un grand espoir d'obtenir un résultat tangible. Tout compte fait, deux années se sont écoulées. Dans un certain sens, peut-être est-ce regrettable, mais impossible d'y remédier.

— Tout me paraît clair, reprit Mary Durrant. Ce soir-là, comme à l'accoutumée, la maison était soigneusement fermée, mais si une personne s'était présentée sous le prétexte d'exposer un cas spécial à ma mère – une bonne œuvre quelconque – nul doute qu'elle eût été admise sur-le-champ. C'est ce qui a dû arriver, je pense. Au surplus, notre père a entendu la sonnette peu après dix-neuf heures.

— Oui, je le crois, dit Léo. Il va de soi que je ne peux m'en souvenir clairement, mais, à l'époque, j'ai eu l'impression de l'entendre. Même, je me disposais à appeler, quand j'ai entendu

ouvrir, puis refermer la grande porte. Aucun bruit de voix, et pas question de quelqu'un cherchant à entrer de force, ou proférant des menaces.

— D'accord, donc, reprit Marshall. Mon opinion est qu'il n'y a pas de doute quant à la manière dont les choses se sont passées. Hélas ! nous savons trop bien combien nombreuses sont les personnes sans scrupule qui réussissent à se faire admettre dans une maison, sous le prétexte d'un acte charitable, et qui, une fois dans la place, ne sont que trop portées à assommer l'occupant, disparaissant ensuite avec tout l'argent qu'elles ont trouvé.

Sa voix était *trop* persuasive. Tout en parlant, il observait attentivement ses auditeurs, notant avec soin leurs attitudes respectives : Mary Durrant, une belle femme dénuée d'imagination, calme, dégagée même – apparemment sûre d'elle. Derrière elle, assis dans un fauteuil d'invalides, se trouvait son mari, Philip. Un homme intelligent, pensa Marshall. Un homme qui aurait très bien pu réussir dans la vie, n'eût été sa nullité sur le plan des affaires. Cependant, ses traits contractés prouvaient qu'il suivait le drame en cours avec une profonde attention et que, mieux que quiconque, il se rendait compte de ses implications.

De nouveau, l'intérêt de Marshall se porta sur Mary. Peut-être n'était-elle pas aussi calme qu'elle le paraissait. À ce moment, Philip esquissa un mouvement. Dans ses yeux brillants, fixés sur l'avocat, on discernait une légère ironie. D'instinct, Mary tourna la tête dans sa direction. L'adoration qu'exprimait son regard frappa l'homme de loi. Il savait que Mary était une épouse dévouée, mais il l'avait toujours considérée comme une femme dépourvue de passion. Et, soudain, cette flamme dans les yeux ! N'empêche que son mari semblait de plus en plus appréhender la suite des événements. Et combien il avait raison !

Face à Marshall, se tenait Micky. Jeune, bien tourné, mais amer. Et pourquoi ? se demanda l'avocat. Ne l'avait-on pas sans cesse choyé ? Que signifiait cette attitude hostile au monde, en général ? À côté de Micky, se trouvait Tina, donnant l'impression d'un petit chat noir, rempli de distinction. Une voix

douce, et une grâce féline dans les gestes. Elle habitait Redmyn. et se rendait à « Sunny Point » chaque week-end. Selon toutes apparences, une fille docile et satisfaite de la famille. Mais sait-on jamais ? Certes, elle n'était pas en visite chez ses parents, le soir du drame, mais, après tout, Redmyn n'était qu'à quarante kilomètres et, avec une voiture...

L'avocat jeta un rapide coup d'œil sur Kirsten Lindstrom, qui le surveillait avec un soupçon d'hostilité. Pouvait-on supposer qu'au cours d'une crise de folie, la gouvernante ait tué sa patronne ? Dans l'esprit d'un avocat qui exerce depuis longtemps, rien n'est impossible sur cette terre. Même, il y avait une expression dans le jargon judiciaire pour désigner un certain état d'esprit : la vieille fille refoulée. Et, à l'envie, à la jalousie s'ajoutaient peut-être des griefs d'infirmière, réels ou imaginés. De fil en aiguille, Marshall en vint à penser à un argument quelque peu spécieux : « Cela arrangerait tout, se dit-il. Kirsten Lindstrom n'était-elle pas une étrangère ? » Mais comment supposer qu'elle ait délibérément choisi de compromettre Jacko, après avoir entendu la querelle entre le jeune garçon et sa mère ? Ce Jacko qu'elle affectionnait entre tous. Non, impossible de l'admettre. Dommage, car...

Le regard de l'avocat se porta ensuite sur Leo Argyle et Gwenda Vaughan. Leurs fiançailles n'avaient pas été annoncées, et cela valait mieux. Néanmoins, leur projet était un secret de Polichinelle dans le village, et la police devait être au courant. Du point de vue des enquêteurs, cet état de choses conduisait à la vraie réponse. Il y avait d'innombrables précédents : le mari, l'épouse et l'autre femme. Mais Marshall se refusait à admettre que Leo en soit venu aux extrémités. Il le connaissait depuis de nombreuses années. Nullement cette sorte d'individu capable de supprimer sa conjointe. Certes, quand un homme d'âge mûr devient amoureux... Non ! De tels soupçons étaient tout juste bons pour les lecteurs des journaux du dimanche !

Restait la femme : Gwenda Vaughan. Il ne la connaissait pas aussi bien. Cependant, aucun doute sur un point : elle était éprise de Léo. Un divorce avait peut-être été envisagé, mais comment Mrs Argyle aurait-elle réagi ? Et Marshall n'avait pas l'impression qu'un divorce eût souri à Léo, pas assez moderne

pour prendre une telle décision ! D'autre part, l'avocat ne croyait pas que Gwenda fût la maîtresse du mari, ce qui donnait encore plus de poids à la théorie selon laquelle, si la jeune femme avait vu une chance d'éliminer l'épouse, avec la certitude de ne pas être soupçonnée... Dans ce cas, Gwenda eût-elle sacrifié Jacko sans le moindre scrupule ? Peut-être ! Car les femmes savent être impitoyables quand elles aiment !

Ce jour-là, Gwenda se trouvait dans la bibliothèque avec Léo. Puis elle l'avait quitté et gagné le rez-de-chaussée. Personne n'était en mesure d'affirmer, ou de nier, qu'elle se soit rendue dans le boudoir de Mrs Argyle, qu'elle ait saisi le tisonnier, et se soit glissée derrière la malheureuse qui, à ce moment, était sans doute penchée sur son bureau, lisant des lettres. Assommée, Mrs Argyle se serait effondrée sans un cri.

Il ne restait alors à la meurtrière qu'à remettre le tisonnier en place : puis, sortant discrètement de la chambre, ouvrit la porte donnant sur le jardin, et rapidement rentrer chez elle, comme d'habitude.

L'attention de l'avocat se porta ensuite sur Hester. Jolie petite fille, en vérité. Même, une beauté étrange, avec quelque chose de sauvage dans ses attitudes. Marshall se demandait quelles étaient ses origines. Par moment, son regard exprimait un profond désespoir ou un vif ressentiment. Conclusion : on ne pouvait la rayer de la liste des suspects. D'autant qu'il était impossible de prévoir ses réflexes. Mais il ne semblait guère probable que, même si elle parvenait à se faire une opinion quant à l'identité du coupable, la police fût en mesure d'obtenir une preuve formelle. Donc, dans l'ensemble, la situation était satisfaisante. Qualificatif qui fit tressaillir l'avocat... Les Argyle connaissaient-ils la vérité ? Non, croyait-il. Avaient-ils des soupçons ? Cela ne tarderait pas, car, plongés dans une redoutable perplexité, les gens s'efforcent toujours d'éclaircir un mystère.

Tout ce raisonnement avait pris peu de temps. Sorti de ses pensées, Marshall s'aperçut que Micky le regardait avec une certaine ironie :

— Alors, dit le jeune homme, vous vous en tenez à votre verdict : le vaurien qui tue, vole et s'enfuit ?

— Il semble, répondit l'avocat, que nous devons l'admettre.

Renversé sur sa chaise, Micky éclata de rire :

— Et ne pas en démordre !

— Oui, Michael, c'est *exactement* ce que je vous conseille.

Il y avait comme un avertissement dans sa voix.

Micky approuva de la tête, puis reprit la parole :

— Je comprends, et vous avez raison. N'empêche que vous n'en croyez pas un mot.

Le regard de Marshall devint glacial. Il en allait toujours ainsi, pensait-il, avec les gens qui n'ont aucune idée de la discrétion, au sens « légal » du mot, et veulent révéler à tout prix ce qu'il serait préférable de garder pour soi.

— Vaille que vaille, c'est mon opinion ! conclut-il, sèchement.

Aussi Micky s'en prit-il à la famille tout entière :

— Que pensez-vous ? demanda-t-il à la ronde... Entre autres, vous, Tina, ma chérie, qui semblez perdue dans la contemplation de votre nez, sans vous départir de votre calme habituel ?... Et vous, Mary ? Vous n'avez pas dit grand-chose !

— Il est clair que j'approuve Mr Marshall, répondit-elle avec quelque vivacité. Quelle autre solution pourrait-il y avoir ?

— Philip ne me paraît pas d'accord avec vous, reprit Micky.

Mis en jeu, Philip Durrant s'exprima avec le plus grand calme :

— Vous feriez mieux de tenir votre langue, Micky ! Il ne sert à rien d'insister quand on se trouve dans une situation délicate. Et, croyez-moi, c'est notre cas à tous.

— Ainsi, personne ne se propose d'émettre un avis ? riposta le jeune homme. Soit ! Mais réfléchissez tous, quand vous serez dans votre lit, ce soir. Après tout, chacun désire savoir où il en est... Au fait, avez-vous quelque chose à nous confier, Kirsty ? Peut-être avez-vous relevé quelques détails ? Généralement, vous savez observer, et, pour autant que je m'en souviene, peu de choses vous échappent. Mais je me plais à reconnaître que vous avez toujours été très discrète.

L'attitude de Kirsten Lindstrom ne manquait pas de dignité :

— J'estime que vous devriez vous taire, Micky. Mr Marshall est dans le vrai : trop parler nuit.

Le jeune homme ne parut guère impressionné :

— Peut-être pourrions-nous avoir recours à un vote, reprit-il, narquois. Par exemple, écrire nos avis respectifs sur des petits papiers qu'on déposerait, soigneusement pliés, dans un vieux chapeau. Il serait intéressant de connaître le résultat !

Cette fois, la voix de la gouvernante se fit plus incisive :

— En voilà assez ! Ne continuez pas à agir comme le petit garnement que vous étiez. Vous avez grandi depuis !

— Je voulais simplement dire que nous devrions réfléchir, murmura Micky, quelque peu déconcerté.

— C'est ce que nous allons faire, croyez-le ! répliqua la gouvernante.

Sa voix était amère.

CHAPITRE XII

La nuit tombait sur « Sunny Point ». À l'abri de ses murs, sept personnes s'étaient retirées dans leurs chambres, mais aucune d'elles ne trouva le sommeil...

Depuis la perte de son activité physique, Philip Durrant avait trouvé un palliatif dans une intense activité cérébrale. Tirant parti d'une intelligence très développée, il s'ingéniait à prévoir comment une quelconque personne réagirait à ce que les psychiatres appellent « des stimulants appropriés ». Puis il passait à l'expérience proprement dite. Un jeu très instructif, pensait-il, et quand les réponses – « les chocs des cobayes », disent les spécialistes – confirmaient ses pronostics, Philip Durrant se sentait tout heureux. N'avait-il pas gagné la partie ?

Cette évolution avait commencé à l'hôpital. Les intrigues amoureuses de certaines nurses, les « petites guerres » qui se déclenchaient au moindre prétexte, et tous les menus incidents résultant d'une vie en commun retenaient l'attention d'un malade qui n'avait rien à faire. Étudier son prochain, distinguer le bon du mauvais, tirer des déductions appropriées, quel splendide passe-temps !

Et, ce soir même, assis avec les autres dans la bibliothèque de son beau-père, il en était venu à réaliser combien peu il connaissait la famille de sa femme. Certes, les apparences physiques de tous ses membres lui étaient familières, mais que cachaient-elles ? Il se rendait compte de toutes les inconnues que représentaient ces visages tendus ! Sans omettre sa propre épouse qu'il avait observée pendant cette interminable conférence. Et ce secret examen l'avait fortement intrigué.

Oui, il était tombé amoureux de Mary, parce que sa beauté et ses manières posées l'avaient séduit. D'autre part, elle disposait de revenus appréciables, ce qui n'était pas à dédaigner. Philip Durrant n'étant pas un romantique au sens absolu du mot, eût réfléchi à deux fois avant d'épouser une jeune fille pauvre. En

bref, le mariage eut lieu et tout semblait pour le mieux. Même, ravi de la compagnie de sa femme, Philip prenait grand plaisir à la taquiner, allant jusqu'à l'appeler Polly. Parfois, il s'amusait fort quand l'attitude de Mary donnait à entendre qu'elle ne comprenait pas ses bons mots. Soit... mais que savait-il d'elle ? Que ressentait-elle exactement ? Oui, il avait la certitude qu'elle l'aimait avec passion et, à la pensée de ce dévouement sans bornes, il se sentit mal à l'aise, et remua ses épaules, comme pour les délivrer d'un trop grand poids : n'était-il pas prisonnier de soins ininterrompus, d'une tendresse sans entracte ? Tant et si bien que, par moments, il éprouvait le besoin qu'on le négligeât quelque peu. Pour lui, il n'existait qu'un dérivatif : le refuge secret qu'assurent la vie *intérieure*, le rêve, la spéculation mentale...

Par exemple, spéculer sur l'identification du meurtrier de Mrs Argyle. En vérité il avait éprouvé de l'aversion pour sa belle-mère, quand celle-ci avait tenté, en vain, de s'opposer à ses fiançailles avec Mary. Mais désirait-elle vraiment que sa fille adoptive contractât un quelconque mariage ?

De fait, la mort de Mrs Argyle n'avait pas affecté Philip outre mesure. Évidemment, le gendre eût préféré un décès dû à une cause naturelle : les ragots et les gros titres dans les journaux n'ont rien de plaisant. Toutefois, dans ce cas particulier, il s'était agi, en somme, d'un crime assez... satisfaisant – en ce sens que le coupable présumé ne semblait pas jouir d'un parfait équilibre mental, et que ses sautes d'humeur étaient susceptibles d'être montées en épingle par des psychiatres compréhensifs. De surcroît, il s'agissait non pas du propre frère de Mary, mais de l'un de ces enfants adoptés qui, souvent, tournent mal...

L'apparition de ce maudit Calgary avait tout changé, et, demain, l'officier de police Huish poserait de délicates questions, de sa douce voix de Gallois. Peut-être était-il opportun de penser aux réponses.

Entre-temps, Mary brossait lentement ses longs cheveux devant un miroir. Son air détaché irritait son mari.

— Avez-vous préparé votre petite histoire ? lui demanda-t-il. Étonnée, elle se tourna vers lui.

— Oui, reprit-il. Huish s'apprête à vous demander pour la deuxième fois depuis le drame – tous les détails voulus sur vos faits et gestes, au cours de cette trop mémorable soirée du 9 novembre.

— Oh ! je vois, mais il y a si longtemps de tout cela ! Comment puis-je rassembler mes souvenirs ?

— Il le faut, Polly ! Huish se souvient, lui. Tout est inscrit dans un petit carnet de notes.

— Est-il possible qu'ils conservent cette sorte de griffonnage ?

— Probablement pendant dix ans, et en triple exemplaire. Quoi qu'il en soit, votre emploi du temps, ce soir-là, est très simple : vous étiez auprès de moi, dans cette chambre même... et, à votre place, je ne préciserais pas que vous en êtes sortie entre dix-neuf heures et dix-neuf heures trente.

— Mais je me suis tout simplement rendue dans la salle de bain ! répondit Mary, toujours aussi placide. Je suppose que chacun a le droit d'y aller.

— Je n'ai pas souvenance de la mention de ce détail, à l'époque.

— Simple oubli de ma part, je suppose.

— Tiens ! j'avais pensé qu'il s'était peut-être agi de l'instinct de conversation. En tout cas, je vous ai soutenue à fond, affirmant que nous avions joué aux cartes depuis dix-huit heures trente et jusqu'à ce que Kirsten eût donné l'alarme. Nous devons nous en tenir là.

— Très bien, chéri.

Le ton était indifférent. On eût cru que toute cette affaire n'avait aucune importance. Son mari ne la quittait pas des yeux : « Est-elle incapable de prévoir que nous allons connaître des moments difficiles ? » pensait-il.

Il se pencha vers elle :

— Vous rendez-vous compte de la situation ? Nous savons tous que Micky avait raison : l'un de nous est en cause. N'éprouvez-vous pas le besoin de savoir qui ?

— Ni vous, ni moi ne sommes impliqués !

— Et voilà tout ce qui vous intéresse, Polly ! Mais il n'en va pas de même avec moi. Je suis curieux, voyez-vous.

— À quoi bon ? Nous ne connaîtrons jamais la vérité. Et la police, pas davantage.

— En ce qui la concerne, vous avez peut-être raison ; cependant, notre position diffère de la sienne.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Que nous pouvons avoir des données toutes personnelles. Je veux dire qu'étant dans la place même, il nous est permis d'avoir une idée exacte des points faibles de chaque membre de la famille. Vous, en tout cas. N'avez-vous pas grandi auprès d'eux ?... Allons, un petit effort : révélez-moi vos impressions. Qui a pu se laisser aller à...

— Je préférerais ne jamais savoir qui est le coupable.

— Comme l'autruche !

— En toute sincérité, n'est-il pas préférable de rester dans l'ignorance ? Elle nous permettrait de ne rien changer à nos habitudes.

— Vous oubliez qu'il nous serait impossible de reprendre une vie normale, ma chère.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien ! pensez à Hester et à son fiancé, l'honnête Dr Craig. Un garçon charmant, sérieux et inquiet tout à la fois. Évidemment, il ne croit pas qu'Hester soit vraiment coupable, mais ce n'est pas une certitude, et il l'observe quand il s' imagine qu'elle ne le voit pas. Erreur, car *elle* a conscience de son état d'esprit. Peut-être est-elle coupable – vous devriez le savoir mieux que moi – mais, si elle est innocente, que peut-elle faire pour le prouver à son fiancé ? Dire : « Ce n'est pas moi »... elle l'affirmerait de toute façon !

— Vraiment, Philip, vous vous imaginez...

— Et vous, Polly, vous êtes incapable d'imaginer quoi que ce soit ! Prenez le cas de Leo : les cloches annonçant son mariage avec Gwenda ne sonneront pas de sitôt, et la pauvre en est toute bouleversée. Ne l'avez-vous pas remarqué ?

— Je ne vois vraiment pas la raison pour laquelle mon père veut se marier, à son âge.

— Lui la connaît certainement ! Mais il comprend aussi que la moindre allusion à ses projets matrimoniaux risquerait de donner un mobile de première importance.

— Comment peut-on supposer, même pendant un instant, que mon père ait tué sa femme ? Une telle monstruosité est impossible.

— Croyez-vous ? Lisez les journaux.

— Cela n'arrive pas dans notre milieu !

— Le crime n'a pas de frontière. Pensez également à Micky, qui semble toujours rongé par un quelconque souci. Un jeunot étrange et amer. Sans oublier Tina. Oui, elle paraît très calme, comme en dehors de tout. Mais son visage, constamment figé, m'intrigue. Reste cette pauvre vieille Kirsty.

— Ah ! Peut-être la clef de l'énigme !

Il parut surpris :

— Kirsty ?

— Oui. Après tout, c'est une *étrangère*. Et je crois me rappeler qu'elle souffrait de violents maux de tête à l'époque. Qu'elle ait commis ce crime serait plus vraisemblable que...

— La malheureuse ! Ne comprenez-vous pas qu'en son for intérieur, elle a déjà compris que nous sommes tous d'accord sur un point : sa culpabilité servirait les intérêts de la famille, en ce sens qu'elle n'en fait pas partie ? Son angoisse vous a-t-elle échappé ? J'oserai dire que, dans un certain sens, elle rappelle celle d'Hester. Que peut-elle dire ou faire ? Affirmer qu'elle n'a pas tué celle qui était une patronne et une amie, tout à la fois ? Quelle valeur pour les enquêteurs ? Oui, la situation de Kirsten est intenable, pire que la nôtre... parce qu'elle est *seule*. Chaque mot qu'elle a prononcé, le moindre regard de colère qu'elle a pu jeter sur votre mère, avant le drame, tout, en somme, peut être utilisé contre elle. La pauvre est dans l'impossibilité de prouver son innocence ! Cependant, il doit être possible de découvrir la vérité.

— Par quel moyen ? demanda Mary, visiblement agacée.

— Prononcer certains mots, guetter les réactions, puis insister sur ces détails mêmes qui, généralement, déconcertent un coupable, et laissent les innocents dans une indifférence complète.

Il se tut pendant quelques instants, comme perdu dans ses pensées. Puis, brusquement, il interpella sa femme.

— Ne voulez-vous pas aider les innocents, Mary ?

— Non !

Cette brève réplique claqua comme un coup de fouet, et Philip eut un léger sursaut. Ce que voyant, Mary se rapprocha de son mari et s'agenouilla devant son fauteuil :

— Je ne veux pas que vous vous occupiez de toute cette histoire, Phil ! Cessez de raisonner, et ne recommencez pas à tendre des pièges. Pour l'amour de Dieu, abstenez-vous !

Les sourcils de Durrant s'élevèrent.

— Oh ! murmura-t-il, simplement.

Et, tout pensif, il posa une main sur la blonde chevelure de sa femme.

*

* *

Une nuit blanche pour Micky, étendu sur son lit, les yeux grands ouverts dans l'obscurité.

Ses pensées tournaient en rond – lointain rappel d'un écureuil prisonnier dans sa cage. Le passé ?... Pourquoi était-il impossible de le chasser de son esprit ? Devrait-il se souvenir, toujours aussi clairement, de cette chambre enfumée, et plaisante tout à la fois, comme perdue dans un bas faubourg de Londres ? Se souvenir du petit bonhomme que tous, à l'époque, appelaient « notre Micky » ? Oh ! quelle atmosphère passionnante ! Ces jeux, dans les rues, avec tous les « copains ». Sa mère avec sa chevelure dorée – un rinçage bon marché, se disait-il maintenant, avec son expérience d'adulte et ses violentes colères qui lui avaient valu autant de coups – l'effet du gin, bien entendu. Mais quelle folle gaieté, quand elle était bien disposée ! Quels bons soupers, composés de poisson et de pommes frites, et après lesquels elle chantait des ballades sentimentales. Parfois, ils allaient au cinéma, toujours accompagnés par « l'oncle » du moment. C'est ainsi qu'il devait appeler les « compagnons » de passage, car lui, Micky, n'avait pas connu son père, qui s'était empressé de prendre le large avant sa naissance. Toutefois, sa mère n'avait jamais permis qu'un « oncle » quelconque portât la main sur lui : « Laisse notre Micky ! » disait-elle sur un ton sans réplique.

Puis était venu le branle-bas de la guerre, avec l'attente des bombardiers de Hitler, le hululement souvent tardif des sirènes, le sifflement plaintif des projectiles, les descentes dans le métro. Quelle vie excitante, sous terre ! Toute la rue était là, chacun avec ses sandwiches, ses bouteilles de boisson gazeuse. Voilà ce qu'on appelait « vivre » ! Au centre même de l'action.

Puis on l'avait conduit à la campagne, à « Sunny Point ». Une maison morte et vivante tout à la fois – en ce sens qu'il ne s'y passait jamais rien de sensationnel.

— Tu reviendras à la fin des hostilités, lui avait assuré sa mère, mais sur un ton léger, donnant à entendre qu'il n'en irait pas ainsi.

Elle ne semblait guère affectée par son départ. Et pourquoi ne l'avait-elle pas accompagné ? Beaucoup de gosses avaient été évacués avec leurs mères. La sienne était partie dans le Nord pour travailler dans une usine de munitions. Avec le compagnon de l'époque : « l'oncle Harry ». En dépit des bruyantes embrassades du départ, il aurait dû comprendre que, pour sa mère, c'étaient surtout le gin et les « oncles » qui comptaient.

Et il avait été installé chez les Argyle, tel un captif. Une nourriture bizarre, sans goût ; le coucher à dix-huit heures précises, après une collation idiote (du lait et des biscuits), puis l'insomnie ; il pleurait pendant la plus grande partie de la nuit, appelant sa « petite maman », la tête enfouie sous les couvertures.

Oui, de tout cela *cette femme*, Rachel Argyle, était responsable. Elle s'était pratiquement emparée de lui, et n'avait pas voulu le libérer. Elle tenait des propos sans queue ni tête – des fadaises –, l'obligeait à se livrer à des jeux ennuyeux. De toute évidence, elle voulait obtenir quelque chose de lui, mais il était bien décidé à la lui refuser... Patience ! Il attendrait le moment propice, et, un jour, un jour glorieux entre tous, il reviendrait « à la maison », retrouverait les petites rues, les copains, les autobus rouges, le métro, sans oublier les plats de poisson aux pommes frites, et les chats du quartier. Oui, ce jour viendrait ; la guerre ne pouvait durer éternellement... En attendant, il était cloîtré, tandis que les bombes ne cessaient de tomber sur Londres et que la moitié de la capitale était en feu.

N'importe, il serait bientôt auprès de sa mère, et combien elle serait surprise de voir comme il avait grandi...

Micky poussa un long soupir dans le noir. La guerre avait pris fin, Hitler et Musso n'existaient plus ; plusieurs des enfants étaient rentrés chez eux. Bientôt, pensait-il, ce serait son tour... mais Mrs Argyle en revenant d'une courte visite à Londres lui annonça qu'il resterait près d'elle, et serait son propre petit garçon.

Il avait demandé où était « sa maman » : peut-être avait-elle été victime d'un bombardement ? Ce qui n'eut pas été surprenant, pensait-il, puisque ce malheur arriva à d'autres mères... Dans un sens, il eût peut-être préféré cette mauvaise nouvelle aux explications de Mrs Argyle.

— Non. Elle n'a pas été tuée, mais son travail l'empêche de s'occuper décemment d'un enfant...

Seule conclusion possible : sa maman ne l'aimait pas ; elle ne désirait pas le revoir. Donc, il serait obligé de vivre à « Sunny Point ». Affreux !

Pendant plusieurs jours, il épia les conversations entre Mrs Argyle et son mari, et, un certain soir, il avait entendu des propos sinistres : « Cette femme est trop heureuse d'être débarrassée », puis une allusion à un versement de cent livres. Il apprit ainsi que sa mère l'avait *vendu*.

Quelle humiliation ! Et il n'avait jamais pu se résigner. Cette Argyle l'avait acheté, comme un meuble ou un colifichet ! Il la considérait maintenant comme l'une de ces puissances « infernales » décrites dans un conte, et face à laquelle lui, encore un pauvre enfant, ne pouvait rien... mais il grandirait, et il la tuerait...

Il se sentait presque allégé après avoir pris cette décision. Plus tard, à l'école, les choses semblèrent s'arranger. Mais il haïssait les vacances – toujours à cause de cette femme qui le surveillait sans cesse, réglait son emploi du temps, l'étouffait sous les cadeaux, s'étonnant ensuite de son indifférence.

Il avait horreur de ses baisers – les baisers d'une étrangère – et, plus tard encore, il s'ingéniait à déjouer les projets stupides qu'elle faisait pour son avenir. Être secrétaire dans une banque,

une société quelconque ? Jamais : il se trouverait lui-même du travail.

Ce fut pendant son séjour à l'université qu'il s'efforça de retrouver la trace de sa mère, et apprit, finalement, qu'elle était morte depuis plusieurs années. Une mort tragique dans l'auto que conduisait, à une allure folle, « l'oncle du moment », abominablement ivre.

Dans ces conditions, pourquoi n'avait-il pu oublier le passé ? Pourquoi ne s'était-il pas décidé à profiter de la vie qui s'offrait à lui ?

Et maintenant, qu'allait-il arriver ? Mrs Argyle était morte. Peut-être avait-elle pensé jusqu'à l'ultime minute que Micky lui appartenait ; n'avait-elle pas payé cent livres ? Sans doute était-elle demeurée sous l'impression qu'elle pouvait tout acquérir avec son maudit argent – des voitures, des maisons... des enfants – tel un dieu tout-puissant.

Un dieu ? Non ! Un simple coup de tisonnier et elle était devenue un cadavre semblable à tous les autres – semblable à celui de la femme blonde qui avait été tuée en auto.

Alors, pourquoi continuer à se tourmenter ? Que se passait-il en lui ? Était-ce parce qu'il ne pouvait plus la haïr, du fait qu'elle n'était plus de ce monde ?

Ainsi va la mort...

Quoi qu'il en fût, privé de cette haine, il se sentait perdu. Même, il avait peur !

CHAPITRE XIII

Une chambre d'une propreté méticuleuse. Lentement, Kirsten Lindstrom tressait ses cheveux en deux nattes, peu seyantes, en vérité.

La gouvernante semblait préoccupée ; inquiète, même. Ne savait-elle pas que la police britannique n'aime guère les *étrangers* ? Certes, Kirsten avait vécu assez longtemps en Angleterre pour s'être complètement assimilée aux autochtones, mais qu'importerait aux enquêteurs ? Pour eux, elle n'était pas du pays.

Ce Calgary, se disait-elle, pourquoi avait-il jugé nécessaire de venir à « Sunny Point » ? Justice n'avait-elle pas été faite ? Jacko... le nom seul la troubla, et elle hésita quelque peu avant de donner libre cours à ses pensées...

Oui, dès son enfance, Jacko s'était complu dans le mensonge, dans l'imposture, mais avec un charme, une désinvolture qui lui valaient presque toujours d'être pardonné. Parfois, même, son astuce était telle que, contre toute évidence, elle – Kirsten – ne pouvait s'empêcher de faire confiance à ce démon en herbe. Jacko, quel être maléfique !

Si Calgary avait cru parler en parfaite connaissance de cause, eh bien ! il s'était trompé. Un alibi, la concordance des heures et des lieux, affirmait-il ? Erreur ! Il ignorait qu'une mise en scène de ce genre n'eût pu être qu'un jeu pour Jacko. Pas Kirsten, car personne ne le connaissait mieux qu'elle. Mais qui la croirait, si elle y faisait allusion ? Elle, l'*étrangère* !

Demain, la police les interrogerait, et tous se sentiraient malheureux, portés qu'ils étaient déjà à se dévisager – à se soupçonner, même.

Ces enfants, elle les aimait tant ! N'en savait-elle pas plus long sur leur compte que n'importe qui ? Beaucoup plus que Mrs Argyle. Car, aveuglée par son irrésistible penchant pour « l'emprise maternelle », la défunte les avait considérés, tous,

comme lui appartenant *en bloc*. Au contraire de Kirsten qui, prenant la peine de les étudier *séparément*, avait découvert leurs qualités et leurs défauts respectifs. La raison était, sans doute, que la maternité n'eût pas oblitéré, en elle, tout autre sentiment. Si elle s'était mariée, son époux serait resté au premier plan.

Obnubilée par ses propres faits et gestes, Mrs Argyle n'avait même pas eu conscience de ce qui se passait sous ses propres yeux. Oui, cette secrétaire ; une belle fille, féminine jusqu'au bout des doigts ! Cependant, Leo pouvait encore... ou était-il trop tard maintenant ? Après ce crime, surgissant de la tombe où on le croyait enfoui à jamais, les deux amoureux oseraient-ils se marier ?

Kirsten soupira longuement. Autrefois, elle s'était prise d'affection pour sa patronne : elle l'admirait même. Toutefois, elle avait fini par se rendre compte qu'en fait, Mrs Argyle se montrait trop sûre d'elle-même, autoritaire jusqu'à la tyrannie. En somme, la parfaite image de la femme qui sait tout, et mieux que n'importe qui. Et elle ne fut même pas une vraie *maman*. Si elle avait donné naissance à un bébé, elle se serait sentie plus humble !

Mais pourquoi s'attarder sur Mrs Argyle ? Elle n'était plus de ce monde. Il fallait penser aux autres... et à elle-même. À ce qu'il pouvait arriver demain.

*

* *

Mary Durrant se réveilla en sursaut. Elle venait de rêver qu'elle était redevenue la petite gosse qui vivait à New York. Depuis des années elle ne pensait plus à ses débuts dans la vie. Quel âge avait-elle à l'époque ? Cinq ou six ans ? Dans son sommeil les Argyle l'avaient ramenée du bel hôtel chez sa tante. Ils ne voulaient plus l'emmener ! Elle tremblait d'une rage folle dans son lit, jusqu'au moment où son brusque réveil lui prouva qu'il s'agissait d'un cauchemar.

Alors, elle se prit à évoquer le passé ; combien merveilleuse, cette rencontre avec ses futurs parents adoptifs ! En somme, la

révélation subite de ce que le monde réserve aux riches. « S'il pouvait en être toujours ainsi ! » avait soupiré la gamine d'autrefois.

De fait, il n'y eut pas de difficulté. Que devait-elle faire ? Tout simplement montrer quelque affection. Certes, Mary n'était guère sentimentale, mais elle s'en tira assez bien pour que toute sa vie soit assurée. Des parents plus que fortunés avec tout ce que cela signifiait : vêtements à gogo, voitures, voyages à bord de paquebots luxueux, ou en avion, des serviteurs à sa disposition, des poupées, des jouets coûteux. Un conte de fées devenu vrai !

Domage que d'autres enfants soient venus. En raison de la guerre, naturellement. Mais peut-être en serait-il allé de même en temps de paix. Toujours cet amour maternel ! Vraiment choquant... bestial, oserait-on dire.

En vérité, Mary avait toujours éprouvé un vague dédain pour sa mère adoptive. Quelle stupidité de choisir des enfants parmi les moins favorisés ! Résultat : tendance au crime (Jacko) ; déséquilibre mental (Hester) ; dangereuses sautes d'humeur (Micky) ! Et cette Tina, la mystérieuse métisse ? Comment s'étonner des heurts ? Oh ! Mary Durrant ne pouvait blâmer leurs réactions : elle aussi s'était révoltée, après cette rencontre avec l'aviateur qui lui avait tant plu. Évidemment, Mrs Argyle s'était opposée à leurs projets : « Attendez la fin de la guerre », répétait-elle. Mais Mary avait autant de volonté que sa mère adoptive ; soutenue par son père, elle avait épousé Philip, et la guerre s'était terminée peu de temps après.

Son unique but : avoir son mari entièrement à elle, mais le destin s'était chargé de la décevoir – le destin et *non pas* Mrs Argyle. D'abord vinrent les déboires financiers, puis ce fut cette terrible maladie : la polio, avec paralysie. Dès que Philip avait pu quitter l'hôpital, ils s'étaient rendus à « Sunny Point ». Mais la jeune femme se refusait à courir le risque que son mari devînt le dernier des « adoptés ». Au contraire de Philip qui semblait se faire à l'idée de vivre avec « les autres ».

« Ce serait plus agréable pour vous, disait-il. Les gens vont et viennent, et j'apprécie fort mes entretiens avec votre père. »

Attitude qui l'avait irritée. Pourquoi ne voulait-il pas s'en tenir à la seule compagnie de sa femme ? Pourquoi ce besoin de la présence de Leo Argyle... ou, sans doute, de celle d'Hester ?

À cette pensée, une bouffée de colère la saisit. Ainsi, une fois de plus, sa mère adoptive eût pu gagner la partie ! Mais il n'en avait rien été : Mrs Argyle était morte...

Et, maintenant, toute cette affaire qui revenait à la surface !... Pour quelle raison Philip s'efforçait-il de se mêler de ce qui ne le concernait nullement ?

Il avait même fait allusion à des « pièges »... quelles sortes de pièges ?

*

* *

Le regard de Leo Argyle s'attardait sur la fenêtre. Lentement, l'aube emplissait sa chambre de grisaille.

Il avait réfléchi à tout, et à fond. Aucun doute, maintenant, quant aux difficultés auxquelles Gwenda et lui-même devraient faire face.

Étendu sur son lit, Leo se représentait les choses exactement comme l'officier de police Huish l'eût fait : Rachel entrant dans la bibliothèque, où Gwenda se trouvait à ses côtés, et l'informant des menaces de Jacko. Avec tact, Gwenda était sortie de la pièce. Il avait essayé de reconforter sa femme, lui assurant qu'elle avait eu raison de tenir tête au forcené, que tous les sacrifices du passé s'étant avérés inutiles, que pour le meilleur ou pour le pire, Jacko devait à présent accepter le sort qui l'attendait. Et Rachel l'avait quitté, l'esprit libre.

Puis, Gwenda était revenue près de lui. Après avoir rassemblé le courrier, elle avait demandé si elle pouvait se rendre utile en quoi que ce soit. Sur sa réponse négative, elle avait pris congé. Habituellement, elle longeait le corridor, descendait au rez-de-chaussée, et passait devant le salon (où ce soir-là, Rachel devait être assise à son bureau), avant de sortir de la maison... Hélas ! personne ne l'avait vue. Dans ces conditions, comment prouver qu'elle ne s'était pas arrêtée en cours de route ?

Pour sa part, il était resté dans la bibliothèque. Mais qui était en mesure de témoigner qu'il ne l'avait pas quittée pour se rendre dans la pièce où se trouvait sa femme ?

Oui, tout portait à déduire qu'une « chance » s'était présentée à Gwenda, ou à lui-même. Et le mobile même ne faisait aucun doute, puisque, à cette époque, il aimait déjà Gwenda, et que ce tendre sentiment était partagé. Conclusion : personne ne pourrait jamais confirmer l'innocence ou la culpabilité de l'un ou de l'autre !

*

* *

À quelque trois cents mètres de « Sunny Point », Gwenda Gaughan était, elle aussi, étendue sur son lit, les yeux grands ouverts. Mains crispées, elle évoquait la haine qu'elle avait éprouvée pour Rachel Argyle.

Dans l'obscurité, il lui semblait entendre sa voix :

« Vous pensiez épouser mon mari après ma mort ? Eh bien ! il ne sera jamais à vous ! »

*

* *

Hester rêvait. Elle se voyait auprès de Donald Craig ; puis il l'avait abandonnée sur le bord d'un gouffre. Comme elle hurlait de terreur, Calgary avait surgi, lui tendant les bras, et elle s'était écriée :

« Pourquoi m'avez-vous fait cela ? »

« Je suis venu pour vous aider ! » avait-il répondu.

Son réveil fut brutal.

*

* *

Tina s'était retirée dans une petite chambre d'amis. Paisiblement allongée sur un divan, elle demeurait immobile,

respirant doucement et régulièrement. Une conscience au repos, semblait-il.

Elle pensait à Mrs Argyle en toute sérénité. Aucun ressentiment, loin de là : ses souvenirs étaient empreints d'affection. La défunte ne lui avait-elle pas assuré un foyer confortable, une nourriture appropriée ? Et tous ces cadeaux ! Oui, elle avait aimé Mrs Argyle, et elle regrettait sa mort...

Cependant, les choses n'étaient plus aussi simples. Aussi longtemps que Jacko avait été tenu pour coupable, aucune inquiétude...

Mais, maintenant...

CHAPITRE XIV

L'officier de paix Huish jeta un regard circulaire sur la famille rassemblée autour de lui. Son attitude était toute de douceur, de conciliation, et, quand il prit la parole, sa voix se fit persuasive :

— Je sais, dit-il, qu'il vous est très pénible de revenir sur cette affaire, mais nous n'avons pas le choix. Vous avez certainement pris connaissance de la nouvelle que tous les journaux du matin ont publiée ?

— Une grâce royale ? répondit sèchement Léo.

— Oui, reprit Huish, presque en s'excusant. Cette sorte de phraséologie blesse souvent les oreilles des personnes intéressées. Quoi qu'il en soit, sa signification est claire...

— Ce qui revient à dire que vous vous êtes trompé !

— Je l'admets, dit posément le policier. Cependant, privés que nous étions des preuves apportées, plus tard, par le docteur Calgary, une erreur était inévitable.

Leo se raidit :

— Quand vous l'avez arrêté, mon fils vous a pourtant affirmé qu'un tiers l'avait fait monter dans sa voiture !

— Exact, et nous avons tenté l'impossible pour en avoir la preuve. En vain. Je me rends parfaitement compte de la profonde amertume qu'il vous est impossible de ne pas éprouver à ce sujet, mais je n'ai pas à me justifier : le devoir de la police consiste exclusivement à recueillir le plus grand nombre de témoignages considérés comme valables, et à transmettre son rapport au procureur général. À lui seul de décider de la suite à donner. Cela dit, qu'il me soit permis de vous demander à tous d'écarter tout ressentiment de votre esprit, et de passer en revue, avec moi, les faits qui nous intéressent...

— À quoi bon ? lança Hester d'un ton acerbe. Le vrai coupable doit être loin, et vous ne le trouverez jamais !

L'officier de police se tourna vers la jeune fille :

— Peut-être, miss... ou bien parviendrons-nous à le découvrir ? Vous seriez certainement surprise du nombre des délinquants qui se font prendre plusieurs années après leurs forfaits. Une question de patience, voyez-vous.

Hester baissa la tête, tandis que Gwenda Vaughan tressaillait, comme sous l'effet d'une douche glaciale. Toujours en éveil, son esprit lui avait permis de déceler la menace qu'impliquaient ces paroles, banales en apparence.

Le regard de Huish se porta sur Léo.

— Et maintenant, nous allons commencer par vous, monsieur Argyle.

— Que voulez-vous savoir exactement ? Vous êtes certainement en possession de mes déclarations antérieures, et il est à craindre qu'une nouvelle déposition ne soit pas aussi précise. Entre autres, on a tendance à oublier l'heure exacte à laquelle un fait a eu lieu.

— Je le comprends. Cependant, il y a toujours une chance qu'un incident oublié sous le coup de l'émotion revienne à l'esprit.

— Il n'est même pas exclu, intervint Philip Durrant, qu'après un laps de temps, les choses se présentent sous un jour plus réel.

— D'accord avec vous, répondit Huish qui regarda Durrant avec un vif intérêt.

« Un homme intelligent, pensait-il. Je me demande s'il a une conception personnelle de tout ce drame. »

Mais il en revint à Leo :

— Donc, monsieur Argyle, procédons par ordre. C'était l'heure du thé...

— Oui. Comme d'habitude, il avait été servi à dix-sept heures, dans la salle à manger, et nous étions tous présents, à l'exception de Mr et de Mrs Durrant. Celle-ci avait apporté un plateau dans leur chambre.

— À l'époque, précisa Philip, j'étais encore plus infirme que maintenant. L'hôpital venait de me libérer.

— Je me rends compte, approuva Huish.

Puis il s'adressa à Leo :

- Vous disiez que vous étiez tous présents. C'est-à-dire...
- Ma femme et moi-même, Hester, miss Vaughan et miss Lindstrom.
- Et après ? Parlez sans contrainte.
- Eh bien ! je suis revenu dans la bibliothèque – ici même – avec miss Vaughan, qui m'aidait à la révision d'un chapitre de mon livre sur l'économie au Moyen Âge. Pour sa part, ma femme s'est rendue dans la pièce du rez-de-chaussée qui lui servait de salon et de bureau tout à la fois. Vous devez savoir qu'elle ne manquait pas d'occupations. Ce soir-là, précisément, elle étudiait les plans d'un nouveau terrain de jeux qu'elle se disposait à offrir aux autorités locales.
- Avez-vous *entendu* l'arrivée de votre fils Jack ?
- Non. Plus exactement, j'ignorais que ce fût lui. J'ai cru *entendre* – miss Vaughan également – la sonnette de la porte d'entrée, mais je ne savais pas de quoi il s'agissait.
- Aucune idée quant au visiteur ?
- N'oubliez pas qu'à ce moment précis, j'étais plongé dans le XV^e siècle, et non pas dans le XX^e, donc que mon travail m'absorbait. Au reste, ma femme, miss Lindstrom et Hester – sans oublier le personnel – se trouvaient sur place...
- Sans la moindre affectation, il ajouta :
- ... Personne, dans cette maison, ne s'attendait à me voir descendre pour répondre à un coup de sonnette.
- Veuillez continuer, je vous prie.
- Rien ne s'est passé jusqu'à l'entrée de ma femme dans la bibliothèque, beaucoup plus tard.
- Combien de temps après ?
- Leo fronça les sourcils :
- Après tant de mois, je ne pourrais le préciser. J'ai dû donner une indication à ce sujet, au cours de la première enquête. Disons... une demi-heure... non, trois quarts d'heure, peut-être.
- Le thé s'est terminé juste après dix-sept heures et demie, intervint Gwenda, et je crois qu'il était dix-huit heures quarante quand Mrs Argyle est venue nous voir.
- Et que vous a-t-elle dit ? demanda Huish à Léo.
- Celui-ci répondit, presque avec répugnance :

— Nous avons déjà eu de nombreux entretiens du même genre. Ce soir-là, ma femme m'a fait part de la visite de Jacko, soulignant qu'il s'était montré arrogant au possible et que, seule une somme importante lui éviterait la prison. Puis, elle m'a avisé de son refus de lui donner le moindre penny. J'approuvai cette attitude.

— Jacko a-t-il quitté la maison après ce refus ?

— Sans le moindre doute.

— En avez-vous eu une preuve personnelle, ou Mrs Argyle ?...

— C'est ma femme qui me l'a dit, ajoutant que Jacko était parti, fou furieux. Même, il l'avait menacée, affirmant qu'elle le reverrait bientôt, et qu'il serait sage, de sa part, de tenir la somme exigée à sa disposition.

— L'idée que le garçon pouvait se présenter à nouveau vous a-t-elle inquiété ? Cette question est importante.

— Nullement : nous étions habitués aux éclats de Jacko.

— Ce qui revient à dire que vous n'avez pas pensé qu'il reviendrait pour...

— Non ; et, je vous l'ai dit autrefois, une telle sauvagerie m'a cloué sur place.

— Je le conçois. À quelle heure Mrs Argyle est-elle sortie de la bibliothèque ?

— Ah ! je me souviens, car nous en avons souvent parlé. Quelques minutes avant dix-neuf heures.

Huish interpella Gwenda :

— Le confirmez-vous ?

— Oui.

— Et l'entretien s'est déroulé exactement dans les termes rapportés par Mr Argyle ? N'a-t-il rien oublié ?

— Je n'ai pas entendu toute la conversation. Dès la première allusion de Mrs Argyle aux exigences de Jacko, j'ai pensé que mieux valait me retirer, pour le cas où l'on se serait senti gêné de parler devant moi. Je me suis donc rendue dans la petite pièce voisine, où je tape à la machine. Quand j'ai entendu Mrs Argyle sortir, je suis revenue.

— Et cela s'est passé à ?...

— Juste avant dix-huit heures cinquante-cinq.

- Ensuite, miss Vaughan ?
- J'ai demandé à Mr Argyle s'il désirait reprendre son travail, mais il m'a répondu que l'entretien avec sa femme avait coupé le fil de ses idées. Aussi me suis-je retirée, après m'être assurée qu'il n'avait plus rien à me faire faire.
- L'heure ?
- Dix-neuf heures cinq.
- Vous êtes descendue au rez-de-chaussée, puis vous avez gagné le jardin par la porte principale ?
- Oui.
- Et le salon-bureau de Mrs Argyle se trouve immédiatement à gauche de cette issue ?
- D'accord.
- La porte de cette pièce était-elle ouverte ?
- Entrebâillée, seulement.
- Avez-vous pris congé de Mrs Argyle ?
- Non.
- Le faisiez-vous d'habitude ?
- Il eût été déplacé de la déranger, sachant qu'elle était toujours très occupée.
- N'empêche que si vous étiez entrée dans son bureau, vous auriez pu voir son cadavre...
- Gwenda haussa légèrement les épaules :
- Possible, mais j'imagine – en fait, nous le pensions tous à l'époque – qu'elle avait été tuée plus tard. Jacko n'aurait pas eu le temps de...
- Elle se tut brusquement.
- Vous semblez demeurer sous l'impression que Jacko l'a tuée. Or, ce n'est plus le cas. Dans ces conditions, la victime aurait très bien pu être morte à ce moment.
- Je le suppose...
- Dès votre départ de « Sunny Point », vous êtes rentrée directement chez vous ?
- Oui. Ma logeuse m'a même adressé la parole à mon arrivée.
- Bien. Et avez-vous rencontré quelqu'un sur votre chemin ? Je veux dire près de « Sunny Point ».

— Je ne le pense pas. (Le front de Gwenda se plissa.) À la vérité, je ne m'en souviens pas exactement, maintenant. Il faisait froid, la nuit était tombée et le chemin se termine en cul-de-sac. J'ai l'impression de n'avoir vu personne jusqu'à l'auberge du *Lion Rouge*. Plusieurs individus allaient et venaient dans ces parages.

— Aucune voiture n'est passée devant vous ?

Une courte hésitation et la jeune femme répondit :

— Ah ! il me revient qu'une auto m'a éclaboussée au passage. Même, j'ai dû nettoyer ma jupe chez moi.

— Quel genre de voiture ?

— Aucune souvenance. Je sais seulement qu'elle m'a presque frôlée à l'entrée de notre allée. Peut-être son conducteur se dirigeait-il vers l'une des maisons du voisinage ?

Sans transition, Huish interpella Leo de nouveau :

— Un point encore, monsieur Argyle : aviez-vous la moindre idée du mariage de votre fils ?

— Nullement ! Quand la femme de Jacko s'est présentée, dès le lendemain du crime, j'ai éprouvé un grand choc. Miss Lindstrom est venue me trouver et m'a dit : « Il y a une jeune personne au rez-de-chaussée qui prétend être l'épouse de Jacko. *Ce ne peut être vrai !* » Elle était aussi bouleversée que moi ! N'est-ce pas, Kirsty ?

— Il m'était impossible de la croire ! répondit la gouvernante. Je le lui ai fait répéter à deux reprises avant d'aller prévenir Mr Argyle. Inouï !

Huish se tourna vers Hester :

— Miss Argyle, voulez-vous me rappeler ce que vous avez fait après le thé ?

— Je ne m'en souviens pas, répondit la jeune fille, toujours renfrognée. Comment le pourrais-je après deux ans ?

— Elle m'a aidée à laver les tasses et la théière, intervint Kirsten. Hester devait sortir un peu plus tard et assister à une représentation au théâtre de Drymouth.

Pour sa part, Hester ne semblait guère disposée à collaborer :

— Pourquoi insister ? dit-elle à Huish. Tout n'est-il pas déjà inscrit dans votre carnet ?

- Tout ? Sait-on jamais ? répondit posément le policier.
- Miss Argyle, veuillez préciser l'heure à laquelle vous avez quitté la maison.
- À dix-neuf heures environ.
- Avez-vous entendu l'altercation entre Mrs Argyle et votre frère ?
- Non. À ce moment, j'étais au premier étage.
- En revanche, vous avez vu Mrs Argyle avant de sortir ?
- Oui. J'étais à court d'argent et je me suis souvenue qu'il ne restait pas assez d'essence dans ma voiture. Aussi me suis-je rendue auprès de ma mère, juste avant mon départ, pour lui demander quarante shillings – ce qui me suffisait amplement.
- Et elle vous les a donnés ?
- Non, c'est Kirsten.
- Huish parut légèrement surpris :
- Votre précédente déclaration ne faisait pas mention de ce détail.
- Eh bien ! il en a été ainsi ! répliqua Hester, d'un air de défi. Kirsten, qui se préparait à sortir, se trouvait dans le vestibule, et m'ayant entendu parler à ma mère, éleva la voix, disant qu'elle pouvait, elle-même, me remettre la petite somme. Mère a répondu aussitôt : « D'accord. Kirsten te la donnera. J'ai beaucoup à faire... »
- Je devais porter un paquet à l'Association des femmes du district, coupa Kirsten, et je savais que Mrs Argyle était très occupée.
- Quelle importance attachez-vous au fait que l'une ou l'autre m'ait donné l'argent ? s'écria Hester, exaspérée. En somme, vous désirez savoir quand j'ai vu ma mère vivante pour la dernière fois ?... C'est à ce moment-là, précisément. Elle était assise à son bureau, penchée sur des plans. Dois-je vraiment vous rappeler le but de ma visite et l'intervention de Kirsten ? Après avoir reçu les quarante shillings, je suis revenue dans le salon pour prendre congé de ma mère. Elle m'a souhaité une agréable soirée et conseillé de ne pas conduire trop vite – ce qu'elle faisait toujours. Enfin, j'ai sorti la voiture du garage...
- Et miss Lindstrom ?
- Oh ! elle est partie aussitôt après m'avoir donné l'argent.

Kirsten ajouta sur-le-champ :

— L'auto d'Hester m'a dépassée au moment où je sortais de notre allée. Donc, elle a dû démarrer immédiatement après mon propre départ. Puis, Hester a pris la direction de la grand-route, tandis que j'obliquais à gauche, vers le village.

Hester ouvrit la bouche – peut-être désirait-elle préciser un point... mais elle se tut.

Ce qui surprit Huish. Kirsten Lindstrom avait-elle voulu prouver que la jeune fille n'avait pas eu le temps de commettre le crime ?

Très posément, le policier s'adressa ensuite à Kirsten :

— Miss Lindstrom, voulez-vous me dire tout ce dont vous vous souvenez ?

La gouvernante semblait nerveuse :

— Après le thé, dit-elle, j'ai débarrassé la table avec l'aide d'Hester, qui s'est ensuite rendue au premier étage. Puis, Jacko est arrivé.

— L'avez-vous entendu ?

— Oui. Je lui ai même ouvert, car il avait, paraît-il, oublié sa clef. Il s'est rendu directement auprès de sa mère. Du vestibule, j'ai cru comprendre qu'il affirmait être dans une impasse et que Mrs Argyle devait l'aider. C'est tout, car je suis allée dans la cuisine où il me fallait préparer le repas du soir.

— Avez-vous eu connaissance de son départ ?

— Forcément ! Il était furieux. Je suis revenue dans le vestibule où il hurlait qu'on le reverrait avant peu, et qu'il espérait bien que sa mère céderait, *sinon*... Oui, il a prononcé ce mot. Une menace, sans aucun doute.

— Et...

— Il est parti en faisant claquer la porte. Bouleversée, Mrs Argyle est sortie de son salon. « Vous avez entendu ? » m'a-t-elle dit. Puis, elle a rejoint Mr Argyle au premier étage. Pendant ce temps, j'ai mis le couvert pour le souper avant d'aller m'habiller pour me rendre à l'Association des femmes où une exposition florale devait avoir lieu le lendemain. Ces dames avaient besoin de plusieurs livres, et Mrs Argyle avait consenti à les leur prêter.

— Et à quelle heure êtes-vous rentrée ?

— Il devait être environ dix-neuf heures et demie. J'ai ouvert avec ma propre clef et je me suis rendue aussitôt dans le salon de Mrs Argyle, pour lui transmettre les remerciements de ses amies et une lettre. Elle était toujours assise à sa table, mais... la tête renversée en avant et entre ses bras... J'ai vu le tisonnier sur le tapis et un tiroir sorti aux trois quarts. D'emblée, l'idée d'un cambriolage m'est venue à l'esprit... Et, maintenant, vous devez savoir aussi bien que moi que c'est vrai... Il n'a pu s'agir que d'un cambrioleur venu du dehors !

— Quelqu'un à qui Mrs Argyle elle-même, aurait ouvert la porte ? s'étonna Huish.

— Pourquoi pas ? répliqua vertement Kirsten. Elle était si bonne ! Et elle n'avait aucune peur des gens, ou de n'importe quoi. D'autre part, elle n'était pas seule dans la maison : il y avait son mari, Gwenda, Mary. Elle pouvait appeler...

— Précisément, coupa Huish, elle n'a pas appelé !

— Rien d'étonnant quand on réfléchit. Le visiteur – quel qu'il soit – a dû lui raconter une histoire plausible, sachant qu'elle l'écouterait sans méfiance. Ensuite, elle a sans doute cherché son carnet de chèques, ce qui a permis à l'intrus de se saisir du tisonnier et de la frapper. Peut-être ne voulait-il que l'étourdir avant de rassembler son butin – argent ou bijoux.

— On n'a guère l'impression qu'il ait été très curieux ; ne s'est-il pas contenté de fouiller un seul tiroir !

— Sans doute a-t-il entendu du bruit – ou perdu son assurance... ou, encore, découvrant qu'il l'avait tuée, s'est-il empressé de prendre la fuite...

Kirsten se pencha vers Huish. Ses yeux semblaient l'implorer.

— Cela a dû se passer ainsi, dit-elle. Il ne *peut* en être autrement !

L'insistance de la gouvernante retenait toute l'attention du policier. Voulait-elle protéger un membre de la famille ?

Quoi qu'il en fût, il répondit à miss Lindstrom sur un ton dégagé :

— Il semble qu'il doive en être ainsi.

Kirsten ne put réprimer un léger soupir de satisfaction. Un court silence, et Huish porta son regard sur les Durrant :

— Avez-vous, l'un ou l'autre, entendu quelque chose ?

— Absolument rien, répondit Philip, sans hésiter.

L'attention du policier se concentra sur Mary.

— Non, affirma-t-elle. (Ses yeux limpides étaient fixés sur Huish.) De fait, nous jouions au piquet.

Son mari se demanda pourquoi il se sentait légèrement troublé ; sa femme n'avait-elle pas répondu comme il le lui avait conseillé ? Peut-être était-ce en raison de la perfection de son comportement, de ce ton de profonde conviction.

« Polly, ma chère, vous mentez merveilleusement ». pensa-t-il.

— En ce qui me concerne, reprit-il à haute voix, j'étais, je suis encore incapable d'aller et venir.

Restaient les deux membres de la famille qui, jusqu'à ce moment, n'avaient pas prononcé un mot ; Micky était confortablement assis, mains croisées, une lueur moqueuse dans le regard ; frêle et gracieuse, Tina s'appuyait au dossier de sa chaise, observant tour à tour chacune des personnes présentes.

Huish les interpella :

— Je sais que vous n'étiez pas à « Sunny Point ». Cependant, vous pourriez peut-être essayer de vous remettre en l'esprit ce que vous avez fait le soir du drame ?

— Votre mémoire a-t-elle vraiment besoin d'être rafraîchie ? demanda Micky, plus sarcastique que jamais. Pour ma part, je suis encore capable de débiter ma petite histoire. Donc, j'étais loin de la maison et j'essayais une voiture ; des ennuis avec l'embrayage, et cela a duré longtemps. Itinéraire : Drymouth à Minchin, et retour par Ipsley. Malheureusement, les autos sont muettes ; inutile d'espérer une quelconque confirmation.

Huish ne cilla pas. Cependant, pour la première fois, Tina esquissa un mouvement en direction de Micky. Mais son visage était vide d'expression.

— Et vous, miss Argyle ? demanda le policier à la métisse. Je crois savoir que vous travaillez à la bibliothèque de Redmyn...

— Oui. Elle ferme à dix-sept heures trente. Ce soir-là, j'ai fait quelques emplettes dans la grand-rue, puis je suis rentrée chez moi – un petit studio plutôt qu'un appartement. Le temps de

préparer mon souper et j'ai passé la soirée à écouter des disques.

— Vous n'êtes pas sortie ?

— Non.

— Absolument certaine ?

— Tout à fait.

— Vous avez une voiture, semble-t-il ?

— Exact.

— Un véritable pot de yaourt ! ironisa Micky. Du bruit, des pannes et tout ce qui s'ensuit.

— En effet, j'ai une auto à trois roues, admit Tina, toujours aussi calme.

— Où la garez-vous ? reprit Huish.

— Dans la rue même, près de l'immeuble. C'est là que les locataires laissent leurs voitures.

— Et vous ne pouvez rien nous dire d'intéressant ?

Le policier n'eût pu dire exactement pourquoi il insistait.

— Je ne crois pas qu'il me soit possible de vous informer davantage, répondit-elle.

Micky lui jeta un rapide coup d'œil ; de son côté, Huish soupirait. Tant et si bien que Leo Argyle lui adressa la parole :

— Je crains que le résultat de tout cela ne soit maigre.

— On ne sait jamais, répondit l'officier de police. À propos, je suppose que vous vous êtes rendu compte de l'une des anomalies de cette très étrange affaire ?

— Je ne suis pas certain de suivre votre pensée.

— Il s'agit de l'argent. Plus exactement de la somme que Mrs Argyle avait retirée de sa banque, et, en particulier, du billet de banque portant un nom et une adresse au verso : Mrs Bottleberry, 17, avenue Bangor. Le fait qu'il ait été trouvé, avec d'autres, en possession de Jack a joué un grand rôle dans l'affaire. Votre fils a juré avoir reçu le tout des mains de Mrs Argyle, mais celle-ci a affirmé à vous-même et à miss Vaughan qu'elle ne lui avait pas donné un penny. Une question s'impose donc : comment s'est-il approprié les cinquante livres dont il était détenteur ? Jack n'est pas revenu à « Sunny Point », le témoignage du docteur Calgary le prouve. En conséquence, il

devait avoir cette somme sur lui à son départ de votre maison.
Qui la lui a donnée ?

Il fit brusquement face à Kirsten Lindstrom :

— Vous, peut-être ?

La gouvernante rougit d'indignation :

— Certainement pas. Comment l'aurais-je pu ?

— Où Mrs Argyle déposait-elle son argent ?

— Dans un tiroir de son bureau, la plupart du temps.

— Un tiroir fermé à clef ?

— Peut-être le fermait-elle ainsi avant d'aller se coucher.

Le regard de Huish se porta aussitôt sur Hester :

— Avez-vous pris les cinquante livres dans le tiroir pour les donner à Jack ?

— J'ignorais même qu'il y avait des billets de banque à cet endroit. Et, admettant le contraire, comment aurais-je pu m'en saisir sans être vue par ma mère ?

— Une excellente occasion s'est présentée quand votre mère a rejoint Mr Argyle au premier étage.

Le policier se demandait si la jeune fille soupçonnerait le piège et l'éviterait.

Elle s'y laissa prendre sur-le-champ :

— Mais à ce moment-là, Jacko était déjà parti. Je...

Un arrêt brutal ; Hester semblait consternée.

— Je constate que vous savez l'heure à laquelle votre frère est sorti de « Sunny Point », dit le policier.

Cette fois, la réponse fut rapide :

— Je la connais maintenant, mais je l'ignorais alors. Ne vous ai-je pas dit qu'à ce moment, je me trouvais dans ma chambre et que je n'avais rien entendu ? De toute façon, il ne me serait jamais venu à l'idée de donner quoi que ce soit à Jacko...

— Qu'il me soit permis d'affirmer, interrompit Kirsten, rouge d'indignation, que si j'avais remis de l'argent à Jacko, c'eût été le mien. Je ne l'aurais pas volé.

— Aucun doute à ce sujet, répondit Huish, mais vous voyez où tout cela nous conduit : en dépit de ce qu'elle vous a affirmé (il se tourna vers Léo), Mrs Argyle a dû donner, *elle-même*, les billets à son fils.

— Impossible à croire ! répliqua Léo. Pourquoi me l'aurait-elle dissimulé ?

— Soyez persuadé, monsieur Argyle, qu'elle n'aurait pas été la seule mère à cacher son indulgence à l'égard d'un fils.

— Vous vous trompez, Huish ! Ma femme n'usait jamais de détours.

— Mon impression est que, dans ce cas, elle a agi de la sorte, coupa Gwenda Vaughan. En fait, il ne peut en être autrement. Comme l'officier de police l'a souligné, c'est la seule réponse à l'énigme.

— Et, reprit Huish, posément, il nous faut considérer l'affaire sous un angle totalement différent. Au moment de l'arrestation, nous pensions que Jack Argyle mentait : maintenant, nous avons la preuve que sa prise en charge par Calgary était réelle. Donc, ses explications au sujet des billets peuvent être également valables et, je le répète, il est plus que probable qu'il les a reçus des mains de sa mère.

Il y eut un silence. Un silence oppressant. Soudain le policier se leva :

— Il ne me reste qu'à vous remercier. Certes, les données sont encore vagues, mais qui sait...

Après l'avoir accompagné jusqu'à la porte, Leo revint auprès de la famille et soupira longuement.

— Eh bien ! c'est terminé... pour le moment, du moins, murmura-t-il.

— Pour toujours, s'écria Kirsten. *Ils ne sauront jamais !*

— Et quel avantage, *pour nous* ? riposta Hester.

Son père se rapprocha d'elle :

— Ma chérie, calmez-vous. Le temps efface tout.

— Oh ! pas ces sortes de choses ! Que pouvons-nous faire ?

— Venez avec moi, dit Kirsten, en lui tendant les bras.

— Je n'ai besoin de personne, répliqua la jeune fille.

D'un geste brutal, elle écarta la gouvernante et sortit en toute hâte. Puis, dans le vestibule, une porte claqua. Tournée vers Léo, Kirsten paraissait affolée.

— Toute cette histoire va la rendre malade ! gémit-elle.

— D'ailleurs, je ne crois pas que *ce soit exact*, murmura Philip qui semblait plongé dans ses pensées.

— À quoi faites-vous allusion ? s'enquit Gwenda.

— À ce que vient de dire Kirsten, à savoir que nous ne connaissons jamais la vérité... De fait, je sens déjà des fourmillements dans mes doigts !

Un étrange sourire illuminait son visage qui, à ce moment, évoquait assez bien celui d'un faune.

— Philip, soyez prudent ! dit Tina, toujours aussi placide.

Il la regarda avec surprise :

— Que savez-vous de tout cela, petite fille ? lui demanda-t-il.

— J'espère que je ne sais rien, répondit la métisse, appuyant sur chaque mot.

CHAPITRE XV

— Vous ne me donnez pas l'impression d'avoir obtenu un résultat, dit le commissaire divisionnaire Finney à Huish, dès son entrée dans le bureau.

— Rien de précis, répondit l'officier de police. Cependant, je n'ai pas entièrement perdu mon temps.

— Je vous écoute.

— Eh bien ! les heures et les lieux demeurent les mêmes : à environ dix-neuf heures, Mrs Argyle était encore vivante. Elle a eu un entretien avec son mari et Gwenda Vaughan au premier étage, puis Hester l'a vue un peu plus tard dans son salon du rez-de-chaussée. Aucun doute à ce sujet : ces trois personnes réunies n'ont pu se donner le mot. Jack Argyle étant désormais hors de cause, il est possible que la victime ait été assommée par son mari, à un quelconque moment entre dix-neuf heures cinq et dix-neuf heures trente, ou par Gwenda Vaughan, à dix-neuf heures cinq, avant le départ de celle-ci pour son domicile. À moins que ce ne soit Hester, quelques minutes auparavant, ou Kirsten Lindstrom, quand elle est revenue d'une course dans le village, juste avant dix-neuf heures trente. En ce qui concerne Philip, sa paralysie lui donne un alibi, mais celui de sa femme ne vaut que par le seul témoignage du mari. Elle aurait pu, très facilement, descendre au rez-de-chaussée et tuer sa mère – si elle l'avait voulu – entre dix-neuf heures et dix-neuf heures trente, à la condition que Philip Durrant entre dans son jeu. Cependant, le mobile m'échappe. De fait, et pour autant que je puisse m'en rendre compte, deux personnes seulement avaient un mobile *réel* ! Leo Argyle et Gwenda Vaughan.

— Déduction ; c'est l'un d'eux, ou tous les deux sont coupables !

— Je ne crois pas qu'ils aient agi de concert. À mon point de vue, le crime n'a pas été prémédité ; je penserais, plutôt à un geste spontané, à une impulsion. Essayons de vivre le drame :

Mrs Argyle se rend dans la bibliothèque et informe son mari et sa secrétaire des menaces de Jack. Supposons qu'un peu plus tard, Leo Argyle soit descendu voir sa femme pour lui parler de nouveau de leur fils adoptif, ou pour une raison tout autre. Le hasard veut que le plus grand calme règne dans la maison. Personne au rez-de-chaussée. Le mari entre dans le salon de Mrs Argyle qu'il aperçoit assise à son bureau, le dos tourné ; presque en même temps, son regard se porte sur le tisonnier, là où Jack l'a jeté après avoir menacé sa mère... Le choc mental intervient : parfois, les hommes calmes, renfermés, ne résistent pas à l'impulsion. Le temps de couvrir sa main droite avec un mouchoir – pas d'empreintes ! – de se saisir du tisonnier, et la malheureuse est assommée. D'instinct, Argyle ouvre un tiroir pour faire croire à un cambriolage ; il ne lui reste qu'à remonter l'escalier et à attendre, dans la bibliothèque, qu'on découvre le cadavre. Autre version : il n'est pas exclu qu'avant de se rendre chez elle, Gwenda Vaughan ait jeté un coup d'œil dans le salon et que la colère l'ait saisie. Dans son esprit, Jacko serait le bouc émissaire, et le mariage avec Argyle deviendrait possible.

Le commissaire divisionnaire hocha la tête :

— Bien raisonné ! Il va de soi que le couple a pris la précaution de ne pas annoncer ses fiançailles trop tôt. Tout cela semble plausible. Hélas ! ce genre de crime devient monotone : le mari et la troisième personne, ou l'épouse et son complice... toujours la vieille histoire ! Mais dans ce cas particulier, qu'allons-nous faire ? Avez-vous une idée ?

— Aucune, monsieur. Certes, nous pouvons avoir une quasi-certitude, mais où est la preuve ? J'entends une preuve susceptible d'être prise en considération par un juge.

— Je vous comprends. Mais, en votre âme et conscience, êtes-vous déjà convaincu ?

— Pas autant que je le désirerais, répondit l'officier de police avec regret.

— Ah ! Et pourquoi ?

— Il convient de prendre la personnalité de Leo Argyle en considération.

— Rien d'un criminel, voulez-vous dire ?

— Je pense, non pas au crime même mais à Jack. On s' imagine difficilement qu'Argyle ait compromis ce garçon, sciemment.

— N'oubliez pas qu'il ne s'agissait pas de son propre fils. Il est fort possible qu'il ne l'ait guère aimé. Même qu'il ait éprouvé un certain ressentiment, du fait des attentions dont Mrs Argyle le comblait.

— Peut-être. Cependant, il semble que Leo vouait une grande affection à tous les enfants.

— Hum ! Mais passons à la jeune femme, Gwenda Vaughan.

— Je ne suppose pas qu'elle aurait eu les mêmes scrupules à l'égard de Jack. Les femmes sont impitoyables !

— De toute façon, la théorie selon laquelle l'un ou l'autre est coupable semble vous donner satisfaction.

— Dans un certain sens, oui.

— Pas davantage ?

— Non. Voyez-vous, il se passe certainement quelque chose à « Sunny Point ». J'ai eu conscience de menées souterraines.

— Expliquez-vous plus clairement, Huish !

— Il conviendrait de savoir ce qu'ils pensent tous ; j'entends de l'un ou de l'autre d'entre eux.

— Je saisis. Vous vous demandez s'ils n'ont pas déjà découvert le coupable.

— Exact. Sont-ils tous au courant et d'accord pour taire la vérité ? En outre, il y a cette Suédoise, un vrai paquet de nerfs ; toujours en état d'alerte. Est-ce parce qu'elle est coupable ? ou a-t-elle peur pour un quelconque membre de la famille ? J'ai l'impression que cette deuxième version est la bonne.

— Peur pour Leo ?

— Non. J'inclinerais à penser qu'elle craint pour Hester. Et il y a aussi la petite métisse qui travaille à la bibliothèque de Redmyn.

— Elle n'était pas auprès de la famille, le soir du crime.

— Non. Mais je me doute qu'elle sait quelque chose.

— Aurait-elle des soupçons ou une certitude ?

— Son inquiétude est telle que je ne suppose pas qu'il s'agisse de simples soupçons. Et n'oublions pas l'autre garçon, Micky. Évidemment, il était également absent, pilotant une

voiture à quelque distance de « Sunny Point ». Aucun témoin, toutefois. Il aurait très bien pu faire un détour jusqu'à la maison, entrer dans le salon du rez-de-chaussée, tuer Mrs Argyle et s'enfuir à pleins gaz. Au reste, Gwenda Vaughan m'a donné un détail qui ne figure pas dans les déclarations faites il y a deux ans : une auto l'a dépassée à l'entrée de la petite allée privée qui longe quatorze maisons, exactement. Le conducteur de cette voiture a pu se rendre à l'une d'entre elles... et pourquoi pas à « Sunny Point » qui fait partie du bloc ?

— Pour quelle raison aurait-il tué sa mère adoptive ?

— Je n'en vois pas, mais il peut y en avoir une.

— Qui la connaîtrait ?

— Ils devraient ne pas l'ignorer. Mais de là à nous la révéler, il y a une grande différence !... J'entends s'ils se rendent compte du but vers lequel tendent nos questions.

Finney esquissa un sourire :

— Je me doute de vos intentions diaboliques. Qui allez-vous soumettre à la torture ?

— D'abord, Lindstrom. Mais il ne sera pas facile de forcer ses défenses. Nous avons également Philip Durrant.

— Que voulez-vous obtenir de lui ?

— J'ai idée qu'il commence à avoir des vues toutes personnelles sur notre affaire. Peut-être n'est-il guère disposé à me les confier, mais je pourrais sans doute me rendre compte de son état d'esprit.

*

* *

— Allons nous promener, Tina. Nous avons grand besoin d'exercice.

Surprise, la jeune fille hésita avant de répondre :

— Aller dehors... Nous allons être frigorifiés !

Cette seule pensée la fit frissonner.

— Je vois que vous n'aimez pas l'air pur, reprit Micky. N'empêche qu'une randonnée vous sera profitable. Venez, Tina, je désire vous parler, et oublier cette sinistre affaire.

La jeune métisse se leva de sa chaise avec une grâce nonchalante. Dans le vestibule, elle s'enveloppa frileusement dans un manteau de cheviotte à col de fourrure et ils sortirent aussitôt.

— Vous ne vous déciderez donc jamais à porter un pardessus, Micky ?

— Je suis insensible au froid !

— Brr ! La campagne me fait horreur à cette époque. Je voudrais vivre dans une région chaude et toujours illuminée par le soleil.

— On vient de m'offrir un emploi dans une contrée torride – sur le golfe Persique, répondit Micky. Il s'agirait d'organiser les moyens de transport.

— Avez-vous l'intention d'accepter ?

— Je ne pense pas... À quoi bon ?

Ils contournèrent la maison et empruntèrent un chemin qui, zigzaguant entre les arbres, aboutissait à une rivière, au bas de la colline. À mi-chemin, ils s'arrêtèrent près d'un bungalow, à l'abri du vent, et se prirent à regarder l'eau qui coulait paisiblement, en contrebas.

— Quel beau point de vue ! s'écria Micky.

Tina laissait errer ses yeux avec indifférence.

— Il semble, répondit-elle, simplement.

Une lueur d'affection éclaira le visage du jeune homme :

— Insensible petite Tina qui n'apprécie pas le charme d'un paysage reposant ! N'avez-vous jamais admiré la nature ?

— Je n'ai pas souvenance, répliqua-t-elle avec une pointe d'ironie, que, depuis votre arrivée dans ce pays, vous ayez vous-même apprécié ses attraits. Ne cessiez-vous pas de vous tourmenter et de vouloir retourner à Londres ?

— Je n'appartenais pas à cette contrée.

— Ah ! voilà donc la raison de votre attitude ! Vous ne faites corps avec aucun milieu.

— Aucun milieu ? murmura-t-il comme hébété. C'est peut-être vrai, après tout. Mais, Tina, quelle pensée effrayante ! Vous vous souvenez du vieux couplet que Kirsten avait l'habitude de nous chanter : *Ô colombe, à la poitrine si blanche ?...*

— Non.

— Alors, écoutez-moi : Ô colombe chérie, je ne suis de nulle part ; je n'ai aucun refuge, que ce soit sur terre ou sur les flots ; ma seule place est dans ton cœur !

Son regard se concentra sur Tina.

— Je suppose que cela pourrait être vrai, murmura le jeune garçon.

Tina lui effleura le bras.

— Asseyons-nous ici, Micky. Il fait moins froid.

Comme il obéissait, elle ajouta :

— Est-il nécessaire de vous sentir toujours aussi malheureux ? Pourquoi ne pouvez-vous pas l'oublier ?

— De qui voulez-vous parler ?

— De votre mère, évidemment.

— L'oublier ! s'écria Micky avec amertume. Ai-je une chance de la chasser de mon esprit après la scène qui s'est déroulée ce matin ? Lorsqu'une personne a été tuée, la police ne vous permet guère d'oublier.

— Erreur d'interprétation, Micky : je faisais allusion à votre *propre* mère.

— Quelle raison aurais-je de penser à elle ? Je ne l'ai pas revue depuis l'âge de six ans.

— Mais, Micky, elle était toujours présente à votre esprit !

— Vous l'ai-je jamais dit ?

— C'eût été inutile. Parfois, on devine ces sortes de choses.

Micky pencha la tête, puis, la relevant soudainement, il fixa son vis-à-vis :

— Vous êtes si douce, si frêle, Tina ! Oui, exactement un chaton et on a envie de vous caresser... Minet, minet !...

Sa main allait et venait sur l'une des manches du manteau de Tina qui, immobile, le laissait faire, tout en souriant.

Brusquement, Micky devint sérieux.

— Contrairement à nous tous, vous ne la haïssez pas. Je parle de Mrs Argyle.

— Vous étiez des ingrats ! Souvenez-vous de tout ce que vous lui devez. Une maison, la chaleur du foyer, la bonté, une cuisine délicieuse : rien ne nous était refusé !

— Oui, répliqua Micky avec impatience, des tasses remplies de crème et beaucoup de caresses. C'est tout ce que vous désiriez, vous, le chaton !

— Je suis reconnaissante, tout simplement.

— Ne comprenez-vous pas qu'il est impossible d'être reconnaissant quand on se sent *obligé* de l'être ? Dans une large mesure, la *nécessité* de la gratitude est intenable. Pour ma part, je ne voulais pas être transféré à « Sunny Point » ; je n'avais nul besoin de vivre dans le luxe ; au contraire, j'entendais rester dans ma propre maison...

Tina l'interrompit :

— Si vous étiez resté à Londres, une bombe aurait pu vous tuer.

— Du moins, serais-je mort chez moi, parmi les gens que j'aimais, dans le milieu auquel, précisément, j'appartenais... Nous voilà revenus au même point : rien de pire que de se sentir étranger à tout ce qui nous entoure. Mais, pour vous, seuls comptent les faits matériels !

— Dans un certain sens, vous avez peut-être raison. Ce qui expliquerait pourquoi mes réactions diffèrent des vôtres. Il me doit être plus facile qu'à vous d'éprouver de la reconnaissance, car, avant mon arrivée à « Sunny Point », je ne désirais pas rester la pauvre que j'étais. Je voulais *devenir* quelqu'un d'autre, contrairement à vous, Micky. Et c'est grâce à *elle* que je suis Christine Argyle, entourée d'affection et vivant confortablement. Je l'aimais, à cause de tout cela !

— Et votre propre mère ? Ne pensez-vous jamais à elle ?

— Quelle raison aurais-je ? Quand je l'ai quittée, je n'avais que quatre ans. Cependant, je me souviens qu'elle me terrifiait ; toutes ces querelles avec des matelots ! Et, je m'en rends compte maintenant, elle était presque toujours ivre...

Tina parlait presque sur un ton détaché :

— Je ne veux pas m'en souvenir. Mrs Argyle était ma vraie mère et « Sunny Point » est mon foyer. Pourquoi en est-il allé autrement avec vous ?... Tout simplement parce que la rancune vous tenaillait. Une rancune que vous n'éprouviez pas *réellement* pour Mrs Argyle !

— Quoi !

— C'était votre propre mère que vous haïssiez, sans vous en rendre compte et, si vous prenez la peine de réfléchir, vous finirez par l'admettre. J'affirmerai même que, admettant que vous avez tué Mrs Argyle – et c'est possible – en réalité, vous vouliez vous venger de votre propre mère.

— Tina !... Par le diable, que me racontez-vous là ?

— Maintenant, reprit la métisse, sans se déconcentrer, vous n'avez plus personne à haïr, le résultat est que vous vous sentez seul et désœuvré. Mais il vous faut apprendre à vivre sans rancune ; on y parvient avec de la volonté.

— Dites-moi plutôt où vous voulez en venir en insinuant que j'aurais été capable de tuer... Vous savez parfaitement que, ce soir-là, j'essayais la voiture d'un client, près de Minchin !

— *En vérité ?*... demanda simplement Tina.

Elle se leva et se dirigea vers le promontoire qui dominait la vallée. La voix de Micky résonna étrangement derrière elle.

— Que signifie votre réserve ?

Le temps de pointer un doigt devant elle et la jeune métisse passa à un sujet tout différent :

— Qui sont ces deux personnes sur la petite plage ?

— Hester et son ami le docteur, je crois. Mais ne vous approchez pas trop du bord !

— Seriez-vous tenté de me pousser dans le vide ? Vous le pourriez aisément. Je suis si petite !

— Idiote !... Répondez-moi plutôt : pourquoi m'avez-vous donné à entendre que j'aurais pu me rendre à « Sunny Point » le soir du drame ?

Silencieuse, Tina reprit le chemin du bungalow. Mais Micky était tenace :

— Avez-vous toujours cru, Tina, que j'étais à la maison quand *elle* a été tuée ?

Aucune réponse.

— Pourtant, vous n'en avez rien dit, à l'époque !

— Pourquoi aurais-je parlé ? Il était tellement évident que Jacko avait commis le crime !

— Et, maintenant, il est tout aussi évident qu'il était innocent ?

Elle acquiesça d'un geste.

— Et alors ?... insista Micky.
Sans prononcer un mot, elle continua à marcher vers le bungalow.

*

* *

Sur la petite plage, Hester raclait le sable avec la pointe de ses souliers.

— Je ne vois pas la nécessité de continuer à discuter, dit-elle avec quelque impatience.

— Il nous faut pourtant essayer de tirer les choses au clair, répondit Donald Craig.

— Pourquoi ?... Trop insister ne mène jamais à rien !

— Vous pourriez cependant me mettre au courant des incidents de la matinée. Que s'est-il passé ?

— Rien.

— Comment, rien ? La police est venue, n'est-ce pas ?

— Oui. Elle nous a posé des questions.

— Lesquelles ?

— Exactement les mêmes qu'il y a deux ans. Où nous nous trouvions, ce que nous faisons, et quand nous avons vu, pour la dernière fois, notre mère vivante. Mais, Don, en toute sincérité, je ne veux plus revenir là-dessus. Tout est terminé.

— Nullement, chérie ! Le problème demeure.

— Votre nervosité me surprend. *Vous* n'êtes pas impliqué dans l'affaire, que je sache ?

— Mais je veux vous aider ; ne le comprenez-vous pas ?

— M'aider ? Alors, changez de sujet. Je veux tout oublier.

— Ignorer la réalité est un défi à l'intelligence. Il faut voir les choses telles qu'elles sont.

— C'est ce que j'ai fait pendant toute la matinée !

— Hester, vous savez que je vous aime...

— Je le suppose...

— Que voulez-vous insinuer ?

— Pourquoi vous étonner de ma réponse après un tel entêtement ?

— Mais j'ai un devoir à remplir !

— Vraiment ? Vous n'êtes pourtant pas un policier ?

Le jeune docteur ignore l'ironie :

— Qui est la dernière personne à avoir vu votre mère vivante ?

— Moi.

— Je le savais. Il était presque dix-neuf heures. Donc, immédiatement avant que vous ne sortiez pour vous rendre au théâtre de Drymouth, où je vous ai rencontrée... Hester, en toute franchise, aviez-vous la moindre raison de tuer votre mère ?

— Non. Du moins pas réellement.

— Qu'entendez-vous par-là ?

— Souvent l'idée m'est venue de la supprimer, répondit-elle sur un ton presque indifférent. Je me disais : « Comme je désire la voir disparaître ! » Même la nuit je rêvais que je la tuais !

— De quelle manière ?

Ce n'était plus l'amoureux qui posait des questions. Craig s'exprimait comme un jeune docteur qui étudie les réflexes d'un malade.

— Je l'abattais d'un coup de revolver... ou je lui portais un coup violent sur la tête.

Elle souriait presque. En revanche, Craig ne put retenir une exclamation.

— Mais ce n'était qu'en rêve, reprit la jeune fille aussitôt. Et, parfois, j'en ai de très violents.

Il la saisit par une main :

— Hester, je vous en supplie, faites-moi confiance !

— Où voulez-vous en venir ?

— *À la vérité*, tout simplement. Je vous aime et, quoi qu'il en soit, je resterai toujours auprès de vous. Si... si vous l'avez tuée, il est possible de trouver des motifs plausibles. Même, je ne pense pas que vous seriez réellement responsable. Vous me comprenez ? De toute façon, la police ne sera pas avisée ; cela demeurera un secret entre nous deux, et l'affaire s'éteindra, faute de preuves. Mais *il faut que je sache* !

Il appuya fortement sur ces derniers mots, avant d'ajouter :

— En tant que médecin, je sais que les êtres humains ne sont pas toujours responsables de leurs réflexes. De surcroît, je vous

vois telle que vous êtes en réalité : apte à trouver votre équilibre dans une ambiance appropriée. Donc, nous nous marierons. Je prendrai soin de vous, et vous ne vous sentirez ni perdue, ni sous l'impression d'une insupportable tyrannie. Les actes que nous commettons sont souvent dus à des mobiles que la plupart des gens ne peuvent comprendre ; je tiens à le répéter.

— Voilà qui ressemble étrangement à ce que nous pensions au sujet de Jacko !

— N'importe ! C'est de vous seule dont il s'agit. Je vous aime tellement, Hester ! *Mais je veux tout savoir.*

— Tout savoir..., répéta-t-elle dans un souffle.

Elle eut un sourire moqueur et elle tourna la tête en direction de la colline :

— Gwenda m'appelle ; ce doit être l'heure du déjeuner.

— Hester, je vous en supplie !

— Me croiriez-vous si je vous disais que je ne l'ai pas tuée ?

— Certainement !... Je... vous croirais...

— Je ne le pense pas, répliqua-t-elle.

Elle se détourna de lui et remonta le chemin en courant. Craig se disposait à la rejoindre, mais il y renonça.

— Damnation ! s'écria-t-il.

CHAPITRE XVI

— Je ne veux pas rentrer à la maison, pour le moment, dit Philip avec quelque humeur.

— Il n'y a vraiment aucune raison de prolonger notre séjour. Nous étions venus pour participer à une conférence avec Mr Marshall, et la police nous a interrogés. Donc, rien ne nous empêche de partir.

— J'ai l'impression que votre père est heureux de nous avoir auprès de lui. Il lui plaît d'avoir un partenaire pour jouer aux échecs, chaque soir. Et du diable s'il ne me fait pas penser à un vrai magicien quand il dispute une partie ! Je n'arrive jamais à gagner.

— Il n'aura qu'à trouver quelqu'un d'autre, répliqua Mary. Ne vous rendez-vous pas compte que je hais « Sunny Point » ?

— Pour quelle raison ?

— Pensez à ce qui s'est passé entre ses quatre murs...

— Voyons, ma chère, vous n'allez pas me dire que vous êtes susceptible d'avoir une crise de nerfs. Je suis même certain que l'annonce d'un crime ne ferait pas hérissier vos cheveux, et, pour ma part, j'estime qu'il est beaucoup plus intéressant de rester sur place.

Elle semblait profondément choquée.

Philip lui lança un rapide coup d'œil :

— Je m'excuse, ma chérie. Peut-être me suis-je mal exprimé. Rien ne pourrait être plus charmant que notre home. Mais le fait demeure que j'ai besoin d'une diversion... Non, laissez-moi parler ! Ne croyez pas que je raffole de tous ces petits jeux de salon, et de ces innombrables inventions de la thérapeutique dont je suis comblé. Parfois, l'envie me prend de mordre. Et, dans cette maison, il y a quelque chose dans laquelle je veux planter mes crocs !

Mary eut grand-peine à se maîtriser :

— Seriez-vous encore hanté par cette idée à laquelle vous avez déjà fait allusion ?

— La chasse au criminel ? Vous avez presque compris, Polly ! La vérité est que je meurs d'envie de le découvrir !

— Et comment y parviendrez-vous ? Si quelqu'un a forcé la serrure ou trouvé la porte ouverte...

— Décidément, vous vous en tenez à la version de l'homme venu du dehors. Eh bien ! elle ne tient pas debout. Certes, Marshall a présenté l'affaire sous le meilleur jour possible ; sans doute désirait-il nous aider à ne pas perdre contenance. Hélas ! personne ne croit à son exposé. N'aimiez-vous pas assez votre mère pour désirer savoir qui l'a tuée ?

— À quoi bon ? Pendant deux ans, la culpabilité de Jacko nous a satisfaits...

— Charmant ! répliqua Philip sur un ton mordant. J'estime, moi, que cette attitude est indéfendable. Oh ! je n'irai pas jusqu'à prétendre que la mort de votre mère m'a plongé dans le désespoir et que je suis obnubilé par une irrésistible passion pour la justice intégrale. Il s'agit surtout de satisfaire ma curiosité – bien que, peut-être, il y ait une meilleure raison.

— S'occuper de cette affaire ne mènera à rien de bon ! Philip, je vous en prie, partons !

— À la vérité, il vous est possible de me véhiculer où bon vous semble, mais vous arrive-t-il parfois de *vouloir* me faire agir... *comme je l'entends* ?

— Je voudrais pouvoir vous donner tout ce que vous pouvez désirer dans ce monde !

— Erreur, ma chérie ! Vous entendez seulement me dorloter comme un bébé au biberon, et décider de ce qui est bon et mauvais pour moi, à chaque minute de la journée.

Mary avait de la suite dans les idées :

— Découvrir le coupable, cela signifie que quelqu'un ira en prison. Horrible !

— Je n'ai pas dit que, si je réussissais, la police serait informée. Tout dépend des circonstances. Au reste, il serait probablement inutile de dénoncer le coupable, car je pense toujours qu'on n'obtiendra aucune preuve formelle.

— Alors, comment comptez-vous arriver à un résultat ?

— Des moyens existent d'avoir une certitude morale, s'entend. Et il faut y parvenir à tout prix : non seulement la

situation est tendue à « Sunny Point », mais elle va se compliquer encore davantage.

— En quoi, par exemple ?

— N'avez-vous rien remarqué, Polly ? Pensez seulement à votre père. Le cours des événements ne favorise guère ses projets de mariage avec Gwenda.

— Vous faites allusion aux révélations de Calgary ?

— Oui. Elles ont creusé un abîme entre eux. Et deux raisons l'expliquent : soupçons ou culpabilité.

— Des soupçons !... À l'égard de qui ?

— Admettons qu'ils soient réciproques. Ou que, si l'on éprouve des soupçons, l'autre se sache coupable... ou vice versa.

Mary parut s'animer :

— Dois-je comprendre que Gwenda ?... Quel soulagement ce serait de la savoir coupable !

— Pauvre Gwenda ! Vous seriez tous heureux, parce qu'elle n'appartient pas à la famille.

— Évidemment !

— Et c'est tout ce que vous ressentez ? En somme, il s'agit, pour vous, d'une simple question de sécurité familiale.

— Je l'admets.

— Ainsi vont les choses, répliqua Philip avec irritation. Votre point faible est, précisément, votre totale incompréhension de vous mettre à la place des gens.

— Pourquoi le voudriez-vous ?

— Le fait est qu'il m'est possible de comprendre les tourments des autres – de votre père et de Gwenda, plus exactement. Quel enfer ce doit être pour eux s'ils sont innocents ! Quelle souffrance pour Gwenda de sentir la réserve soudaine de celui qu'elle aime ! Et pensez à votre père qui ne peut s'empêcher de penser qu'une occasion s'est présentée à celle qu'il adore de tuer Mrs Argyle... N'avait-elle pas *un mobile* connu de tous ? Certes, *il croit* qu'elle est innocente, mais *aucune certitude* à cet égard. Et il en sera toujours ainsi.

Ce genre de considérations indifférait à Mary. Elle faisait la moue.

— Admettons l'autre version, reprit Philip : supposez que Leo soit subitement sorti des brouillards et des ombres du

monde des intellectuels, dans lequel il se complaisait depuis si longtemps. S'il a vraiment assommé sa femme, dans un moment d'égarement, quel martyr pour lui quand il est revenu à la réalité ! Pour ma part, je me refuse à admettre un tel geste ; en revanche, la police, elle, n'éprouvera aucun scrupule... que pensez-vous de tout cela, Polly ?

— Je vous l'ai dit : je ne veux pas en entendre parler !

— Curieux ! Voyons, votre esprit, si posé, a-t-il déjà admis une quelconque culpabilité que vous vous refusez à révéler ? Penseriez-vous à... Hester ?

— Pour quelle raison aurait-elle éprouvé le besoin de tuer notre mère ?

— Aucune ! semble-t-il. Cependant, on lit parfois des récits étranges sur la sourde hostilité que ressentent certains jeunes à l'égard de ceux qui ont barre sur eux. Un beau soir, circonstances aidant, elle peut porter au pire : la vue d'un tisonnier suffit. C'est ce qu'on appelle le point culminant d'une rébellion trop longtemps contenue. Voilà qui s'appliquerait peut-être à Hester. En ce qui la concerne, l'ennui est qu'on ne sait jamais ce qu'il se passe dans sa jolie tête. Mais il est un fait : sa faiblesse – elle en a conscience – l'exaspère. Le sort a voulu que votre mère ait été, précisément, la sorte de personne à la lui faire sentir au maximum.

— Puisque vous insistez, répliqua Mary, qu'il me soit permis de vous rappeler que quatre personnes se trouvaient alors à « Sunny Point ». Je suis d'accord avec vous au sujet de mon père. En revanche, il est absurde de penser qu'Hester ait eu la moindre raison de commettre un crime. Restent Gwenda et Kirsten.

— Laquelle préférez-vous ? demanda Philip, plutôt moqueur.

— Impossible de s'imaginer que Kirsten ait perdu la tête ! Elle a toujours été si patiente, si bienveillante – entièrement dévouée à notre mère, sans le moindre doute. Toutefois, on pourrait supposer qu'elle a eu une soudaine crise de folie : il y a des cas de ce genre... mais Kirsten n'a jamais donné l'impression d'une personne susceptible de...

— D'accord ! Kirsty est une femme tout à fait posée. Une femme qui aurait désiré avoir une vie *normale*. Dans un certain

sens, elle incite à penser à Gwenda. Mais celle-ci est belle et attirante, tandis que notre Kirsten semble aussi commune qu'un petit pain aux raisons secs. Elle aurait dû quitter « Sunny Point » dès la fin de la guerre, et exercer sa profession d'infirmière pour son propre compte : l'occasion se serait sans doute présentée de mettre le grappin sur un client âgé et riche.

— Comme tous les hommes, vous croyez que les femmes ne pensent qu'à se marier !

Philip esquissa un sourire.

— N'est-ce pas le désir de toutes ? À propos, Tina fréquente-t-elle des garçons ?

— Pas que je sache. Elle parle si rarement d'elle-même !

— Une vraie petite souris, en vérité ! Pas exactement jolie, mais très gracieuse. Je me demande ce qu'elle sait de cette affaire.

— Elle ne doit être au courant de rien.

— Erreur, ma chère. Encore votre imagination !

— Nullement. Vous vous souvenez de ce qu'elle a dit ?... Eh bien ! qu'elle *espérait* ne rien savoir. Plutôt étrange, cette façon de s'exprimer. Je parie qu'elle a connaissance de quelque chose !

— Quoi, par exemple ?

— D'un fait qui a trait au drame, qui se lie à lui, pour ainsi dire. Cependant, elle ignore encore comment. J'espère la faire parler.

— Oh ! Philip...

— Je suis convaincu que j'agirai dans l'intérêt de *tous*.

— Voyons, par qui vais-je commencer ?... Par Kirsten, je crois. Sous bien des rapports, c'est une âme simple.

— Je vous en prie.

Mary tremblait presque.

— Polly ! s'écria son mari, subitement inquiet, je ne savais pas que cela vous bouleverserait à un tel point !

La jeune femme se tourna vers lui ; déjà, une lueur d'espoir apparaissait dans ses yeux :

— Alors, dit-elle, rentrons chez nous et oublions tout le reste !

— Impossible, répondit Philip qui s'était ressaisi. Restons ici jusqu'à la fin de la semaine. Nous déciderons... après.

CHAPITRE XVII

— Vous déplairait-il que je reste un moment auprès de vous, père ? demanda Micky.

— Nullement. Je serai même ravi. Êtes-vous satisfait de votre emploi ?

— Oui. Et je viens de téléphoner à mon directeur ; il n'aura pas besoin de moi avant lundi. Tina passera également le week-end avec nous.

Il se dirigea vers la fenêtre, jeta un regard au-dehors, puis traversa la pièce, les deux mains dans ses poches. Un rapide coup d'œil sur les rayons de la bibliothèque et, quelque peu gêné, il reprit la parole sur un ton saccadé :

— Savez-vous, père, que j'apprécie tout ce que vous avez fait pour moi. Je me suis rendu compte, enfin, combien j'ai été ingrat envers vous.

— Il n'est pas question de gratitude : vous êtes mon fils, et je vous ai toujours considéré comme tel.

Une courte hésitation et le jeune homme ajouta, avec précipitation :

— À propos, savez-vous ce que je voudrais faire – et j'y pense sans cesse ? Eh bien ! accepter un emploi dans une grande compagnie pétrolière, sur le golfe Persique. Ce genre de travail auquel ma mère avait pensé, mais, à l'époque, je n'avais rien voulu entendre. J'entendais voler de mes propres ailes !

— À l'âge que vous aviez alors, vous haïssiez l'idée qu'une autre personne pût choisir à votre place.

— Exact, admit Micky. Je comprends que j'ai toujours été un enfant récalcitrant. La situation qu'on m'offre a trait aux transports routiers ; il s'agit du contrôle des convois. Vraiment un poste important.

— Vous n'ignorez pas que, si, à un moment donné, vous avez besoin d'une aide financière, d'acheter une participation dans

une affaire qui en vaille la peine, l'argent est là, à votre disposition, grâce aux syndicats créés dans ce but.

— Je vous remercie, père, mais je ne veux pas vivre à vos crochets.

— Erreur, Micky. L'argent est à *vous*, et il en va de même avec les autres enfants. J'ai simplement le pouvoir de l'allouer à un moment donné, et dans certaines circonstances. Ce n'est nullement mon argent que vous recevriez.

— Celui de ma mère, alors ?

— Plus exactement celui qu'elle a affecté aux syndicats, constitués il y a plusieurs années déjà.

— Dans ces conditions, je n'en veux pas ! Impossible, compte tenu de tout ce qu'il se passe actuellement.

Le regard acéré de son père le fil rougir.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire... murmura-t-il, hésitant quelque peu. Le fait est que j'entends me tirer d'affaire tout seul !

— Soit. Mais, Micky, si vous changez d'avis, les fonds seront à votre disposition.

— Merci, père. Très chic de votre part, de me comprendre. Mieux, de ne pas chercher à approfondir. Je désirerais m'expliquer plus clairement. Voyez-vous, je ne veux pas profiter de... je ne puis accepter... Au diable ! Il est trop difficile d'en parler !

On frappa à la porte. Ou, plutôt, celle-ci résonna, comme sous l'effet d'un choc.

— C'est Philip, je crois, dit Leo Argyle. Voulez-vous lui ouvrir, Micky ?

Actionnant son fauteuil roulant, Philip pénétra dans la pièce, tout souriant.

— Êtes-vous occupé, monsieur ? demanda-t-il à Leo Argyle. Dans ce cas, je jetterai un coup d'œil sur les livres de la bibliothèque.

— Rassurez-vous, je n'ai rien à faire, ce matin.

— Gwenda n'est pas venue ?

— Elle m'a téléphoné qu'elle avait un violent mal de tête.

Sa voix était sans expression.

— Je saisis, répondit simplement Philip.

Déjà, Micky se dirigeait vers la porte :

— Eh bien ! je vais aller à la recherche de Tina pour faire une promenade. Cette fille hait l'air frais !

Et il sortit d'un air dégagé.

— Est-ce une illusion, ou l'attitude de Micky s'est-elle vraiment améliorée ? Il me semble beaucoup moins vindicatif qu'auparavant.

— Il se fait une raison.

— Évolution opportune, ne serait-ce qu'en raison de la visite de ce policier. Mais croyez-vous qu'un garçon comme Micky ait beaucoup de conscience ? demanda Philip, qui affectait de feuilleter un livre.

— Une question étrange, mon cher.

Philip se tut pendant un instant, puis reprit la parole sur un ton détaché :

— M'est-il permis de demander ce que vous savez exactement de toute cette famille que vous avez adoptée ?

— Tout compte fait, répondit Léo, pourquoi ne le sauriez-vous pas ? Vous êtes des nôtres. La famille – comme il vous plaît de l'appeler – n'a pas été *adoptée* au sens précis que l'usage et la loi donnent à ce mot. Sauf votre femme, à l'égard de qui toutes les formalités requises ont été *immédiatement* remplies. Les autres sont venus à nous d'une façon moins directe. Jacko était orphelin, et c'est sa grand-mère qui nous l'a confié. Elle a été tuée au cours d'un bombardement, et il est resté auprès de nous. Pour sa part, Micky est un enfant illégitime ; sa mère ne s'intéressait qu'aux hommes. Elle nous a demandé cent livres, et on les lui a données. Nous n'avons jamais su ce qu'il était advenu de la mère de Tina ; elle n'a jamais réclamé sa fille.

— Et Hester ?

— Illégitime, également. Sa mère, une infirmière irlandaise, a épousé un soldat américain, peu de temps après la venue de sa fille chez nous, et elle nous a demandé de la garder. Puis, elle est partie avec son mari aux États-Unis, et nous n'avons plus entendu parler d'elle.

— Une série d'histoires tragiques. Pauvres gosses dont personne ne voulait !

— C'est la raison pour laquelle Rachel s'est passionnément attachée à eux.

— Une belle œuvre !

— Oui. Mais, dans ces sortes de cas, les résultats répondent rarement aux espoirs. Lorsqu'il s'agit de ses propres enfants, il est possible de déceler leurs tempéraments, leurs sentiments, sans plus ample explication. Ce lien, physique et spirituel tout à la fois, n'existe pas avec les enfants adoptés. Aucune connaissance *instinctive* de ce qui leur passe par la tête. On les juge d'après ses propres pensées, ses propres réflexes, alors qu'il conviendrait d'admettre qu'ils peuvent être différents des leurs.

— Et vous l'avez compris dès le début ?

— J'ai même averti Rachel, mais, naturellement, elle ne m'a pas cru.

— À propos, Tina me semble la plus mystérieuse de tous... Peut-être parce que sa peau n'est pas entièrement blanche. Un croisement de races. Qui était son père ?

— Un matelot indigène, je crois. Sa mère n'en savait rien elle-même.

— On ignore tout des réactions de cette gracieuse métisse.

Un court silence, puis Philip lança une pointe directe :

— Que sait-elle du drame... qu'elle se refuse à révéler ? Peut-être veut-elle éviter de compromettre un membre de la famille ?

Leo se raidit :

— J'ai l'impression, Philip, qu'il est plutôt mal venu de vous exprimer ainsi. Donner libre cours à son imagination me semble trop facile, en vérité.

— Me donnez-vous un avertissement ?

— Est-ce vraiment *votre* affaire ?

— Ce qui veut dire, sans doute, que je ne suis pas un policier. Mais n'éprouvez-vous pas le besoin de chercher par vous-même ?

— Je redoute, peut-être, d'apprendre la vérité.

Les mains de Philip se crispèrent sur les rebords de son fauteuil, mais il se contint :

— Se peut-il que vous connaissiez le coupable ? demanda-t-il posément.

— Non ! répliqua vertement son vis-à-vis.

Leo n'était plus l'homme frêle, renfermé que Philip avait l'habitude de fréquenter.

— Non, dis-je, reprit Argyle. Vous m'avez compris, je pense : je n'en ai pas la moindre idée, et je ne veux pas le connaître.

CHAPITRE XVIII

— Hester !... que faites-vous donc, ma chère ? demanda Philip.

S'appuyant sur le rebord d'une fenêtre du vestibule, la jeune fille se penchait dans le vide. Elle eut un sursaut et tourna la tête.

— Vous intéressez-vous aux plates-bandes, ou songez-vous à un suicide ? reprit Philip.

Elle le regarda avec défi :

— Pourquoi cette question ?

— Parce que, selon toutes apparences, cette idée vous est passée par la tête. Mais, Hester, si telle est vraiment votre intention, cette fenêtre ne convient guère. Nous ne sommes qu'au premier étage.

La jeune fille haussa les épaules :

— De cette fenêtre, dit-elle, Micky avait l'habitude d'atteindre le magnolia, là, à proximité. C'était son grand secret, et mère ne l'a jamais découvert.

— On pourrait écrire un livre sur toutes les choses que les parents ignorent ! N'empêche que, pour un suicide, mieux vaudrait choisir un autre endroit.

La réponse fut inattendue :

— Je suis heureuse que vous soyez parmi vous. Du moins peut-on parler de certaines choses.

— Eh bien ! venez donc dans mon petit salon, où nous continuerons notre conversation.

Comme elle hésitait, il ajouta :

— Mary est à la cuisine, où elle prépare un délicieux petit plat de ses mains de fée.

— Tant mieux, car elle ne comprendrait rien.

— Exact.

Et, tournant son fauteuil, Philip se mit en route, suivi par Hester. Comme ils arrivaient dans l'appartement des Durrant, elle interpella son compagnon :

— Mais *vous, vous me comprenez*. Et je me demande pourquoi.

Il attendit qu'elle se soit assise sur une chaise pour répondre :

— Il vient un temps où l'on réfléchit beaucoup... par exemple après ce stupide accident que j'ai eu, et que j'ai su que je demeurerais infirme pour le restant de mes jours.

— Quelle terrible certitude ! Vous étiez pilote, je crois ?

— Oui. Là-haut, très haut, planant sur le monde, comme un plateau à thé dans le ciel !

— Pardonnez-moi : j'aurais dû vous témoigner plus de sympathie.

— Il est heureux que vous vous soyez abstenue de me plaindre. Au surplus, tout s'est atténué. L'habitude des petites misères, voyez-vous. On retrouve la maîtrise de soi-même, et il en ira de même avec vous. À moins que vous ne cédiez à une impulsion – ce qui serait idiot. Allons, confiez-vous à moi ; que se passe-t-il ? Vous vous êtes sans doute disputée avec votre jeune ami, le solennel docteur ?

— Ce n'était pas une simple dispute. Plus grave !

— Tout s'arrangera.

— Non, jamais !

— Quelle exagération ! Pour vous, un incident est blanc ou noir. Aucune demi-teinte.

— Il en a toujours été ainsi. Tout ce que je me suis imaginé pouvoir faire, ou vouloir faire, n'a conduit qu'à un échec total. J'ai essayé d'avoir une vie à moi, d'être vraiment quelqu'un. Impossible ! Je ne suis bonne à rien, et, souvent, j'ai pensé à me tuer... dès l'âge de quatorze ans, même.

Philip l'observait avec intérêt.

— Oui, dit-il, il est des jeunes gens qui se tuent entre quatorze et dix-neuf ans. Un âge auquel on n'envisage pas encore les faits sous leurs angles véritables. Tout prend des proportions exagérées. Assez souvent, au cours de l'adolescence, le bon et le mauvais sont décuplés : ou la joie ne semble avoir

aucune limite, ou le désespoir paraît incurable. Mais on finit par se libérer de cette psychose. Hélas ! Hester, vous êtes de ces personnes à qui il faut beaucoup de temps pour se dégager !

— À l'échec de ma soi-disant vocation théâtrale, dont vous avez sûrement entendu parler, s'est ajoutée une déception sur le plan sentimental. Je voulais vivre un véritable amour. Rien d'une stupide illusion de fillette. Donc, j'ai connu un homme plus âgé que moi. Il était marié, et très malheureux, affirmait-il.

— Histoire classique ! Et il a voulu l'exploiter.

— J'ai pensé qu'il s'agissait d'une grande passion... vous ne vous moquez pas de moi ?

Elle le regardait d'un air soupçonneux.

— Nullement, répondit-il gentiment.

— Eh bien ! au lieu d'une folle passion, ce fut une petite aventure de rien du tout. Rien de ce qu'il m'avait raconté de sa femme et de lui-même n'était vrai. Je me suis couverte de ridicule. Et ma mère s'est montrée si compréhensive, comme d'habitude ! Elle est venue me voir à Londres où je m'étais enfuie, et m'a dit que si je voulais vraiment être actrice, il serait préférable de suivre, d'abord, des cours. Mais la vérité est que je suis totalement incapable de jouer décemment. Aussi ai-je repris le chemin de « Sunny Point ». Que pouvais-je faire d'autre ?

— Probablement beaucoup de choses ; naturellement, vous avez choisi la plus facile.

— Oh ! comme vous me comprenez ! dit Hester avec ferveur. Je suis terriblement faible, voyez-vous, et je me décide toujours pour le moindre effort ; mes révoltes prennent un tour tel qu'elles demeurent sans effet.

— En somme, vous doutez terriblement de vous-même ?

— Sans doute parce que je suis une fille adoptée. Je n'en ai rien su jusqu'à l'âge de seize ans, mais je n'ignorais pas la situation des autres. Un jour, l'idée m'est venue de poser une question à mon sujet et la réponse m'a épouvantée. J'avais l'impression de n'appartenir à *aucun milieu*.

— Toujours le sens du drame poussé à l'excès !

— Elle n'était pas ma mère et n'a jamais compris le moindre de mes actes, se contentant de me regarder avec indulgence, de

tout régler pour moi. Oh ! comme je la haïssais ! C'est odieux, je le sais, mais... il en était ainsi.

— De nos jours, beaucoup de jeunes filles éprouvent, occasionnellement, un sentiment similaire à l'égard de leur mère.

— Peut-être, mais, moi, je la haïssais parce qu'elle avait *toujours* raison. Ceux qui ne se trompent jamais donnent à leur entourage le complexe d'une incurable infériorité. À quoi puis-je me résoudre ?

— Tout simplement à épouser ce docteur, et devenir stable. N'est-ce pas suffisant pour vous ?

— Il ne veut plus de moi, répondit Hester tristement.

— En êtes-vous certaine ? Vous l'a-t-il affirmé, ou est-ce encore le fruit de votre imagination ?

— Il pense que j'ai tué ma mère.

— Oh ! murmura Philip.

Il se tut pendant un instant, puis, d'une voix calme, demanda :

— Est-ce vrai ?

Un léger tressaillement, et elle se rapprocha de lui :

— À quoi rime cette question ?

— Je pensais qu'il serait opportun de le savoir. Entre nous, évidemment. Il n'est nullement question d'alerter la police.

— Si je l'avais tuée, croyez-vous vraiment que je l'avouerais ?

— J'admets qu'il serait plus avisé de vous taire.

— Donald m'a donné à entendre que j'avais commis le crime, ajoutant que, si je me confiais à lui, tout s'arrangerait : nous nous marierions ; il prendrait soin de moi, et le drame serait oublié.

Philip se prit à siffloter.

— Hum ! Hum ! murmura-t-il ensuite, les yeux fixés sur le plafond.

Déjà Hester ajoutait :

— À quoi bon lui parler ? Il ne me croirait pas.

— Il le devrait, si vous êtes franche.

— Eh bien ! je ne l'ai pas tuée ! Vous m'entendez : je ne l'ai pas tuée !... Voilà qui n'est pas très convaincant, je suppose ?

— La vérité ne convainc pas toujours, hélas !

— Le fait est que nous ne savons rien, que nous nous regardons tous dans le blanc des yeux. Mary m'observe, ainsi que Kirsten. Celle-ci s'efforce tellement de me protéger que je suis persuadée qu'elle me croit coupable. Quelle chance ai-je ? Il vaudrait mieux que je me jette dans le vide !

— Pour l'amour du Ciel, Hester !

— Ai-je le choix ? J'ai tout perdu. Comment vivre ainsi ?... Après tout, peut-être l'ai-je vraiment tuée, et c'est le remords qui me ronge ! La seule délivrance...

— Allons ! Ne perdez pas la tête !

Philip étendit un bras et l'attira à lui. Elle tomba presque sur son fauteuil et, spontanément, il l'embrassa.

— Ce dont vous avez besoin, ma chère, c'est d'un mari ! dit-il ensuite. Mais pas d'un pédant comme ce Donald Craig, farci de psychiatrie et de jargon médical. Certes, vous êtes une sotte, Hester, mais quel charme se dégage de vous !

D'instinct, Philip se tourna vers la porte ; elle était ouverte et Mary Durrant se tenait sur le seuil. Trop tard, Hester parvint à se redresser, tandis que l'invalides adressait un timide sourire à sa femme.

— J'essayais de reconforter Hester, lui dit-il quelque peu déconcerté.

— Vraiment ! répondit-elle simplement.

Elle déposa simplement le plateau du déjeuner sur une petite table qu'elle rapprocha du fauteuil de Philip, sans un regard pour Hester dont les yeux se portaient tour à tour sur chacun d'eux.

— Il est sans doute préférable que je me retire, dit-elle enfin. Et que je...

Elle n'acheva pas sa phrase, mais sortit rapidement, après avoir refermé la porte derrière elle.

Philip se tourna vers Mary :

— Cette petite est terriblement déprimée, expliqua-t-il, et elle pense même à se suicider. Je voulais tout simplement l'en dissuader.

Aucune réponse.

Il tendit une main vers Mary, mais celle-ci se recula brusquement.

— Vous ai-je contrariée, Polly ?

Un silence, de nouveau.

— Parce que je l'ai embrassée, peut-être ? Voyons, Polly, quelle importance, ce petit baiser de rien ? Elle était si charmante, dans son désespoir !... Eh bien ! admettons que l'idée me soit venue – quelle ironie ! – de jouer au joyeux drille et de flirter... Allons, embrassez-moi et redevenons bons amis !

— Votre bouillon va refroidir, si vous ne le buvez pas à temps.

Tournant le dos, elle gagna la chambre à coucher et s'y enferma.

CHAPITRE XIX

La sonnerie du téléphone intérieur retentit. Calgary prit l'écouteur et entendit :

— Une jeune femme vous demande dans le hall, monsieur.

Le savant parut surpris.

— Vous avez bien dit : une jeune femme ? demanda-t-il.

Qui pouvait lui rendre visite, alors qu'il n'avait aucun rendez-vous ? Tandis qu'il jetait un regard ennuyé sur les dossiers accumulés sur son bureau, son interlocuteur répondit, presque à voix basse :

— Oui, monsieur, une personne vraiment charmante.

— Eh bien ! faites-la monter.

Calgary ne put s'empêcher de sourire : le discret hommage du portier avivait son sens de l'humour. Quelle ne fut pas son émotion quand, ayant ouvert la porte, il se trouva face à Hester Argyle !

— Vous ! s'écria-t-il. Veuillez entrer.

Après avoir refermé la porte derrière elle, il lui fit face. Assez étrangement, il eut la même impression qu'à sa première visite à « Sunny Point ». La jeune fille ne portait pas de chapeau, et ses cheveux noirs pendaient en mèches désordonnées sur son visage. Un lourd manteau de cheviotte laissait entrevoir une jupe et un chandail vert foncé. Tout d'elle portait à croire qu'elle revenait, échevelée, d'une longue promenade dans la lande.

— Je vous en supplie, dit-elle, haletante, venez à mon secours ! Vous le devez !

— Il va de soi que je m'y efforcerai. Vos soucis sont-ils d'une telle gravité ?

— Toute la famille se désespère, mais les humains sont égoïstes... je veux dire que je ne pense qu'à moi.

Il débarrassa le fauteuil d'une pile de papiers et l'invita à s'asseoir :

— Un peu de sherry vous redonnera des forces. Vous frissonnez.

— Comme il vous plaira. Aucune importance.

Le temps de prendre une carafe et un verre, et il revint vers elle. La jeune fille était presque affaissée dans son fauteuil – avec une certaine grâce, toutefois.

Après avoir bu une gorgée, elle reprit avec plus d'assurance :

— Tout semblait en règle avant votre visite... Oui, nous étions tranquilles, et le malheur est venu avec vous. Aussi longtemps que nous avons cru en la culpabilité de Jacko...

— Je sais, Hester, mais il fallait qu'un jour ou l'autre la vérité se fit jour. Votre soi-disant sécurité n'était qu'un trompe-l'œil, qui, en réalité, n'aurait jamais pu vous assurer un apaisement définitif.

— Sans doute voulez-vous dire qu'il ne sert à rien de s'accrocher à une version tout simplement parce qu'elle vous agréait. Pour votre part, vous avez été certainement courageux pour venir nous trouver sans savoir comment nous allions réagir.

— Parlez-moi plutôt de vos soucis. Il doit s'agir de choses très délicates, n'est-ce pas ?

— J'ai fait un rêve. Sachez d'abord que je connais un jeune docteur...

— Un ami ou, peut-être... *davantage* ?

— Je le croyais, mais tout est changé maintenant.

— Dans quel sens ?

— Il *pense* que je suis... coupable !

Une courte hésitation et elle reprit sur un ton saccadé :

— ... Peut-être n'en est-il pas certain, mais le fait demeure qu'il reste sous l'impression que je suis la plus suspecte de la famille. Il est possible que ce soit exact. En réalité, nous nous soupçonnons tous. Et c'est mon rêve qui m'a décidée à venir vous trouver : Donald Craig, le docteur en question, m'avait abandonnée au bord d'un gouffre et je me sentais perdue. C'est alors que je vous ai vu : vous vous teniez de l'autre bord de l'abîme et étendiez vos bras dans ma direction. « Je veux vous aider ! » m'avez-vous crié.

Elle reprit sa respiration :

— Je me suis enfuie de « Sunny Point », et me voici ! Oh ! vous allez peut-être me dire que tout cela ne vous concerne pas et qu'ayant révélé la vérité, votre mission est terminée ?

— Nullement, Hester ! Quand on entreprend une tâche, il faut l'achever, et je partage votre angoisse.

Le visage de la jeune fille s'illumina. « Une beauté radieuse », pensa Calgary.

— Ainsi, s'écria-t-elle, il y a, enfin, quelqu'un qui...

— Oui, ma chère, il y a quelqu'un qui, pour vous, tentera l'impossible.

Il s'assit à son tour :

— Voulez-vous me donner plus de détails ?

— L'un de nous est coupable, et nous le savons *tous*, même Mr Marshall, qui affecte de croire qu'il s'agit d'un étranger... Peut-être partagez-vous les soupçons du Dr Craig ?...

Ses mains se crispaient de nouveau.

— Non, répondit-il. Je suis certain de votre innocence.

— Et pourquoi ?

— Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit, avant mon départ de « Sunny Point » – de votre allusion aux « innocents ». Vous n'auriez pas parlé ainsi si vous aviez été coupable !

— Quel réconfort d'entendre de telles paroles ! Il me semble que je ne suis plus seule dans ce monde.

— Eh bien ! nous allons pouvoir nous exprimer sans réticence. Répondez-moi franchement : pour quelle raison quelqu'un serait porté à penser – fût-ce pendant un moment – que vous avez tué votre mère adoptive ?

— J'aurais pu... car l'idée même m'est souvent venue à l'esprit. Mère était toujours si supérieure en tout, ne se trompant jamais. Tant et si bien qu'il m'arrivait de penser : « Oh ! je voudrais la voir morte... la supprimer ! » Avez-vous eu ces sortes de violentes réactions quand vous étiez jeune ?

Question qui fit tressaillir Calgary. Ce genre de tressaillement qu'il avait déjà éprouvé quand Micky était venu le voir à l'hôtel de Drymouth et lui avait dit : « Vous paraissiez plus vieux que votre âge... » Et, maintenant, c'était : « Quand vous étiez jeune. » Hester pensait-elle que cela remontait aussi loin ? Curieusement, il se souvint d'un incident d'enfance : il avait

alors dix ans et discutait gravement avec un camarade du meilleur moyen de se débarrasser de leur répétiteur – de le tuer, plus exactement – parce que, parfois, il leur parlait avec condescendance. Il va de soi que leurs plans n'avaient mené à rien. Tout compte fait, n'était-ce pas un cas comparable à celui d'Hester ?

La jeune fille le regardait en silence.

— Savez-vous, dit-il enfin, que vous auriez déjà dû vaincre de tels sentiments. Vous n'êtes plus une enfant, Hester !

— Je commence seulement à comprendre que j'avais tort. Si mère avait vécu plus longtemps, il m'eût sans doute été possible d'apprécier ses conseils. Oh ! je n'ignorais pas que mes actes étaient insensés, mais j'agissais pour essayer de me prouver que j'étais *moi-même*, et non pas un pantin dont on tire les ficelles. En bref, j'étais « fluide ». Oui, c'est le mot exact : jamais de suite dans les idées... se donner des attitudes, sans s'attacher à aucune, ne cesser d'imiter des personnes qu'on admire dans un livre ou dans les journaux. C'est ainsi que j'ai voulu monter sur les planches et avoir une aventure sentimentale...

— Pour vous sentir « vous-même », croire à l'indépendance ?

— Oui ! Et je réalise un peu tard que je me suis conduite comme une enfant stupide.

Un court arrêt, et elle ajouta, avec un redoublement d'ardeur :

— Mais je suis bien décidée à ne plus commettre de sottises, et vous m'aidez, n'est-ce pas ?

— N'avez-vous pas déjà compris que je tenterai l'impossible ?

Elle lui adressa un radieux sourire.

— Donnez-moi d'autres précisions, dit-il.

— Eh bien ! les membres de la famille ne cessent de s'observer, de se poser des questions, secrètement, j'entends... et personne ne sait *rien*. Père regarde Gwenda et se demande si elle est coupable ; de son côté, elle éprouve le même doute à son égard. Je ne crois pas qu'ils puissent se marier maintenant. L'attitude de Tina porte à croire qu'elle soupçonne Micky ; je me demande pourquoi, puisqu'il était absent ce soir-là. Et Kirsten ne doit pas exclure ma culpabilité, car elle s'efforce de me

protéger. En revanche, Mary, ma sœur aînée, que vous ne connaissez pas encore, a tendance à accuser Kirsten.

— Et vous ? Avez-vous une idée à ce sujet ?

— Moi ?

La jeune fille eut un sursaut.

— Oui, vous, répéta Calgary. Je crois qu'il est important de connaître votre opinion.

— Impossible d'en avoir une, répondit-elle, plaintivement. Et, j'ai honte à l'avouer, tout le monde me fait peur. C'est terrible !

— Je le conçois !

— L'impression qu'on éprouve à « Sunny Point » est telle que je ne puis m'empêcher de penser que l'assassin, lui aussi, doit souffrir atrocement. Ce doit être horrible, la certitude d'avoir tué quelqu'un !

— Mon idée est qu'il y a deux sortes de criminels – ou il s'agit d'une créature qui se refuse, précisément, à admettre l'horreur de son geste et qui se dit : « Évidemment, c'est regrettable, mais mes propres intérêts l'exigeaient. Tout compte fait, je ne suis pas fautive, puisqu'il ne pouvait en aller autrement. » Ou...

Hester était suspendue à ses lèvres :

— ... Simple conjecture, reprit-il, mais si vous apparteniez à l'autre catégorie de criminels, il vous serait impossible de vivre seule avec la réalité de votre geste. Vous seriez obligée de l'avouer, ou, pour le moins, vous vous efforceriez de vous le représenter sous un angle tout particulier. Par exemple, en rejetant la responsabilité sur une autre personne, ou sur un concours de circonstances : « Je n'aurais pas agi ainsi si telle ou telle chose n'était pas arrivée. Je n'avais pas l'intention de tuer : seul, le destin est en jeu. » Comprenez-vous un peu ce que j'essaie de vous expliquer ?

— Oui, répondit Hester, en fermant les yeux à moitié. J'essaie de réfléchir...

— Eh bien ! concentrez-vous autant que vous le pourrez, car pour être à même de vous aider, il me faut voir les choses à travers votre esprit.

Lentement. Hester reprit la parole :

— Micky a toujours haï notre mère, mais j'ignore pour quelle raison. En revanche, je crois que Tina l'aimait, au contraire de Gwenda. Kirsten a toujours été loyale envers sa patronne, bien qu'elle n'ait pas toujours approuvé les décisions qu'elle prenait. Père...

— Votre père, dites-vous ? insista Calgary.

— Le fait est qu'il n'est plus le même. Après la mort de notre mère, son attitude s'était déjà modifiée... Comment m'exprimer ?... Une attitude moins réservée, plus vivante, plus humaine, oserais-je dire. Mais depuis votre visite, il est retourné dans une sorte de brouillard dont il est impossible de le faire sortir. J'ignore quels étaient ses sentiments à l'égard de sa femme ; toutefois, je suppose qu'il l'a épousée par amour. La vérité est qu'ils ne se sont jamais querellés, mais connaît-on jamais la pensée des autres ?... J'entends ce que cachent les bonnes paroles qu'ils prononcent... peut-être la haine, le désespoir.

Il lui prit les deux mains :

— Vous n'êtes plus une fillette, Hester. Toutes les épreuves que vous avez subies ont fait de vous une véritable femme.

Il se leva de sa chaise avant d'ajouter :

— Y a-t-il un endroit à Londres où vous pourriez résider ?

— Je le suppose. Mère descendait généralement au *Curtis*.

— C'est un hôtel convenable et tranquille. À votre place, je m'y rendrais pour retenir une chambre.

— J'agirai comme bon vous semblera.

— Parfait ! Quelle heure est-il ?... Oh ! déjà dix-neuf heures. Donc, vous irez au *Curtis*. Je viendrai vous chercher dans trois quarts d'heure et nous dînerons ensemble.

— Magnifique !... Vous le désirez vraiment ?

— Évidemment !

— Et que va-t-il arriver ensuite ? Je ne puis pas toujours vivre au *Curtis* !

— Votre horizon semble être toujours limité par l'infini !

— Vous moqueriez-vous de moi ?

— Si peu, répondit-il gaiement.

Elle hésita, puis se décida à sourire :

— Je suppose que j'ai encore dramatisé ?

- Plutôt une habitude de votre part.
- Ce qui explique pourquoi je me suis figuré que j'aurais du succès au théâtre !
- La vie réelle réserve assez de drames, croyez-moi. Maintenant, je vais vous conduire jusqu'à la station de taxis, et vous vous rendrez à votre hôtel... Au fait, avez-vous une valise ?
- Simplement un nécessaire de toilette.
- Voilà qui suffit pour le moment. Ne vous tourmentez pas. Hester. Nous trouverons une solution à vos problèmes. Et ils échangèrent un sourire.

CHAPITRE XX

— Puis-je vous parler, Kirsty ? demanda Philip.

— Évidemment !

La gouvernante cessa de ranger du linge dans une commode.

— Il me plairait de m'entretenir avec vous de cette pénible affaire. Aucun inconvénient ? reprit-il.

— Mieux vaudrait ne pas insister...

— Cependant, il serait préférable d'arriver, de nous-mêmes, à une conclusion. Vous n'ignorez pas que les choses prennent mauvaise tournure ?

— N'est-ce pas généralement le cas dans la vie ?

— Parfois ! Mais pensez-vous que Leo et Gwenda pourront se marier ?

— Pourquoi pas ?

— Il y a plusieurs objections : très intelligent, Leo se rend sans doute compte qu'une telle union pourrait servir les desseins de la police ; j'entends, lui donner le mobile qu'elle s'efforce de découvrir. Ensuite, Leo est enclin à soupçonner Gwenda. En tant qu'homme sensé, il ne lui plairait guère de prendre pour épouse celle qui est susceptible d'avoir tué sa première femme. Qu'en pensez-vous ?

— Rien ! Que pourrais-je répondre ?

— Vous jouez un jeu serré, Kirsty ! Qui entendez-vous protéger ?

— Personne, contrairement à vos insinuations. Mon opinion est que les bavardages devraient cesser et qu'il est temps que les gens rentrent chez eux. Vous et Mary, par exemple.

— Oh !... Et pourquoi *nous*, en particulier ?

— Vous ne cessez de poser des questions, d'essayer de percer l'énigme. Votre femme vous désapprouve, et elle a raison, car vous courez le danger de déterrer un secret dont la révélation ne vous plairait nullement... ou que Mary ne tient nullement à connaître. Croyez-moi, mieux vaut partir d'ici.

- Mais je ne veux pas ! répliqua Philip.
- Vous parlez comme les gosses qui entendent agir à leur guise, et qu'on est obligé de cajoler pour les convaincre du contraire.
- Et c'est votre façon, à vous, de cajoler ?... Vous donnez des ordres ?
- Nullement ! Seuls les conseils me sont permis.
- Elle soupira avant de poursuivre :
- Je voudrais leur donner le même avis à tous. Micky devrait reprendre son travail, comme Tina s'est empressée de le faire. Je suis heureuse qu'Hester se soit éloignée. Espérons que, là où elle se trouve, on ne lui parle plus de rien.
- D'accord avec vous sur ce point. Mais, Kirsty, pour quelle raison restez-vous à « Sunny Point » ?
- Vous ne la comprendriez pas. Il est trop tard, maintenant.
- Philip la regarda intensément avant de reprendre la parole :
- Les interprétations des faits sont si nombreuses, et quelles divergences ! Nous connaissons déjà l'état d'esprit de Leo et de Gwenda. Pour sa part. Tina sait quelque chose qui la porte à soupçonner un membre de la famille ; Micky connaît le coupable, mais il se moque de tout. Enfin, Mary pense à Hester.
- Une courte pause, et il ajouta :
- La vérité est que vous et moi..., nous savons fort bien qui a tué !
- Elle parut horrifiée.
- Exactement ce que j'espérais ! s'écria Philip, tout triomphant.
- Que voulez-vous insinuer ? demanda Kirsten, haletante.
- J'avoue ignorer qui est le coupable. En revanche, *vous* savez de qui il s'agit, et en toute certitude, ai-je tort ?
- Raidie, Kirsten s'éloigna de lui, puis elle fit volte-face :
- Même s'il est discourtois de parler ainsi, je n'hésite pas à affirmer que vous êtes fou, Philip. Vos recherches comportent de graves dangers. Déjà, vous avez connu de sérieux risques : en tant que pilote, la mort vous guettait dans le ciel. Ne voulez-vous pas comprendre que si vous approchez de la vérité, le péril sera, pour vous, aussi grand que pendant la guerre ?
- N'êtes-vous pas dans le même cas, Kirsty ?

— Je peux prendre soin de moi-même, dit-elle, farouchement. Mais vous, Philip, vous êtes cloué sur votre fauteuil d'invalides, donc sans défense. Ne l'oubliez pas ! D'autre part, je sais taire mes impressions. Je me contente de laisser aller les choses, parce que, en toute sincérité, je suis certaine qu'il y va de l'intérêt de tous. Que chacun s'occupe de ses propres affaires, et il n'y aura plus d'ennuis. Si on m'interroge de nouveau, ma réponse ne variera pas : j'affirmerai toujours que c'était Jacko.

— Jacko ! s'écria Philip, stupéfié.

— Pourquoi pas ? Un garçon aussi rusé pouvait aisément échafauder n'importe quelle combinaison, sans oublier de prendre toutes les précautions ; son enfance le prouve. Tout compte fait, simuler un alibi est assez commun !

— Impossible dans son cas ! Le docteur Calgary...

— Calgary ! répliqua Kirsten avec impatience. Vous n'avez que ce nom à la bouche, parce qu'il est célèbre, n'est-ce pas ?... Vous semblez oublier qu'une personne qui a eu un choc cérébral peut très bien ne plus se souvenir exactement des heures et des lieux !

La tête légèrement inclinée, Philip l'observait du coin de l'œil :

— Ainsi, telle est votre version, et vous vous en tenez là. Une tentative très louable, mais entre nous, vous n'en croyez pas un mot.

— Je vous ai averti ; il m'est impossible de faire davantage.

Elle se dirigea vers la porte, mais avant de sortir, elle se pencha vers lui.

— Dites à Mary que le linge propre se trouve dans le deuxième tiroir de la commode, dit-elle posément.

Cette diversion le fit sourire, puis il se dirigea vers une table, se saisit d'une feuille de papier et écrivit quelques notes. Soudain, il hocha la tête et s'empressa d'inscrire le nom de Tina.

Un léger bruit ; Mary entra dans la chambre.

— Que faites-vous donc, Philip ? demanda-t-elle.

— J'écris une lettre...

— À Hester, sans doute ?

— Non. J'ignore où elle réside. Elle a envoyé une carte à Kirsten. Postée de Londres, mais aucune adresse. Seriez-vous jalouse par hasard ?

Les yeux bleus de Mary se fixèrent sur son mari ; un regard glacial.

— Peut-être, répondit-elle, sèchement.

Philip ne se sentait guère à l'aise.

— Pour qui, cette lettre ? reprit sa femme qui s'était rapprochée de lui.

— Pour le procureur général, répondit Philip, avec une gaieté feinte.

De fait, une colère froide le gagnait :

— Un homme ne peut-il écrire, sans être soumis à la question ?

Le sursaut de Mary l'inquiéta :

— Je plaisantais, Polly. J'écrivais à Tina.

— À Tina ? Dans quel but ?

— Mon deuxième point d'attaque ! Mais où allez-vous ?

— Dans la salle de bain, lança-t-elle avant de se retirer.

Philip éclata de rire... « La salle de bain, comme le soir du crime ». pensa-t-il.

*

* *

— Allons, Cyril, raconte-moi ton histoire, dit l'officier de police Huish.

Le jeune garçon prit sa respiration, mais, avant qu'il ait pu prononcer un mot, Mrs Green, sa mère, s'interposa :

— La vérité est, monsieur, qu'à l'époque, je n'y ai guère prêté attention. Vous connaissez les enfants : ils pensent toujours à ces maudites machines aériennes. Quand il est revenu à la maison, Cyril m'a affirmé avoir vu un spoutnik. « Il est tombé près de nous », disait-il. La veille, il avait déjà parlé de soucoupes volantes. Toujours la même rengaine : des apparitions dans le ciel ! Ce sont les Russes qui empoisonnent le cerveau de nos gosses !

Huish soupira. Combien plus facile serait un interrogatoire si les mères ne se complaisaient pas à accompagner leurs rejetons et à témoigner à leur place !

— Donc, Cyril, reprit-il, tu es rentré chez toi, et tu as dit à ta maman que tu avais vu un spoutnik ou quelque chose d'autre ?

— Il y a deux ans, je n'étais qu'un gamin et ne savais pas grand-chose. Maintenant, je comprends mieux.

Nouvelle intervention de Mrs Green :

— Les pots de yaourt, ces petites autos à trois roues, étaient une nouveauté, cette année-là, et on n'en avait encore jamais vus dans la région. Aussi quand il a aperçu celle qui vous intéresse, d'un rouge vif, précisément, Cyril ne s'est pas rendu compte qu'il s'agissait d'une voiture. Et, ayant appris, le lendemain matin, que Mrs Argyle avait été assassinée, il s'est écrié : « Ce sont les Russes, descendus du spoutnik ! » Plus tard, nous avons appris l'arrestation du fils.

Patiemment, Huish attendit la fin de ce bavardage, puis il se tourna vers Cyril.

— Cette petite voiture, tu l'as repérée dans la soirée. À quelle heure ?

— Je venais de boire mon thé, répondit l'interpellé qui s'efforçait de rassembler ses souvenirs. Maman était sortie, aussi suis-je allé rejoindre mes camarades et nous avons joué sur le chemin qui aboutit à la nouvelle route. Soudain, j'ai aperçu... la chose.

— À quelle heure ? J'insiste.

— Nous avons déjà fait de nombreuses allées et venues. Donc, il devait être près de dix-neuf heures. Aussi, craignant que maman ne soit déjà rentrée, j'ai quitté mes copains.

Encore quelques questions, et Huish renvoya Cyril et sa mère.

Après leur départ, le policeman Good, qui avait découvert le précieux témoin, prit la parole :

— Il est heureux que je me sois souvenu de ce lascar. Je crois que sa déposition ne manque pas d'intérêt.

— Exact ! répondit Huish. D'autant que miss Tina Argyle possède une petite voiture rouge. J'ai l'impression qu'il va me falloir l'interroger de nouveau.

*

* *

— Étiez-vous à l'endroit indiqué, miss Argyle ?

Tina regarda le policier ; elle était assise, les mains négligemment posées sur ses genoux ; immobiles, ses grands yeux noirs ne trahissaient aucune émotion.

— Il y a si longtemps que je ne puis m'en souvenir.

— Cependant, votre voiture a été signalée dans les parages.

— Vraiment ?

— Allons, miss Argyle, un petit effort. Au cours de votre précédent interrogatoire, vous avez répondu que vous n'aviez pas quitté votre domicile de toute la soirée, que vous aviez dîné seule, et écouté des disques. Ce qui ne répondait pas à la réalité, puisque, à environ dix-neuf heures, votre voiture se trouvait non loin de « Sunny Point ». Que faisiez-vous donc à cet endroit ?

Elle se taisait. Quelques instants d'attente, et Huish insista :

— Êtes-vous entrée dans la maison de vos parents ?

— Non.

— Mais vous n'en étiez pas loin.

— C'est vous qui le dites.

— Il ne s'agit pas de moi. Nous avons reçu un témoignage.

Tina soupira avant de répondre :

— Eh bien ! oui. Je suis sortie en voiture.

— Et vous n'avez pas pénétré dans « Sunny Point » ?

— Absolument pas !

— Qu'avez-vous fait, alors ?

— Je suis revenue rapidement chez moi.

— Et pourquoi cette brusque décision ?

— Tout simplement parce que j'ai changé d'avis.

— Pour quelle raison ?

— Quand je suis arrivée à proximité de « Sunny Point », je n'éprouvais plus le désir de m'y rendre.

Un silence.

— Écoutez-moi bien, miss Argyle : il s'agit de la soirée au cours de laquelle votre mère a été tuée. Cela s'est passé entre

dix-neuf heures et dix-neuf heures trente. Or, votre voiture a été vue peu avant dix-neuf heures. Depuis combien de temps était-elle là, nous l'ignorons encore, mais il est fort possible qu'elle soit restée sur place pendant un bon moment : il se peut également que vous soyez entrée dans la maison. Vous avez une clef, je pense ?

— Oui.

— Admettons que vous ayez franchi le seuil de « Sunny Point » ; sans doute êtes-vous allée dans le salon de votre mère qui se trouve près de l'entrée, et avez-vous vu le cadavre... ou...

Tina se raidit :

— ... Ou, peut-être, suis-je la meurtrière ? ai-je bien traduit votre pensée, monsieur Huish ?

— C'est une possibilité. Cependant, j'ai l'impression, miss Argyle, que quelqu'un d'autre s'est chargé du crime. S'il en est ainsi, je crois que vous connaissez le coupable, ou, pour le moins, que vous avez de forts soupçons.

— Dois-je répéter que je n'ai pas pénétré dans la maison ?

— Alors, vous avez vu ou entendu quelque chose, vous avez aperçu quelqu'un qui entraît, ou qui sortait. Était-ce votre frère Micky ?

— Je n'ai vu personne.

— Mais vous avez entendu du bruit ?

— J'ai tout simplement changé d'idée.

— Vous m'excuserez, miss Argyle, si je vous dis que je ne vous crois pas. Changer d'idée, soit, mais vous deviez avoir un motif sérieux. Une jeune personne posée comme vous l'êtes n'agit pas comme une girouette !

Il se pencha vers la métisse :

— Ma conviction est que le meurtrier est l'un de vos familiers.

Très lentement, elle secoua la tête en signe de dénégation.

Il lui lança un regard perçant :

— Vous êtes décidée à vous taire, et vous n'en démordez pas. Mais réfléchissez bien, miss Argyle : vous rendez-vous compte de tous les ennuis que votre attitude vaudra aux habitants de « Sunny Point » ? Désirez-vous qu'on les soupçonne tous, autant qu'ils sont ? Quel que soit le coupable, il ne mérite pas

d'être protégé, et c'est précisément lui que vous entendez cacher !

Les yeux noirs et opaques soutinrent le regard de Huish :

— Je ne sais rien, répondit Tina avec fermeté. Je n'ai rien vu, rien entendu. J'ai changé d'idée, voilà tout !

CHAPITRE XXI

Le docteur Calgary et Huish se faisaient face. Il semblait au savant qu'il n'avait jamais vu d'homme aussi mélancolique. De fait, le regard de l'officier de police exprimait une telle désillusion que son visiteur eût pu croire que toute la carrière de son vis-à-vis n'avait été qu'une longue série d'échecs ; ce qui n'était nullement le cas.

— Je crains que vous ne sachiez exactement qui je suis, dit le savant.

— Détrompez-vous, docteur ! Vous êtes le joker dont l'apparition a changé tout le jeu.

— J'en déduis qu'il vous est difficile de m'accueillir à bras ouverts.

— N'exagérons rien. C'est un incident de plus dans le travail de chaque jour. L'affaire paraissait réglée et on ne peut blâmer aucun de ceux qui l'ont cru. Des rebondissements de ce genre ne sont pas rares. Et, docteur Calgary, soyez persuadé que nous ne vous tenons aucune rancune. Tout compte fait, nous voulons que les innocents soient épargnés.

— C'est mon opinion : à *aucun homme, justice ne sera refusée*, comme il est écrit dans la *Grande Charte*, déjà citée par miss Tina Argyle.

Les sourcils du policier s'élevèrent :

— Vraiment ? Vous me surprenez, car cette jeune personne n'est pas particulièrement empressée de faire triompher la justice.

— Pour quelle raison vous exprimez-vous de la sorte ?

— Parce qu'elle se refuse à nous donner certaines informations. Aucun doute à ce sujet.

— Pourquoi agirait-elle ainsi ?

— Raisons de famille, certainement. Ils se soutiennent les uns les autres, voyez-vous. Mais quel est le but de votre visite ?

— Vous allez penser que je m'occupe de choses qui ne me concernent nullement, mais il y a des faits sur lesquels je voudrais avoir des précisions.

— Sur quoi, par exemple ?

— Il me plairait d'en savoir davantage sur Jacko.

— Jack Argyle ? Je ne m'attendais pas à cela.

— Son dossier est terrible...

— Je ne vous le fais pas dire. Toutefois, il n'était pas exactement un criminel, votre propre témoignage l'a prouvé. Et rien d'un escroc de grande classe. Ou il n'était pas assez intelligent, ou le courage lui manquait. Tout juste un aventurier à la petite semaine : chiper de l'argent dans un tiroir ou exploiter les femmes.

— Et il s'y entendait !

— D'autant que le danger était réduit au minimum. Il plaisait beaucoup aux femmes entre deux âges et aux vieilles dames. Vous seriez surpris de la facilité avec laquelle ces deux catégories se laissent prendre aux pièges tendus par des jeunots. Pour sa part, Jacko les amenait à croire qu'il les aimait à la folie...

— Et après ?

Huish haussa les épaules :

— Tôt ou tard, elles se rendaient à la réalité, non sans avoir laissé des plumes. Mais pas question, pour elles, de porter plainte. Elles préféraient le silence au risque de se compromettre ouvertement.

— Une sorte de chantage à répétition.

— Oh ! le plus souvent une ou deux allusions suffisaient. Parfois, Jack provoquait une correspondance ; ce genre de lettres qu'un mari n'aimerait pas lire. Un travail de tout repos.

Calgary changea brusquement de sujet :

— Il y a un membre de la famille que je n'ai pas encore rencontré ; la fille aînée.

— Ah ! Mrs Durrant.

— Je me suis rendu à son domicile, mais il n'y avait personne.

— Les Durrant sont restés à « Sunny Point ». Même le mari fait sa petite enquête, paraît-il.

- A-t-il découvert quoi que ce soit ?
- Possible ! Vivant avec la famille, il a une meilleure chance que nous, et son intuition ne fait aucun doute. Mais s'il réussit, *il se taira*. Toujours l'esprit de corps, oserai-je dire.
- Et vous ?... Avez-vous une idée toute personnelle quant à l'identité du coupable ?
- Ce genre de question ne doit pas m'être posée, monsieur Calgary.
- Ce qui signifie sans doute que vous savez à quoi vous en tenir ?
- On peut penser qu'on sait quelque chose, mais s'il n'y a aucune preuve formelle, à quoi bon ?
- Et cette preuve, vous ne l'obtiendrez sans doute jamais.
- Nous sommes très patients, docteur. Nos recherches ne cesseront pas.
- Mais qu'arrivera-t-il si vous échouez ? Y avez-vous pensé ?
- Un échec, voilà ce qui *vous* inquiète !
- Il faut *qu'ils* sachent ! Quoi qu'il arrive, il le *faut* absolument !
- Ne croyez-vous pas qu'ils sont déjà fixés ?
- Calgary fit un geste de dénégation, puis conclut, scandant chaque mot :
- Non ! Et, précisément, c'est la tragédie de toute cette histoire.

*

* *

- Oh ! s'écria Maureen Clegg, vous voilà revenu !
- Je regrette de vous importuner de nouveau, répondit Calgary.
- Aucun dérangement, croyez-moi. C'est mon jour de congé. Le savant ne l'ignorait pas ; même, il avait profité de l'occasion.
- J'attends mon mari d'un instant à l'autre. À propos, à l'exception de l'annonce de la grâce royale, les journaux n'ont rien publié sur l'affaire. Certes, l'innocence de Jacko est reconnue, mais pas un mot de l'enquête de la police.

— Auriez-vous un quelconque indice ?

Elle haussa les épaules :

— Je ne sais rien de précis. Toutefois, je ne serais pas surprise si le frère était impliqué. Bizarre, ce Micky ! Joe, mon mari, le rencontre souvent, pilotant des gens dans la région. Un beau gars, mais terriblement lunatique. Joe a entendu dire qu'il a l'intention d'aller en Iran, ou ailleurs, loin d'ici. Suspect, ne trouvez-vous pas ?

— Je ne vois pas en quoi. On croirait que les gens s'ingénient à tirer toutes sortes de déductions.

— Oui, on bavarde beaucoup. Même, certains assurent que Leo Argyle et sa secrétaire vont partir ensemble... Ah ! voici Joe !

Clegg parut surpris de voir Calgary. Mais nullement content. Aussi, après quelques paroles banales, Calgary en vint-il au but de sa visite ;

— Peut-être aurez-vous l'amabilité de me donner un nom et une adresse ? Il s'agit de madame...

La jeune femme s'étant empressée de lui donner satisfaction, le savant prit rapidement congé.

*

* *

Elle avait environ cinquante ans. Une femme banale, au visage empâté, et qui n'avait jamais dû briller par sa beauté. Cependant, le regard de ses yeux couleur noisette n'était pas déplaisant. Calgary s'efforçait de vaincre sa répugnance à parler.

— Cela remonte si loin ! disait-elle, rendue inquiète par cette visite inattendue. Et je ne désire nullement revenir sur des pénibles moments.

— Je le conçois, mais soyez certaine que rien de notre entretien ne sera révélé.

— Cependant, vous m'avez dit que vous vouliez écrire un livre ?

— Une simple étude sur le plan psychologique. Aucun nom ne serait mentionné. Simplement Mrs X..., Mrs Y...

Elle changea subitement de sujet :

— N'êtes-vous pas allé dans l'Antarctique ?

— Oui, admit-il, quelque peu surpris. J'ai fait partie de l'expédition Hayes-Bentley.

Son vis-à-vis parut transformé. Son visage s'était empourpré et, pendant un moment, Calgary pensa que, tout compte fait, elle avait pu être agréable à regarder.

— J'ai lu tous les comptes rendus, reprit-elle. Le pôle m'a toujours fascinée. Beaucoup plus que toutes ces histoires de voyage dans la lune !

Profitant de ces bonnes dispositions, il égrena des souvenirs. Combien curieux était l'engouement de cette femme pour les glaces éternelles !

Elle l'écouta avec ferveur :

— Il est merveilleux, dit-elle enfin, d'entendre quelqu'un qui s'est rendu là-bas !... Mais vous voulez *vraiment* que je vous parle de Jacko ?

— Oui.

— Mon nom sera tenu secret ?

— Je vous le promets.

— Eh bien ! Jacko savait être si adorable qu'on ne pouvait pas ne pas croire en lui.

— Peut-être était-il lui-même convaincu sur le moment.

— J'étais assez âgée pour être sa mère, mais il ne cessait de me répéter que les jeunes filles ne l'intéressaient pas. Trop stupides, disait-il. Seules, les femmes d'expérience l'attiraient.

— Vous était-il très attaché ?

— Il l'assurait, et tout donnait à croire qu'il m'aimait (ses lèvres tremblaient), mais la vérité était que, seul mon argent comptait.

— Pas nécessairement, répondit Calgary, apitoyé. Sa sincérité n'est nullement à exclure mais la fatalité a voulu que, tôt ou tard, ses mauvais penchants l'emportent. Le destin, voyez-vous.

— Oui, reprit-elle, quelque peu détendue. Il vaut mieux raisonner ainsi. Ah ! nous avions fait de si beaux projets pour nous rendre en Italie, ou en France. Mais il fallait un petit capital.

« La technique habituelle », pensa Calgary, tout en se demandant combien de femmes, romanesques à l'excès, s'y laissaient prendre.

— Je ne peux m'expliquer pourquoi, dit-elle, mais j'aurais encore fait l'impossible pour lui... Et il est à supposer que je n'étais pas la seule dans ce cas, ajouta-t-elle avec amertume.

Déjà, Calgary s'était levé ;

— Je vous remercie infiniment d'avoir bien voulu vous confier à moi.

Elle haussa les épaules :

— Il est mort. Cependant, l'oubli est impossible. Je verrai toujours cette petite tête de singe, souriante, ensorceleuse ! Et je suis certaine qu'il n'était pas foncièrement méchant.

Le savant ne répondit pas.

CHAPITRE XXII

Rien ne laissait supposer à Philip Durrant que la journée serait différente des précédentes, qu'elle déciderait de son avenir, *une fois pour toutes*.

Il s'était réveillé de joyeuse humeur. Un pâle soleil d'automne éclairait la fenêtre, quand Kirsten lui remit un message téléphoné qui accrût encore ses bonnes dispositions.

— Tina vient prendre le thé, dit-il à Mary, quand elle lui apporta son petit déjeuner.

— Serait-il possible ?... Oh ! j'oubliais qu'elle a congé aujourd'hui.

Mary semblait préoccupée.

— Qu'avez-vous, Polly ? demanda son mari.

— Rien !... Ah ! savez-vous que la jeune Hester sera également des nôtres ?

— Se pourrait-il ? dit-il négligemment.

De fait, il se préoccupait déjà des questions qu'il poserait à la métisse. Cependant, le silence de sa femme lui parut étrange, et il l'observa pendant un moment.

— Pour l'amour du Ciel ! s'écria-t-il enfin, vous ne pensez pas que j'éprouve un sentiment coupable pour cette jeune fille ?

Elle se détourna, avant de répondre :

— Vous ne cessez de vanter son charme.

— Il est même permis d'affirmer qu'elle est belle, si une ossature en relief et une certaine qualité d'expression qui relève d'un autre monde en appellent à vos goûts. Quoi qu'il en soit, jouer les séducteurs ne rentre pas dans mes possibilités – du moins je le crois.

— Vous pourriez le souhaiter.

— Ne soyez pas ridicule, Polly. Je n'aurais jamais pensé que vous auriez tendance à être jalouse.

— Ce qui prouve que vous ne savez rien de moi.

Il se disposait à protester, mais se ravisa. Peut-être était-elle dans le vrai.

Mary reprit :

— Je vous veux exclusivement à moi. Rien ne doit exister dans le monde en dehors de nous deux.

— Nous manquerions de sujets de conversation ! mais, quoi qu'il en soit, nous serons bientôt chez nous. Les choses deviennent moins confuses et, comme je vous l'ai déjà dit, nous verrons Tina cet après-midi, ce qui me donne de grands espoirs.

— Dans quel sens ?

— Vous savez que Tina est au courant de certains faits.

— Encore cette affaire !

— Évidemment !

— Mais elle était absente, ce soir-là.

— Je me le demande, maintenant. Même, l'idée m'est venue que *vous savez* où elle se trouvait. À propos, il est curieux de constater que de petits détails sont susceptibles de révéler des points importants. Entre autres, Mrs Narracott, l'une des femmes de ménage, m'a fait une confidence.

— Sur quoi ?

— Il paraît qu'on affirme, dans le village, qu'un jeune garçon, appelé Cyril, s'est rendu au poste de police avec sa mère ; il aurait vu quelque chose le soir même du crime.

— Expliquez-vous plus clairement.

— J'avoue que cette Narracott n'a pas été très précise : sans doute parce qu'elle n'avait pas encore pu obtenir tous les détails voulus. Mais il est permis de faire des déductions. Le gamin n'était pas à la maison, semble-t-il. Donc, il devait jouer à proximité. Deux hypothèses : ou il a vu Tina, ou il a rencontré Micky. J'incline pour la première : elle a dû sortir de chez elle au cours de la soirée fatale.

— Elle nous l'aurait dit !

— Pas forcément. Peut-être est-elle venue à « Sunny Point », et a-t-elle vu le cadavre de votre mère.

— Et elle serait repartie sans alerter qui que ce soit ? Absurde !

— Il peut y avoir des raisons à son silence. Sans doute a-t-elle aperçu ou entendu quelque chose qui l'a portée à croire qu'elle connaissait le coupable.

— Elle n'a jamais aimé Jacko. Aucune raison, donc, de le protéger.

— Comment exclure qu'elle ait soupçonné *quelqu'un* d'autre ? Quand Jacko a été arrêté, elle a pensé qu'elle s'était trompée. Mais, du fait qu'elle avait affirmé n'être pas venue à « Sunny Point », elle n'a pas voulu se contredire. Aussi vais-je essayer de la faire parler.

— Tina ne vous révélera rien, si elle entend conserver son secret.

— D'accord : elle est sûrement experte en la matière. Cependant, Tina *ne sait pas mentir*, contrairement à vous, Polly ! Je me prépare à lui poser des questions impliquant que j'ai la certitude de tel ou tel fait, et auxquelles elle ne pourra répondre que par *oui* ou par *non*. Si c'est *oui*, nous saurons enfin à quoi nous en tenir. Dans le cas contraire, je pourrai me rendre compte si elle dit la vérité, car, je le répète, le mensonge n'est pas son fort. Troisième hypothèse : elle se taira, et son silence équivaudra à un aveu.

— C'est de la folie pure, Philip ! Abandonnez vos recherches. Tout s'atténuera et les gens finiront par oublier.

— Non. Si on ne découvre pas la vérité, Hester se jettera par la fenêtre, et Kirsten deviendra folle. Leo ressemble déjà à une stalactite. Quant à Gwenda, elle est sur le point d'accepter un poste en Rhodésie.

— Et après ?

— En somme, rien ne compte pour vous, en dehors de notre petite vie privée ?

La colère qui empourprait son visage fit tressaillir Mary. Elle fit face à son mari :

— Pourquoi m'occuperais-je des autres ?

Outré, Philip pointa un doigt sur son déjeuner :

— Enlevez cela ! Je n'ai plus faim.

— Mais, Philip...

Du geste, il lui imposa le silence. Lentement, Mary se saisit du plateau et l'emporta tandis que son mari actionnait son

fauteuil en direction d'un petit bureau. Là, il se saisit d'un stylo et, après une courte hésitation, il écrivit de nombreuses notes. Puis, il se prit à réfléchir : « À tout bien considérer, pensait-il, mes déductions sont plausibles ; cependant, le mobile du crime fait toujours défaut, et il doit y avoir un facteur qui m'échappe encore. »

Philip s'impatientait, mais un espoir lui restait : quand il aurait atteint son but, tous les membres de la famille pourraient reprendre leur vie normale – *sauf un*. Mary et lui-même rentreraient chez eux.

Il eut un sursaut à l'évocation de son propre foyer : désirait-il vraiment revoir cette cage dorée à l'ordonnance provocante, et dans laquelle il devait vivre, cloué sur son fauteuil, sous la tendre tyrannie de sa femme ?

Sa femme... Quand il pensait à elle, il lui semblait voir deux êtres différents. D'abord, la jeune fille aux yeux bleus, douce et réservée, qu'il avait aimée et épousée ; celle qu'il se plaisait à taquiner quand elle lui jetait des regards étonnés, après avoir entendu des propos qu'elle ne comprenait pas. Cette femme-là, c'était Polly. Mais il y avait une autre Mary : une Mary aussi dure qu'un roc et qui, si elle savait être passionnée, était incapable de ressentir une véritable affection ; une Mary pour qui rien ne comptait de ce qui ne l'affectait pas *directement*. Même lui, le mari, n'avait d'importance qu'en raison de la domination qu'elle exerçait sur un infirme. Elle le considérait comme *sa chose*.

Un vers français lui vint à l'esprit :

Vénus tout entière à sa proie attachée...

Et, cette Mary-là, Philip l'avait en horreur. Derrière le froid regard de ses yeux, se cachait une étrangère, dont il ne savait rien...

Cependant, il se souvenait de certains élans de sa femme... ne s'était-il agi, de sa part, que de gestes raisonnés, tendant à accroître son emprise ? Il eut honte de ce soupçon et, brusquement, fit rouler son fauteuil vers la chambre à coucher. Un miroir attira son regard et l'expression de son regard

l'épouvanta : « Qui suis-je exactement ? se demanda-t-il, et où vais-je atterrir ? » Des pensées étranges lui passaient par la tête. Tel un automate, il gagna la fenêtre qui était ouverte et regarda au-dehors. On entendait les femmes de ménage bavarder dans la cuisine.

Yeux grands ouverts, Philip semblait figé. Soudain, un léger bruit, dans le salon d'où il était venu, le ramena à la réalité : Gwenda Vaughan se tenait près du petit bureau qu'il avait quitté quelques instants auparavant. Son visage tiré, qu'éclairait le soleil matinal, le fit tressaillir.

— Leo a pensé que vous aimeriez parcourir les journaux illustrés de la semaine. Je vous les apporte, dit la jeune femme.

— Oh ! merci...

— Charmante pièce, reprit-elle, jetant un regard circulaire. Je n'étais jamais venue ici.

— Un appartement royal, plaisanta Philip. Loin du monde ; l'idéal pour un invalide, ou pour des jeunes mariés.

Trop tard, il regretta ces derniers mots : Gwenda avait pâli.

— Il me faut reprendre mon travail, dit-elle.

— La parfaite secrétaire en action !

— Même pas cela, maintenant. Je commets des fautes.

— N'est-ce pas notre cas, à tous ? Mais quand allez-vous épouser Leo ?

— Jamais, probablement.

— Pourquoi ?

— Leo pense que notre union impressionnerait désagréablement la police.

Sa voix était amère.

— Que diable, Gwenda ! Il faut prendre ses risques.

— Pour ma part, je suis prête à les affronter, prête à tout pour parvenir au bonheur. Mais Léo...

— Oui... Leo ?

— Eh bien ! il mourra probablement comme il a vécu, c'est-à-dire en tant que mari de Rachel Argyle !

La colère que trahissait l'éclat de ses yeux impressionna son vis-à-vis :

— Elle pourrait tout aussi bien être vivante ! lança la jeune femme. Elle est là dans la maison... et à tout instant.

CHAPITRE XXIII

Après avoir garé sa petite auto près du cimetière, Tina se dirigea vers la tombe de Mrs Argyle. Sans doute était-elle plongée dans ses pensées, car elle n'eut conscience d'avoir été suivie qu'à son arrivée devant le caveau. S'étant retournée, elle se trouva face à Micky.

— J'ai aperçu votre voiture, expliqua-t-il, et j'ai voulu vous informer, la première, de l'acceptation du poste qu'on m'offre sur le golfe Persique.

Il attendit que Tina eut déposé des fleurs sur la dalle de marbre, puis il demanda :

- Venez-vous souvent... ici ?
- Chaque année à la même date.
- Reconnaisante Tina !

Pendant un moment, il s'immobilisa dans la contemplation de l'inscription funéraire ; son visage s'était crispé.

— Tina, s'écria-t-il soudain, je ne l'ai pas tuée !

La jeune fille n'eut aucune réaction.

— Il faut me croire, insista-t-il.

— *J'étais là le soir du crime*, répondit-elle comme dans un souffle.

— À « Sunny Point » ?

— Oui, mon intention était de demander conseil à nos parents au sujet d'un changement de profession... mais tout le monde l'ignore encore.

— Je vous en supplie, ne me cachez rien.

— Eh bien ! j'avais laissé ma voiture à proximité, de façon à pouvoir prendre le chemin du retour sans difficulté. La vérité est que je ne me sentais guère à l'aise : vous savez combien il était malaisé, parfois, de s'expliquer avec mère. Aussi ai-je fait plusieurs allées et venues, préoccupée que j'étais de préparer ce que j'allais exactement dire...

— Quelle heure était-il ?

— Impossible de préciser. Quoi qu'il en soit, j'ai entendu deux personnes qui conversaient à mi-voix. Elles ne pouvaient me voir, car j'étais derrière les arbres...

Micky s'était raidi :

— De quoi parlaient-elles ?

— J'ai nettement entendu : « Le moment sera entre dix-neuf heures et dix-neuf heures trente. Pas d'erreur, surtout ! » L'autre a répondu : « Et, après, ce sera merveilleux ! »

— Pourquoi avez-vous caché tout cela ?

— Parce que j'ignorais qui avait prononcé ces mots.

— Cependant, les voix ont dû vous permettre de vous rendre compte du sexe de chaque interlocuteur !

— Quand deux personnes s'interpellent à voix basse, comment le savoir ? Toutefois... à en juger par leurs propos, j'inclinerais à penser qu'il y avait un homme et une femme.

— Et vous avez pensé qu'il s'agissait peut-être de père et de Gwenda ?

— C'est possible, en effet. Père aurait pu lui dire de quitter la maison et de revenir entre dix-neuf heures et dix-neuf heures trente... ou Gwenda lui a recommandé de descendre de la bibliothèque...

— Et vous ne vouliez pas les compromettre ?

— N'oubliez pas que je n'avais aucune certitude, la présence d'Hester n'était pas exclue... Hester et une autre personne...

— Qui ?

— Je l'ignore.

— Mais c'était un homme ?

Elle éluda la question.

— J'ai rejoint ma voiture et, à ce moment, quelqu'un est apparu de l'autre côté de l'avenue, puis a disparu dans l'ombre. Et j'ai cru entendre une auto qui démarrait.

— Et vous avez pensé que c'était moi ?

— Comment l'exclure ? Cette personne était de votre taille et avait votre allure.

Déjà, ils arrivaient près de la petite voiture de Tina.

— Montez, ordonna Micky ; je viens avec vous. En route pour « Sunny Point » !

— Mais, Micky... qu'allez-vous faire ?

— Pour quelle raison prendrais-je une décision ? De toute façon, vous vous prépariez à aller à « Sunny Point » !

— Oui. J'ai reçu une lettre de Philip.

La « trois-roues » prenait déjà le départ.

— Et que veut Philip ? demanda Micky, assis aux côtés de la métisse.

— Me poser une question. Ma réponse sera tenue secrète, affirme-t-il.

— Ainsi, il suit une piste. Très intéressant !

Déjà la voiture s'arrêtait devant « Sunny Point ».

— Entrez, dit Micky. Je vais faire un tour dans le jardin ; méditer ne saurait être inutile.

Tina lui jeta un regard inquiet :

— Vous ne pensez pas à vous...

— Un suicide ? Allons, mon petit, vous me connaissez assez pour être rassurée à ce sujet !

— Parfois, je crois qu'on ne connaît vraiment personne !

Elle pénétra lentement dans la maison. Resté seul, Micky la contourna, tout en regardant les murs. Des souvenirs d'enfance lui revinrent à la vue du vieux magnolia, grâce auquel il pouvait s'échapper de ce qu'il appelait, alors, « sa prison ». Puis ses yeux se fixèrent sur le petit carré de terre qu'il considérait comme son petit jardin particulier. Un drôle de jardinier en vérité ! Il préférerait démonter tous les jouets qu'on lui offrait. « En somme, pensait-il, on ne change guère avec l'âge. »

*

* *

Dans le vestibule, Tina rencontra Mary :

— Vous voilà ? s'étonna celle-ci.

— Ne saviez-vous pas que je devais venir ?

— Oh !... j'avais oublié. Mais il me faut aller à la cuisine préparer l'ovomaltine de Philip. Il l'adore, en fin de journée. Kirsten lui apporte déjà son café.

— Pourquoi traitez-vous Philip comme un invalide total ?

— Quand vous aurez un mari, ma chère, vous déciderez vous-même de ce qui lui conviendra, répliqua Mary Durrant, décidément nerveuse.

— Je m'excuse, dit gentiment la métisse.

— Ah ! reprit Mary, si nous pouvions partir d'ici ! Ce séjour ne vaut rien à Philip... et, par surcroît, Hester revient aujourd'hui !

— Hester ? Et pourquoi ?

— Comment le saurais-je ? Elle a simplement téléphoné hier. Quelqu'un devrait aller la chercher à la gare de Drymouth.

Sans plus, Mary se dirigea vers la cuisine, tandis que Tina se rendait au premier étage. Alors qu'elle suivait le vestibule, une porte s'ouvrit et Hester apparut.

— Déjà arrivée ! dit la jeune métisse. Il était question d'aller au-devant de vous.

— Le docteur Calgary m'a conduite en voiture, je me suis rendue directement dans ma chambre. On doit encore ignorer ma présence !

— Le docteur Calgary est-il à « Sunny Point » ?

— Non ; après m'avoir fait descendre, il s'est rendu à Drymouth, où il doit voir quelqu'un. Je suppose que père et Gwenda sont dans la bibliothèque. Rien ne semble avoir changé ici.

— Pourquoi en serait-il autrement ?

— Je ne saurais le dire exactement. Cependant, j'aurais cru que les choses seraient différentes, d'une façon ou d'une autre.

Elle descendit l'escalier. Laisée seule, la métisse longea la bibliothèque et arriva devant l'appartement occupé par les Durrant, à l'extrémité du vestibule. Kirsten Lindstrom se tenait devant la porte, portant un plateau. Elle tourna la tête dans la direction de la nouvelle venue :

— Oh ! Tina, quelle surprise ! J'apporte du café à Philip.

Elle frappa, puis entra rapidement. Tina se tenait sur le seuil, mais la forte carrure de la gouvernante l'empêchait de voir à l'intérieur du petit salon. En revanche, elle entendit le cri de Kirsten qui, affolée, laissa tomber son plateau, tasse et petites assiettes se brisant sur le marbre, en bordure de la cheminée.

— Oh ! non, non ! hurlait la Suédoise, folle de terreur.

D'instinct, Tina passa devant elle et avança jusqu'au bureau près duquel le fauteuil de l'invalides avait été avancé. Philip était en train d'écrire, pensa la jeune fille : un stylo à bille se trouvait près de sa main droite, mais la tête du malheureux était renversée en avant et, à la base même du crâne, Tina vit une sorte de petit losange rouge vif ; du sang tachait le col blanc de sa chemise.

— On l'a tué ! haleta Kirsty qui s'était rapprochée. Voyez, là... un coup de poignard... et à cet endroit, la mort est instantanée !

Tout son corps tremblait quand elle ajouta :

— Je l'avais pourtant prévenu ! Mais il n'a rien voulu entendre, préférant risquer le danger !

« Un cauchemar », se disait Tina, immobile près de Philip, tandis que Kirsten soulevait la main droite, inerte, et tâta un pouls qui ne battait plus.

La métisse reprenait le fil de ses pensées : que voulait donc lui demander Philip ? D'instinct, elle notait des détails. Entre autres, le stylo prouvait que l'invalides avait écrit quelque chose... mais aucun papier sur le bureau. Donc, la personne qui avait *tué* s'était empressée de faire disparaître la moindre preuve.

Le visage de Tina demeura impassible. Tournée maintenant vers Kirsten, elle l'interpella, d'une voix presque assurée :

— Il nous faut aviser les autres.

— Oui, répondit la gouvernante, toujours sous le coup de l'émotion. Votre père, d'abord.

Les deux femmes sortirent du salon : le regard de Tina se porta sur le plateau gisant près de la cheminée, avec les débris de porcelaine.

— Qu'importe ! s'écria Kirsten. Cela peut attendre.

Et elle prit la jeune métisse par la taille. Sans doute, Tina devait-elle subir une émotion à retardement, car elle eut un léger sursaut, et la gouvernante dut la soutenir.

Dans le corridor, la porte de la bibliothèque s'ouvrit ; Leo et Gwenda apparurent.

— Philip a été assassiné ! dit Tina de sa voix métallique.

Les exclamations de son père adoptif et de Gwenda ne semblèrent guère l'impressionner : sa pensée allait à la victime...

Déjà, Kirsten se dirigeait vers l'escalier.

— Je dois prévenir Mary avec toute la douceur voulue. Quel choc pour elle !

Lentement, Tina s'éloigna. Elle se sentait comme transportée dans un rêve, une vague douleur lui portait au cœur. Où allait-elle exactement ? Elle l'ignorait ; rien ne semblait réel. Tel un automate, elle gagna la porte de sortie sur le jardin et l'ouvrit. C'est alors qu'elle vit Micky à l'angle de la maison.

Donnant l'impression de l'avoir cherché d'instinct, elle alla droit sur lui :

— Oh ! Micky, murmura-t-elle.

Les bras du jeune homme s'ouvrirent. Elle s'y jeta.

Soudain, elle s'affaissa sur le sol. À ce moment, Hester sortait de la maison.

— Elle s'est évanouie, lui dit Micky éberlué.

— C'est l'émotion, répondit Hester.

— Quelle émotion ?

— Philip a été tué. Ne le savez-vous pas ?

— Non !... quand ?

— Il y a un instant.

Le temps de porter Tina dans le petit salon de Mrs Argyle et Micky demanda à Hester d'appeler le docteur Craig.

— Il arrive précisément, répondit-elle, après avoir jeté un coup d'œil dans le jardin. Père lui a déjà téléphoné au sujet de Philip. Mais je ne veux pas le voir.

Et elle sortit du salon en toute hâte.

Déjà, Donald Craig pénétrait dans la maison ; Kirsten sortit de la cuisine pour le recevoir.

— Ai-je bien compris ? lui demanda le jeune docteur, Philip Durrant a été *tué* ?

— Tout à fait exact, répondit la gouvernante.

— Mr Argyle a-t-il prévenu la police ?

— Je l'ignore.

À ce moment, Micky apparut dans le hall :

— Oh ! docteur, venez voir Tina. Elle s'est évanouie !

— Tina ?... Ah ! la petite qui demeure à Redmyn. Où est elle ?
— À côté, dans le salon.
— Je vais jeter un coup d’œil avant d’aller au premier étage.
Quand il revint, quelques instants plus tard, Craig fronçait les sourcils :
— Où était exactement Tina, quand elle s’est... évanouie ?
— Avec moi, répondit Micky. Elle sortait de la maison et s’est jetée dans mes bras, avant de s’effondrer.
— Vraiment ? Eh bien ! il me faut appeler une ambulance.
Kirsten et Micky le regardaient sans comprendre.
— J’ai bien dit une ambulance, répéta-t-il en se saisissant du téléphone. Il ne s’agit pas d’un simple évanouissement : cette fille a reçu un coup de poignard dans le dos. Et il faut la transporter d’urgence à l’hôpital.

CHAPITRE XXIV

Dans la chambre de son hôtel, Arthur Calgary ne cessait de consulter ses notes. De temps à autre, il hochait la tête. Oui, il était sur la bonne voie, maintenant. Au début, il avait concentré ses recherches sur les faits et gestes de Mrs Argyle, car, dans neuf cas sur dix, l'étude de la mentalité de la victime permet de dissiper un mystère. Mais, à « Sunny Point », il était tombé sur l'exception : le dixième cas. Une affaire dans laquelle la créature assassinée ne jouait qu'un rôle secondaire – en ce sens que le crime aurait eu lieu, même s'il s'était agi d'une autre personne.

Et son attention s'était portée sur Jack. Non pas sur le Jack injustement condamné, mais l'être humain dans sa réalité physique et morale. Seule l'étude approfondie de l'individu était susceptible de révéler le *facteur* dont l'ignorance avait fait de l'affaire Argyle une énigme apparemment insondable. Jack n'était-il pas de ceux dont on dit qu'ils sont nés pour susciter le mal ? Le docteur Mac Master, Hester, Gwenda, Kirsten Lindstrom, Tina n'avaient-ils pas parlé dans ce sens ? Susciter le mal... mais sur quel plan, exactement ? Les propos réalistes de Maureen Clegg avaient permis de serrer le problème de plus près : la passion de Jack, c'était *l'argent*, et la jeune veuve n'avait pas hésité à s'étendre sur les méthodes employées par le jeune aventurier pour s'en procurer... Oui, le mystère de « Sunny Point » semblait s'éclaircir... Calgary consulta sa montre ; il avait promis à Hester de lui téléphoner. À l'appareil, la voix de la jeune fille lui parut hésitante.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Philip a été tué !

— Quoi ?

— Oui, et Tina est à l'hôpital dans un état très grave.

Un échange d'explications s'ensuivit, et il conclut ;

— Je viendrai vous chercher dans une heure. Entre temps, il me faut voir l'officier de police Huish.

*

* *

Calgary parlait avec Huish quand le téléphone retentit.

— Un instant, répondit le policier, qui se saisit d'une feuille de papier et d'un stylo, oui, j'écoute... curieux !... donnez-moi l'adresse... Comment écrivez-vous le dernier mot ?... Merci.

Tourné vers le savant, il expliqua :

— L'adresse de l'hôpital où se trouve Tina Argyle. Elle a repris connaissance pendant quelques minutes. La lame du poignard a manqué le cœur de peu et son état est toujours sérieux.

Un profond soupir et il ajouta :

— Les Argyle savaient tous qu'il y avait un criminel dans leur entourage, et la seule chose à faire, en pareil cas, était de prévenir la police ; cependant, ils m'ont tout caché. Piètre résultat ! Philip Durrant était un garçon intelligent, mais, pour lui, toute l'histoire ne semblait être qu'un passe-temps tout personnel. Il s'ingéniait à tendre des pièges, et il a pu croire qu'il approchait du but. Mais quelqu'un d'autre surveillait ses progrès et le pauvre a été supprimé.

— Et Tina ?

— Elle savait quelque chose : une chose qu'elle se refusait à révéler. À mon avis, elle était amoureuse de ce garçon.

— De Micky, voulez-vous dire ?

— Oui. Et je dirai même que, dans un certain sens, il l'aimait également. Mais que vaut l'amour quand vous êtes pris de panique ? Peut-être ne se rendait-elle pas compte du danger que pouvait représenter ce qu'elle avait appris. Ce qui explique pourquoi, en sortant de la maison, elle s'est jetée dans les bras de Micky... La tentation était trop grande pour un homme affolé, et il l'a poignardée.

— Vous conjecturez, je suppose ?

— Nullement. Le poignard a été trouvé dans sa poche.

— L'arme même du crime ?

— Oui, couvert de sang. Celui de Tina et celui de Philip Durrant. Les analyses le prouveront sûrement.

— Tout cela est impossible !

— Qui le prétend ?

— Hester. Elle m'a tout exposé.

— Vraiment ? Eh bien ! les faits sont simples : à quinze heures cinquante, Mary Durrant a quitté son mari pour descendre à la cuisine ; Leo Argyle et Gwenda Vaughan se trouvaient dans la bibliothèque. Hester dans sa chambre au premier étage, et Kirsten Lindstrom dans la cuisine. Immédiatement après seize heures, Micky et Tina sont arrivés en voiture. Le jeune homme s'est rendu dans le jardin, tandis que Tina montait l'escalier, suivant de près Kirsten qui apportait une collation pour Philip. À l'étage, Tina s'est arrêtée un instant pour parler à Hester qui sortait de sa chambre, puis elle a rejoint miss Lindstrom devant la porte des Durrant et, toutes deux, elles ont trouvé Philip mort.

— Et, pendant tout ce temps, Micky était dans le jardin. Un parfait alibi, semble-t-il ?

— Vous oubliez le magnolia qui se trouve sur l'un des côtés de la maison. Les enfants le connaissaient bien. Micky en particulier. Très souvent dans son enfance, ses longues branches lui permettaient de sortir et de rentrer sans être vu. Donc il a très bien pu risquer le tout pour le tout : s'introduire dans la chambre de Philip, le tuer et s'enfuir. Oh ! une rare audace, je l'admets, mais n'oubliez pas qu'il se savait traqué et qu'à tout prix il lui fallait empêcher Tina et Philip d'avoir l'entretien convenu. Un crime en appelle un autre : après Philip... Tina !

Calgary semblait réfléchir.

— Vous m'avez dit que la jeune métisse avait repris conscience pendant quelques instants. A-t-elle pu prononcer le nom de son meurtrier ?

— À la vérité, ses rares propos étaient décousus, mais le premier mot prononcé a été : « Micky ».

— Donc, elle l'a accusé.

— D'accord. Le reste n'a ni queue ni tête...

Huish consulta son carnet de notes :

— ... « La tasse était vide... », puis « la colombe... ma colombe... » Aucun sens...

Un silence, pendant lequel Calgary se replongea dans ses pensées.

— Et vous avez arrêté Micky ? demanda-t-il enfin.

— Nous l'avons retenu au poste. Dans vingt-quatre heures, il sera inculpé.

Huish observait le savant.

— J'ai l'impression, dit-il, que Micky n'était pas *votre* coupable.

— Non. Même, je persiste à croire que *ma version* sera la bonne. Mais il est évident que je n'en sais pas encore assez pour vous l'imposer. Pour le moment, mon devoir est d'aller à « Sunny Point ».

— Soit, docteur Calgary, mais soyez prudent. À propos, quelle est votre idée ?

— Cela vous dirait-il quelque chose d'apprendre que je crois à un crime passionnel ?

Huish haussa les sourcils :

— Il y a de nombreuses sources de passions, docteur ! La haine, l'avarice, la convoitise, la peur... tout peut devenir une passion.

— Quand je dis un crime passionnel, j'emploie l'expression à son sens propre.

— Peut-être faites-vous allusion à Leo et à Gwenda Vaughan. Nous avons pensé à eux, également, mais sans résultat.

— C'est beaucoup plus compliqué que cela, conclut Calgary, sans plus.

CHAPITRE XXV

Le jour tombait quand Calgary arriva devant le perron de « Sunny Point ». Une soirée étrangement semblable à celle au cours de laquelle il s'était rendu chez les Argyle pour la première fois. « Le coin des Vipères », pensa-t-il, quand il appuya sur la sonnette.

Les événements semblaient se répéter : de nouveau, ce fut Hester qui lui ouvrit, la même expression tragique sur son visage. Derrière elle, dans le hall, il aperçut, comme auparavant, la silhouette d'une Kirsten Lindstrom vigilante et soupçonneuse.

Mais le tableau changea subitement : le désespoir de la jeune fille fit place à un radieux sourire :

— Vous ! Je suis si heureuse que vous soyez venu !

Il lui prit une main :

— Je désire voir votre père. Est-il dans la bibliothèque ?

— Oui, avec Gwenda.

Kirsten Lindstrom s'avança :

— Pourquoi revenir ici ? dit-elle, sévère. Songez au mal que vous avez déjà fait : la vie d'Hester bouleversée, comme celle de Mr Argyle, et... deux morts, Philip et Tina... tout cela par votre faute !

— Tina n'est pas encore morte, répondit posément Calgary, et j'ai un devoir à remplir.

— Lequel donc ?

— Finir ce que j'ai commencé.

Doucement, il posa une main sur son épaule et l'écarta de son chemin, avant de monter au premier étage, suivi par Hester.

Parvenu au milieu de l'escalier, il se tourna :

— Venez également, miss Lindstrom.

Dans la bibliothèque, Leo Argyle était assis à son bureau ; accroupie devant la cheminée, Gwenda regardait le feu. Tous deux parurent surpris de l'arrivée subite du visiteur.

— Je m'excuse de cette entrée rapide, mais, comme je l'ai dit à votre fille et à miss Lindstrom, je dois achever mon œuvre au plus vite. Mrs Durrant est-elle dans la maison ? Je désirerais également la voir.

— Mary est étendue, sur son lit, je pense, répondit Léo. Elle est hors d'état de...

— Je le conçois, mais sa présence est nécessaire.

Il se tourna vers Kirsten :

— Peut-être pourriez-vous aller la chercher ?

— Et si elle refuse de venir ? répondit la gouvernante.

— Dites-lui qu'il y a des choses qu'elle doit connaître, au sujet de la mort de son mari.

— Allez, Kirsten, intervint Hester. J'ignore ce que le docteur Calgary a à nous dire, mais il faut que nous soyons tous présents.

— Comme il vous plaira, dit la Suédoise.

Et elle sortit sans autre commentaire.

D'un geste, Leo Argyle invita Calgary à s'asseoir. Puis il prit la parole sur un ton amer :

— Je suis navré de ne pouvoir m'empêcher de déclarer combien je déplore votre première visite dans cette maison.

— Vous êtes injuste, père, s'écria Hester avec véhémence. Vous ne devriez pas vous exprimer ainsi...

— Je comprends votre attitude, monsieur Argyle, intervint Calgary, car si j'étais à votre place, j'éprouverais la même hostilité. Toutefois, il m'était impossible d'agir autrement.

Déjà, Kirsten était revenue :

— Mary me suit, annonça-t-elle simplement.

Ils demeurèrent silencieux jusqu'à l'entrée de la jeune femme. Calgary, qui la voyait pour la première fois, l'observa avec attention : habillée et coiffée avec soin, elle paraissait calme, mais l'absence de toute expression donnait à son visage l'apparence d'un masque, et l'ensemble de son comportement évoquait une somnambule.

Leo ayant fait les présentations, elle inclina très légèrement la tête.

— Je vous remercie d'avoir répondu à mon appel, dit Calgary. J'ai pensé qu'il vous fallait entendre ce que je vais exposer.

— Comme il vous plaira, répondit-elle d'une voix sans timbre. Mais rien de ce que vous déclarerez ne me rendra celui qui est mort.

Elle s'éloigna du groupe et alla s'asseoir près de la fenêtre.

Calgary prit la parole :

— Contrairement à mon espoir, la révélation que j'ai faite au cours de ma première visite n'a provoqué aucune joie. Vous aviez tous accepté la culpabilité de Jacko : même, elle vous donnait satisfaction, en tant que la meilleure solution possible, après la mort de Mrs Argyle.

— Ne vous exprimez-vous pas un peu brutalement, docteur Calgary ? coupa Leo Argyle.

— Non, car c'est la vérité. Du moment que le crime ne pouvait être imputé à un étranger, mieux valait que ce fût Jacko qu'un autre membre de la famille, car son déséquilibre mental permettait toutes sortes d'excuses à son geste. Et tout le monde en trouva – sauf une personne...

Il se tourna vers la gouvernante :

— Vous, miss Lindstrom, qui avez affirmé, entre autres, qu'il était capable de tout.

— Peut-être l'ai-je dit... oui. Et c'était *exact* !

— *D'accord avec vous*. S'il n'avait pas été gangrené jusqu'à la moelle, rien de ce drame ne serait arrivé. Cependant, mon témoignage a prouvé qu'il n'avait pas commis le crime.

— Impossible de se fier aux témoignages dans certains cas. Je connais les suites d'un choc cérébral : on croit avoir retrouvé complètement la mémoire, mais les faits ne se présentent plus aussi clairement à l'esprit.

— Donc vous persistez à croire à la culpabilité de Jacko ?

— Je ne connais pas les détails du crime, mais j'affirme encore qu'il est coupable, et qu'il est responsable, même au-delà de la mort, des autres crimes qui viennent d'être commis.

— Mais, Kirsten, vous aimiez tellement Jacko ! Comment pouvez-vous parler ainsi ? s'écria Hester.

— Oui, je lui étais dévouée, mais je persiste à dire qu'il était *capable de tout* !

— N'empêche, reprit Calgary, que, choc cérébral ou pas, ma mémoire est claire. Donc, l'alibi tient : Jacko n'a pas tué sa mère adoptive. *Mais* il est nécessaire de revenir sur cette question de l'*alibi*, du moins de la considérer sous un angle *spécial*. De mes conversations avec l'officier de police Huish, il ressort que Jacko s'exprimait avec une telle assurance, une telle rapidité, quand il a donné l'emploi de son temps à l'heure du crime, *qu'il semblait* que le jeune homme se doutait, à l'avance qu'il lui faudrait *se couvrir*. Même, il a donné toute une série de détails qu'on ne lui aurait certainement pas demandés.

« J'ai fait un rapprochement entre ces constatations et certaines observations du docteur Mac Master, l'ancien médecin de votre famille. Jacko, estimait-il, était de ces délinquants, qui, n'osant tuer eux-mêmes, s'ingénient à *pousser les autres au crime*. Ce qui conduit à se demander si le même Jacko ignorait vraiment ce qui allait se passer, ce soir-là, à « Sunny Point ». En d'autres termes, avait-il la certitude *qu'il aurait besoin d'un alibi*, et l'a-t-il provoqué en se faisant prendre en charge par moi ? Dans l'affirmative, impossible d'exclure qu'il ait été l'instigateur du crime.

Un silence de plomb. Aucune réponse, aucun geste. Faisant brusquement volte-face, Calgary interpella la Suédoise :

— *C'est bien l'impression que vous ressentez ? Et que vous voulez ressentir à tout prix ?* Vous avez le sentiment que c'est Jacko qui a *réellement* tué, et non pas VOUS ! Persuadée que vous avez agi sur son ordre et sous son influence, vous rejetez *tout le blâme* sur lui.

— Moi ?... Que voulez-vous dire ?

— Ceci : il n'y a dans cette maison qu'un complice de Jack Argyle : VOUS, miss Lindstrom. Vous êtes la seule personne ayant pu jouer le rôle de l'exécutant. Jack était réputé pour ses succès auprès des femmes entre deux âges, son charme s'est déployé sur vous avec un tel art que vous avez cru qu'il vous aimait et voulait vous épouser. Pour ce faire, affirmait-il, il n'attendait que le jour où il lui serait possible d'avoir le contrôle

de la part lui revenant dans la fortune de sa mère. Exact, n'est-ce pas ?

Comme paralysée, Kirsten le regardait intensément.

— Oh ! il a agi avec un raffinement sans précédent, répéta Calgary. Ce soir-là, menacé d'arrestation, il lui fallait de l'argent à tout prix. Après le refus de Mrs Argyle, vous étiez sa seule ressource.

— Croyez-vous, murmura Kirsten, que j'aurais volé l'argent de Mrs Argyle, au lieu de lui donner le mien ?

— J'admets que vous lui auriez remis le vôtre... si vous n'aviez pas été démunie de ressources immédiates. Mais Jack vous avait déjà soutiré toutes vos disponibilités !... Quand Mrs Argyle s'est rendue auprès de son mari, au premier étage, vous êtes sortie de la maison pour rejoindre Jack qui vous attendait au-dehors. Là, il vous a donné ses instructions : d'abord lui donner la somme demandée – vous saviez qu'elle était dans un tiroir – puis, avant que le vol ne soit découvert, tuer Mrs Argyle, car Jacko se doutait qu'elle ne pardonnerait pas. Oh ! il a su être persuasif, précisant, sans doute, que la mort serait instantanée, donc sans souffrance. Lui-même se créerait un alibi : donc, il fallait que le tout soit réglé entre dix-neuf heures et dix-neuf heures trente.

— Ce n'est pas vrai, s'écria la gouvernante, qui tremblait. Vous divaguez...

Cependant, il n'y avait aucune trace d'indignation dans sa voix. Elle semblait parler avec lassitude.

Une courte pause et elle ajouta :

— Même si vous avez dit la vérité, pensez-vous vraiment que je l'aurais laissé arrêter pour meurtre ?

— Oui ! Ne vous avait-il pas confié qu'il aurait un alibi ? L'arrestation faisait partie de son plan ; il pensait qu'il serait relâché immédiatement.

— Mais, quand il lui a été impossible de prouver son innocence, n'aurais-je pas tout fait pour le sauver ?

— Sans doute... s'il n'y avait pas eu une surprise en réserve pour vous. Cette surprise fut l'apparition à « Sunny Point », dès le lendemain du crime, de *la femme de Jacko* ! Car, naturellement, vous ignoriez son mariage, et sa révélation vous

porta un coup terrible, en ce sens que vous vous êtes rendu compte, subitement, que le gamin s'était joué de vous, allant jusqu'à vous pousser au crime !

À ce moment, Kirsten perdit tout contrôle d'elle-même :

— Oui ! je l'aimais. J'étais une vieille folle crédule. Il n'avait cessé de me dire que les jeunes écervelées le laissaient indifférent... et tant d'autres choses... Et cette stupide créature qui a surgi et affirmait être sa femme ! *Sa femme* ! J'ai compris alors tous les mensonges de Jacko, toute sa perversion. Le coupable, c'est lui ! Pas moi.

— Soit... dans un certain sens. Mais vous étiez prise dans l'engrenage, car *vous aviez peur*. Non seulement pour Hester, pour Leo Argyle à qui vous étiez sincèrement attachée, mais, surtout, pour vous-même. Le cercle se resserrait ; résultat : deux autres assassinats sur la conscience...

— Insinuez-vous que j'ai frappé Philip et Tina ?

— Aucune insinuation ; c'est une certitude. Savez-vous ce que Tina a dit dès qu'elle a repris connaissance ?... Tout simplement : « *La tasse était vide.* » Et j'ai compris : lorsque Tina vous a rencontrée devant la porte des Durrant, vous avez prétendu que vous apportiez une tasse de café. La vérité était tout autre : en fait, vous *sortiez* de la chambre où vous veniez de tuer Philip, et quand vous avez entendu venir la jeune fille, vous avez joué votre petite comédie. La preuve, la voici : après la chute de votre plateau sur le marbre, au pied de la cheminée – cela faisait partie de votre mise en scène – Tina a remarqué qu'il n'y avait aucune trace de café où que ce soit. Donc, vous aviez menti.

— Mais, s'écria Hester, Kirsten n'a pu poignarder Tina, puisque celle-ci, est descendue au rez-de-chaussée et a rejoint Micky au-dehors !

Calgary la regarda avec affection :

— Sachez, ma chère enfant, que des gens qui viennent de recevoir un coup de poignard dans le dos sont encore capables d'effectuer un petit parcours, sans même se rendre compte de ce qu'il leur est arrivé. Dans l'état mental où se trouvait Tina après la découverte de l'assassinat de Philip, il est possible qu'elle n'ait

ressenti que la douleur infime que donne un coup d'épingle ; elle n'y a prêté aucune attention ; ses pensées étaient ailleurs.

Il fit face à Kirsten :

— Et, un peu plus tard, vous avez trouvé le moyen de glisser le poignard dans l'une des poches de Micky. Et c'est peut-être le plus répugnant de tous vos gestes !

Kirsten implorait, levant les bras :

— J'avais perdu la tête... je me sentais perdue après tant d'efforts ! Tous semblaient pressentir la vérité : Philip se doutait du secret de Tina... J'ai pensé que celle-ci m'avait entendue parler avec Jacko, ce soir-là. L'étau allait se refermer sur moi... Je voulais me mettre à l'abri...

Ses bras s'abaissèrent :

— Je ne voulais pas tuer Tina. Quant à Philip...

Mary Durrant s'était levée. Elle traversa lentement la pièce, et sa colère croissait.

— Ainsi, *vous* avez tué Philip... vous !

Soudain, telle une tigresse, elle voulut sauter sur Kirsten, mais Gwenda Vaughan l'avait déjà saisie par la taille. Calgary dut intervenir à son tour pour maîtriser la jeune veuve qui ne cessait de crier :

— *Vous... vous !*

Kirsten Lindstrom lui jeta un regard sans expression :

— De quoi se mêlait Philip ? Pourquoi tout cet espionnage et toutes ces questions ? Personne ne le menaçait. Aucune question de vie ou de mort pour lui. Tout juste un passe-temps !

Puis, elle se dirigea vers la porte.

— Arrêtez-la ! s'écria Hester.

— Non, qu'elle parte, intervint Leo Argyle.

— Elle va sans doute se tuer, reprit la jeune fille.

— Je ne le crois pas, intervint Calgary. Mais elle ne pourra aller très loin. La police se chargera d'elle.

— Malheureuse fille, murmura Léo. Elle fut si dévouée pendant les jours calmes...

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? s'écria Gwenda, après tout ce qu'elle a fait, toutes les souffrances qu'elle nous a...

D'un geste, Leo l'interrompit :

— Je sais, mais elle a souffert au moins autant que nous et je crois que ce sont ses propres tourments que nous avons ressentis dans toute la maison.

— Cela aurait pu durer jusqu'à la fin de nos jours sans l'intervention du Dr Calgary, répliqua amèrement Gwenda.

— Trop tardive, cette intervention, coupa Mary Durrant. avec une poignante amertume...

Elle se tourna vers Hester, presque menaçante :

— J'ai toujours cru que c'était vous !

— Mais *il* me savait innocente, répliqua la jeune fille, qui regarda Calgary.

Avec un calme impressionnant, Mary murmura simplement :

— Je voudrais être morte.

— Ma chère enfant...

Leo Argyle s'avavançait vers elle, mais, d'un geste, elle l'arrêta :

— Personne ne peut m'aider ! dit-elle. La vérité est que tout cela est la faute de Philip qui voulait rester ici à tout prix et se mêler de ce qui ne le regardait pas. Il a voulu braver la mort... et... vous ne pouvez me comprendre.

Sans plus, elle gagna la porte. Bientôt, Calgary et Hester la suivirent. Du seuil, le savant vit Leo Argyle qui attirait Gwenda vers lui.

— Savez-vous que Kirsten m'avait prévenue ? dit soudain Hester à Calgary. Elle m'a dit de me méfier d'elle, comme les autres.

— Il vous faut tout oublier, mon enfant. Vous êtes tous libérés. *L'innocent n'est plus soupçonné.*

— Et Tina ? Va-t-elle se remettre ?

— Je le crois. N'aime-t-elle pas Micky ?

— Peut-être, mais je n'y avais jamais pensé... Nous oublions parfois que nous ne sommes pas réellement frères et sœurs !

— À propos, Hester, avez-vous une idée de ce que Tina a voulu dire en parlant d'une colombe ?

— Oh ! il doit s'agir d'une vieille chanson que Kirsten avait l'habitude de nous chanter : Ô colombe chérie, je ne suis de nulle part ; je n'ai aucun refuge, que ce soit sur terre ou sur les flots ; ma seule place est dans ton cœur !

— Je vois, murmura Calgary, je vois...

— Sans doute vont-ils se marier dès qu'elle sera rétablie, et iront-ils au Koweït, sur le golfe Persique. Tina aime tant la chaleur !

— Et vous aussi, vous connaîtrez le bonheur, répondit Calgary qui fit un effort pour sourire. Vous épouserez votre jeune docteur, et votre vie deviendra stable, à l'abri des doutes, des angoisses.

— Épouser Donald Craig ? s'étonna Hester. Certainement pas !

— Mais vous l'aimez !

— Il serait plus exact de dire que c'était une illusion. Oubliez-vous qu'il n'a jamais été convaincu de mon innocence ?

Elle lui adressa un tendre regard avant d'ajouter :

— Au contraire de *vous* ! J'ai nettement l'impression que je serais heureuse à vos côtés.

— Mais, Hester, pensez à mon âge ! Il est impossible que...

— ... Alors, vous ne voulez pas de moi ?

Déjà, le front d'Hester se plissait ; elle perdait son assurance ; l'angoisse renaissait. Calgary n'hésita plus :

— Soyez rassurée à ce sujet, petite Hester !

FIN